

Remington

R 2186

1866

L A
DIALECTIQUE

D V S I E V R
D E L A V N A Y,

C O N T E N A N T
L'Art de Reasonner juste sur
toute sorte de matieres,

A V E C

*Les Maximes necessaires pour
se detromper des erreurs, &
se desabuser des chicanes &
des fausses subtilités des So-
phistes de l'Ecole.*

~~SEZEN~~

A P A R I S,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur
le second Perron de la Ste Chapelle.

M. DC LXXIII.

Avec Privilege du Roy.



A
MONSIEVR
L' A B B E
H V E T,
CONSEILLER DV ROY,
& sous-Precepteur de Mon-
seigneur le Dauphin.



MONSIEVR,

*Je ne suivrois pas les regles de la
Dialectique, qui apprend à faire le
discernement de toutes choses; &*

à ij

EPISTRE.

je n'aurois pas la justesse d'esprit qu'elle se propose pour fin, si je ne choisissois un Protecteur aussi éclairé que Vous, pour autoriser le petit Ouvrage que ie prens la liberté de vous presenter.

M'étant donc engagé à donner au Public l'Instrument nécessaire pour travailler aux Scinces ; j'ay crû qu'il en seroit plus favorablement reçu, s'il portoit pour recommandation le Nom d'une personne qui a mérité l'approbation de tous les Savans de son siècle.

En effet, à qui pouvois-je presenter plus raisonnablement l'organe des Sciences, qu'à celui qui s'en est servi si heureusement, qu'il peut se vanter de les posséder toutes? & qui pouvoit mieux faire valoir l'art de raisonner, que vous, Monsieur, dont

EPISTRE.

les pensées sont si justes, & les raisonnemens si solides dans tous les beaux Ouvrages qui sont sortis de vos mains.

Si la Logique est nommée la porte des Scinces; ie trouve que personne n'y est entré plus avant que Vous; Si on l'appelle l'œil de l'Entendement humain, ie n'en connois point de plus clairvoyant que le vostre; Si elle est le Bouclier de la Verité, personne ne l'a plus glorieusement défendu que Vous; & si enfin on la reconnoît pour le compas de l'Esprit; ie peux dire que personne ne l'a mieux tourné: de sorte que vous vous trouvez toujours engagé à défendre une Science, qui ne vous est pas moins avantageuse, qu'elle vous est naturelle.

Souffrez donc, Monsieur, que ie
à iij

EPISTRE.

passé sous silence ce que ie pourrois dire de la Noblesse de vôtre Naissance, & que ie ne decouvre point cet air insinuant & agreable, & toutes ces belles qualités par lesquelles vous sçavez gagner le cœur de tous ceux qui ont commerce avec Vous, afin de mieux considerer cette conception heureuse & cette justesse d'esprit qui Vous a fait faire tant de progrès dans les Sciences.

C'est par là, Monsieur, que lors que j'avois l'honneur d'étudier avec Vous, nos Maîtres vous proposoient déjà pour exemple à tous vos Compagnons, pour en faire vos Disciples; & surpris de la delicateffe de vos pensées, aussi bien que de la force de vos raisonnemens, ils en faisoient le modele & la regle des nostres. Mais comme la Logique, quel-

EPISTRE.

que parfaite qu'elle soit, n'est qu'un moyen pour rechercher la verité dans les autres Sciences, vous en avez sçeu faire une si utile application dans les matieres Physiques, que laissant bien loin derriere vous tous les contemplatifs de l'antiquité; vous avez par vos nouvelles & industrieuses recherches, decouvert les plus secrets misteres de la Nature & de l'Art.

Cela est si vray, qu'une honête curiosité vous a porté à établir à Caën dans vostre propre Maison, cette florissante Academie de Physiciens & de Mathematiciens, qui y subsiste toujours pendant vostre absence, & qui animée de vostre Esprit, continuë d'y faire les sçavantes & curieuses experiences que vous y avez commencées.

EPISTRE.

Cependant, la Gloire que vous vous estes acquise dans cette noble partie de la Philosophie, n'a pas esté capable de satisfaire vostre grand Genie. Vous avez crû que toutes les Sciences speculatives n'estoient pour Vous que des lumieres infructueuses; si par un bon usage de la Morale, elles n'estoient suivies de l'integrité des mœurs, & qu'elles ne fussent toutes rapportées à la gloire de Dieu; Vous eussiez estimé, Monsieur, toutes ces hautes connoissances, steriles ou criminelles, si vous ne les aviez employées à la défense des verités Chrétiennes: & même sans vous contenter d'avoir donné vos principales Etudes au Service de l'Eglise; vous vous y estes donné vous-même par le genre de vie que vous avez choisi: & vous

EPISTRE.

avez voulu confirmer par la profession que vous avez embrassée, les verités que vous défendez par vos Ouvrages.

C'est aussi par ces deux qualités de Sçavant, & d'Homme de bien, que vous avez mérité de telle sorte l'estime & la protection de l'Ange Tutelaire qui gouverne nostre Province; Qu'il auroit crû faire injustice à vostre rare mérite, s'il ne vous eût produit à la Cour du plus sage & du plus grand Monarque de l'Univers. La facilité & la beauté de vostre Genie, accompagnées d'une vie exemplaire & d'une piété solide n'y ont pas plûstôt éclaté, que la prudence de ce grand Roy vous a fait associer avec un des plus Sçavans & des plus vertueux Prélats du Royaume, pour travailler à l'In-

EPISTRE.

struction d'un Prince dont la conduite doit faire un iour le bon-heur de toute l'Europe.

Je l'ose dire que rien ne peut davantage contribuer à l'élevation de son grand Genie, que cette science Organique, qui luy servira pour apprendre avec facilité l'Art de regner, & les autres Sciences Royales qui tendent à la felicité de ses Etats. Il ne se trompera iamaïs dans ses conseils, & il ne sera point surpris par les artificieuses negociations de ses Ennemis, si vous employez vos lumieres pour rendre la raison de ce ieune Prince si iuste & si droite, qu'il puisse faire le vray discernement de toutes choses. Peut-estre que le Public voyant vôtres Nom à la tête de cet Ouvrage, s'imaginera que l'experience que j'ay acquise en en-

EPISTRE.

seignant la Noblesse Françoisse & Etrangere depuis long-temps, m'aura engagé à produire une Logique toute nouvelle pour faire quelque chose digne de luy & de vous: Cependant, mon dessein n'a esté que de faciliter les preceptes de cette Science, & de les verifier sur le sens Physique; d'y ajoûter quelques nouvelles Maximes, & particulièrement de la purger des erreurs & des fausses subtilités dont les Sophistes de l'Ecole l'ont obscurcie. Si ie ne suis pas assez heureux pour y réussir, j'auray toujours eu l'avantage de vous avoir donné des marques publiques de l'estime & du respect avec lequel ie suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant Serviteur

DE LAVNAY.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grâce & Privilege du Roy : Il est permis à GILLES DE LAUNAY, Conseiller, Historiographe du Roy, & Professeur en Philosophie, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, *Les Essais Logiques*; Et defenses sont faites à tous autres de faire imprimer leldits Essais Logiques, à peine de trois mil livres d'amande, de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par leldites Lettres de Privilege.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
le 23. Fevrier 1673.*

Les Exemplaires ont esté fournis,

*Registré sur le Livre de la Communauté
des Imprimeurs & Marchands Libraires de
cette Ville, suivant & conformément à l'Ar-
rest de la Cour de Parlement du 8. Avril
1663. & aux charges portées par le pré-
sent Privilege.*

THIBAUT, Adjoint du Syndic.



PREMIERE DISSERTATION

DE LA

LOGIQUE

EN GENERAL;

Et des questions préliminaires qui y servent d'entrée.

PREFACE.



L est si important de regler la raison, que je n'ay pû suivre un meilleur ordre de doctrine, que de mettre la Logique à la teste de toutes les autres parties de la Philosophie, comme un moyen infail-
liblé de connoître la vérité. C'est un instrument qu'il faut d'abord avoir en main pour travailler avec plus de facilité sur les autres parties de la Philosophie; C'est une regle qui nous y doit

A

conduire avec plus de certitude, & elle ne passeroit pas dans la pensée du grand Saint Augustin pour la porte des sciences, si elle ne leur servoit d'entrée.

En effet, le desir de connoître la vérité, que la nature a imprimé dans le cœur de tous les hommes, les excite à chercher d'abord le moyen d'éviter l'erreur, & à garder une justesse d'esprit dans le discernement du vrai & du faux, par les preceptes infailibles de cette science, qui seule a cet avantage de conserver le bon sens, & de former le jugement & le raisonnement dans les plus importantes actions de la vie.

Puisque la vérité ne se fait connoître que par le raisonnement, & que nous ne raisonnons qu'en passant d'une connoissance à l'autre, par les regles que nous prescrit la Logique artificielle; elle ne nous sera pas moins utile pour bien raisonner, que la Logique naturelle est nécessaire pour raisonner simplement.

Avant que d'entrer en matiere, je remarqueray que plusieurs Philosophes modernes sont tombez dans un défaut, pour en éviter un autre; Parce que dans les Ecoles on perdoit trop de

temps à traiter des questions proëmielles; ils ont crû qu'il estoit de la prudence de les retrancher tout à fait, imitant en cela ces Chirurgiens imprudens, qui pour guerir un ulcere coupent entierement la partie. C'est à la verité un grand abus qui s'est glissé dans les Colleges où l'on attend des Scoliers, que de perdre beaucoup de temps à enseigner des questions inutiles au commencement de chaque science, & particulièrement de la Logique. Comme on ne scauroit trop condamner ces Maîtres qui renversent la cervelle de leurs disciples par le simple effort de ces questions barbares appellées Prolegomènes; Je puis dire qu'il n'est pas moins perilleux de retrancher aveuglément toutes les questions qui servent d'entrée & de prélude aux sciences.

Si c'est un deffaut à un Architecte de faire le Portail plus grand que l'Edifice: ce n'en est pas un moindre que de le faire trop petit, ou de n'y en faire point du tout. C'est le deffaut d'Aristote qui a commencé si precipitamment sa Logique par les Antepredicemens, qu'il a eu besoin de l'interpretation de Porphyre & des Prolegomènes des Scolastiques, pour la perfection de son Organe.

Les Orateurs ont leurs exordes pour s'influër agreablement dans les esprits, & y gagner creance: Pourquoy donc pretendre ôster aux Sciences & aux Arts liberaux, ces doctes Prefaces qui en font connoître la nature, & en découvrent si clairement les avantages, qu'ils nous font naître un desir ardent de les acquérir?

Un galant homme de mes amis me disoit agreablement, étudiant sous un Philosophe qui les condamnoit absolument, Que le corps de sa Philosophie semblable à celle d'Aristote, estoit un monstre; puis qu'estant sans Preface, elle estoit sans teste, c'est à dire, sans sa premiere, & la plus noble partie.

Je demeure bien persuadé par les raisons que ce Philosophe donne pour justifier son procedé, que les Arts n'ont besoin que de bons preceptes pour arriver à leur fin; & qu'on peut estre bon Architecte, bon Peintre, bon Musicien, sans connoître la nature & la noblesse de ces Arts: mais aussi il faut qu'il m'avouë, que ceux qui s'y sont appliquez ont esté persuadez de la noblesse & de l'utilité de ces professions: Ce qui me fait conclure, que ceux qui peuvent discourir aussi doctement de ces Arts, qu'ils sont

Dissertation I.

adroits à y travailler , en reçoivent plus de contentement & plus de réputation.

Disons plus , la Logique qu'on définit l'Art de bien raisonner , n'est pas de ces Arts mecaniques qui se bornent dans la seule pratique , & qui n'ont que l'exécution, sans pouvoir rendre raison de leurs ouvrages ; C'est un Art liberal qui est d'un ordre supérieur, parce qu'il joint le raisonnement à l'action : c'est un Art de Philosophie qui doit estre tout spirituel pour conduire la raison ; & partant quand il examinera son ordre , son origine , son nom , son objet , sa fin & son employ , il excitera plus fortement nostre esprit à le cultiver.

CHAPITRE I.

Des noms & des definitions de la Logique.

Tous ces beaux noms & ces titres avantageux , que les Philosophes ont employez pour nous exprimer la nature de la premiere partie de la Philosophie , sont une marque évidente de sa noblesse , & des avantages que

nous en devons esperer. Ils ont crû qu'un seul n'en faisoit qu'un crayon imparfait & n'en disoit pas assez ; c'est pourquoy ils ont choisi plusieurs termes specieux , pour decouvrir peu à peu ce qu'ils ne pouvoient dire tout à la fois.

Ils l'ont appelée Logique , à cause de son employ , qui est de conduire les actions de l'esprit à la connoissance de la verité : Dislectique , pour nous donner à connoître que c'est d'elle que nous devons attendre les regles de raisonner juste sur toutes sortes de matieres : Instrument des sciences , parce que c'est par son aide qu'on peut y travailler avec perfection. Saint Augustin a dit qu'elle estoit la porte des sciences , parce qu'estant fermée , c'est à dire ignorée , l'esprit n'y trouve aucun favorable accès : mais estant ouverte , on peut penetrer par son entremise jusques dans leurs plus profondes connoissances. Epicure l'a traittée sous le nom de science canonique , en la reconnoissant pour la regle inflexible de la raison ; d'autres l'ont prise pour le compas de l'Esprit , pour bien diriger ses operations vers la verité : elle est l'œil de l'ame aussi necessaire pour sa conduite , que les yeux le sont

au corps : elle est la main avec laquelle l'entendement travaille : elle est par excellence l'art des Arts & la science des sciences , puis qu'elle fournit un moyen nécessaire pour les posséder : elle est enfin la balance ou l'examen du vray & du faux ; parce qu'elle nous sert à peser tous les raisonnemens , & à discerner les bons d'avec ceux qui sont captieux.

La Logique peut estre définie une science pratique qui conduit les actions de l'esprit à la connoissance de la verité. Ou en moins de paroles, l'art de bien raisonner , ou de discerner le vray du faux ; comme la Morale est l'art de bien vivre , ou de discerner le bien du mal. Elle est appelée science , à cause de la certitude & de l'évidence de ses preceptes , qui sont connus par le raisonnement. Elle est une science pratique , puis que tout son employ consiste à regler les actions de l'esprit.

Les operations de l'esprit qu'elle dirige , sont l'objet ou la matiere qui la distingue des autres sciences : & sa fin dernière est la connoissance de la verité ; comme le but de la Morale est la pratique des vertus.

L'Ecole fait icy d'abord une grande

8 *Essais Logiques.*

question, pour sçavoir si la Logique peut meriter le nom de science; ou s'il la faut mettre au nombre des Arts: ce qui se peut facilement terminer, suivant la division que chacun fait des habitudes de l'entendement, & de la definition qu'on leur donne en particulier.

Pour moy je ne fais aucune difficulté de l'appeller un art veritable, & dans la dernière rigueur; parce que la definition de l'art luy convient. L'Art se definit une habitude de l'esprit, comprenant plusieurs preceptes assurez pour faire quelque chose utile à la vie. Or qui ne voit que la Logique est une habitude? puis qu'elle s'apprend par un continuel exercice de nostre raison, qui par ses reflexions trouve des regles infailibles pour concevoir, juger, raisonner, & disposer par ordre toutes sortes de matieres.

Toute la difficulté & l'embaras que l'on a mal à propos introduit sur cette question (qui n'est que de nom) vient de ce qu'il y a deux sortes d'Arts; les uns qui sont plus connus du vulgaire, sont les Arts mecaniques qui travaillent sur une matiere sensible, & perdurable après l'operation, comme l'Architecture; ou tout au moins ces Arts.

Dissertation I. 9

qui sont occupez sur une matiere externe & sensible, quoy que l'ouvrage ne subsiste pas apres l'operation, comme la Musique où la danse. Les quatre Arts que les Philosophes appellent véritablement liberaux (s'éloignant un peu de la division des Poëtes) travaillent sur une matiere interne, spirituelle & insensible, & ne laissent aucun ouvrage perdurable apres l'action ; telle est l'Aritmetique, la Poëtique, la Rhetorique, & nostre Logique, qui merite le nom d'art Architectonique & liberal en cette seconde signification.

C'est par cette distinction & par ce principe, qu'il faut expliquer favorablement Aristote, & répondre aux vaines chicanes des Sophistes.

Pourquoy la Logique sera-elle moins Art, pour appliquer ses preceptes sur des matieres plus nobles & plus relevées, telles que sont les actions de l'esprit ? Vn Architecte qui travailleroit sur de l'or, & sur des diamans, pour en bâtir un Palais inestimable, seroit-il moins artisan, que s'il travailloit sur des pierres & du bois ? La matiere ou l'action ne fait pas l'Art, ce sont les preceptes & l'habitude de faire adroitement quelque chose.

Il ne se faut pas plus s'offenser de

10 *Essais Logiques.*

voit la Logique passer pour l'art de bien raisonner, que de voir la Morale prise par tant de celebres Auteurs pour l'Art de bien vivre; Dieu même est honoré dans les chants de son Eglise du titre de Souverain Artisan de l'Univers.

Ceux qui comparent la Logique avec les autres sciences auxquelles elle se rapporte, la définissent respectivement, l'organe ou l'instrument des sciences.

Quand Aristote a condamné d'absurdité ceux qui cherchent ensemble la science & le moyen de sçavoir; Il entend parler des sciences speculatives, qui ne doivent jamais estre confonduës avec la Logique qui est le moyen de les acquerir, & qui les doit preceder comme les moyens precedent leur fin.

CHAPITRE II.

De l'objet de la Logique, ou de la matiere sur laquelle elle s'occupe.

LA Logique, ainsi que les autres habitudes de l'esprit, tire sa difference essentielle de son objet; C'est pour-

Dissertation I. II

quoy il est impossible d'en bien connoître la nature par sa définition & par sa division, sans connoître à fonds la matiere dont elle traite, comme l'unique principe pour la bien examiner.

L'objet en general est la matiere sur laquelle une puissance, une habitude, ou une action s'occupe: par exemple, la verité est l'objet de l'entendement, qui est une puissance; les actions de l'esprit sont l'objet de la Logique, qui est une habitude; & le bien honneste est l'objet d'une action vertueuse.

L'objet est, ou commun à plusieurs choses, appelé materiel dans les termes barbares de l'Ecole, par exemple, les pierres sont l'objet materiel de l'Architecte & du Statuaire: ou propre & particulier à une chose seulement qui sert à la distinguer de toute autre, appelé formel: par exemple, les maisons sont l'objet particulier de l'Architecte, & les Statuës l'objet propre du Statuaire.

Les quatre operations de l'entendement bien réglées, sont l'objet formel & veritable de la Logique, & la difference essentielle par laquelle nous la distinguerons de toutes les autres parties de la Philosophie.

Pour donner un plus beau jour à cette conclusion, disons en passant quelque

A y}

chose de l'entendement que Dieu a donné à l'homme comme au Souverain de la nature, pour luy découvrir toutes les creatures soumises à son Empire, qu'il doit connoître pour les rapporter à la gloire de Dieu.

L'entendement est une faculté naturelle de l'ame raisonnable, qui peut recevoir & exprimer les idées de toutes choses, comme autant de fidelles copies qui servent à nous représenter intérieurement tout ce que nous connoissons.

Cette vérité peut estre plus facilement conceüe en comparant l'ame à un Peintre, les choses extérieures qui frappent nos sens, à l'exemplaire qu'il veut représenter, & l'entendement à l'Art dont il se sert pour tirer les fideles portraits de ce qu'il veut dépeindre. Cette comparaison est d'autant plus juste, que personne de bon sens ne peut douter que connoître soit autre chose que copier intelligiblement, & former les Images de toute la nature, ce qui se confirme par l'expérience de la vision.

Aristote compare fort ingénieusement l'entendement à la lumière que l'ame employe à éclairer les Images reçues des sens, de telle sorte que ces Images sensibles deviennent si lumi-

neufes & si brillantes, que leur éclat & leurs rayons passent jusques dans l'entendement, quand il en reçoit comme la représentation & les couleurs; ce qui a fait dire à ce Philosophe, & après luy, à l'Ange de l'Ecolle, que l'entendement est toutes choses en puissance, & que sa vertu n'est pas bornée par aucun estre, puisqu'il envisage tout ce qui est intelligible; en un mot, Dieu & les creatures.

Ils disent que par sa connoissance il devient toutes choses & fait toutes choses; il devient toutes choses intelligiblement, & quant à la représentation, puisqu'il n'est rien dont il ne devienne l'Image; il fait toutes choses, puis qu'estant spirituel il ne peut recevoir les Images corporelles des sens; il faut qu'il les exprime par luy-même.

C'est ce qui a donné lieu aux Peripateticiens de distinguer deux entendemens, sçavoir l'agent & le patient, qui ne sont que la même puissance, ou plutôt la même ame, entant qu'elle devient & fait toutes choses quant à la représentation, & non pas reellement; car il y auroit une grande absurdité à croire que l'esprit concevant un arbre devinst reellement arbre & corporel en changeant de nature; il faut seulement

afféurer qu'il se fait arbre par l'idée spirituelle qu'il en a pour se le représenter.

Toutes les idées que nous avons des choses connues sont dans l'entendement comme dans leur sujet, & quand il les retient pour les représenter par après, ce même entendement s'appelle mémoire : ainsi la mémoire n'est pas différente de l'entendement, à cause qu'il appartient à la même faculté de conserver les Images, à laquelle il appartient de les produire.

L'entendement, l'esprit & la raison se prennent icy pour une même chose, quoy qu'on puisse dire avec plus de subtilité, que l'esprit passe simplement pour le principe de nos connoissances, appelé des Grecs *νοῦς*, & des Latins (*mens*) & que la raison est ce même esprit en action, entant qu'il cherche la vérité en passant d'une connoissance à une autre : comme l'entendement est pris pour l'esprit ou la lumière naturelle, entant qu'elle pénètre jusques à l'intérieur & à l'essence la plus cachée des Êtres. *Intelligere, est quasi rem intus legere, & penetrare ejus essentiam.*

L'opération de l'esprit est une action par laquelle l'ame se représente quelque chose, ou en un mot, c'est une con-

noissance de l'ame. Pour mieux entendre cette definition qui est tres-simple & tres-facile; comparons encore une fois l'ame avec un Peintre, l'entendement avec son Art, son operation qui est de connoître & de représenter, avec l'action du Peintre, & l'Image que fait le Peintre avec l'idée que nous formons, pour représenter quelque chose.

Il y a quatre operations de l'esprit humain, qui luy servent comme de degrez pour monter à la connoissance de toute sorte de veritez. Ces differentes actions de l'ame consistent à concevoir, à juger, à raisonner, & à ordonner toutes choses, & la Logique à les regler par les doctes reflexions qu'on a faites dessus, comme autant de preceptes infailibles.

La premiere action de l'esprit appelée Conception, est la simple veüe d'un objet qui se représente à nostre esprit tout d'un coup, sans qu'il en porte aucun jugement, ny qu'il en tire aucun raisonnement : comme lors que nous concevons un homme, un Soleil, Dieu mesme, ou un Ange, l'Image, la forme, la ressemblance, ou la pensée par laquelle nous nous representons ces choses, s'appelle Idée; & les mots ou les signes qui servent à exprimer nos

16. *Essai Logiques.*

idées à ceux à qui nous voulons parler, s'appellent termes chez les Logiciens, à cause qu'ils terminent toutes les propositions qui en sont composées.

La seconde action de l'esprit nommée Jugement, est celle par laquelle l'homme examinant plusieurs choses conceuës par leurs différentes idées, les compare ensemble, & juge qu'elles conviennent ou repugnent entr'elles.

Le langage ou la separation des Images donnent lieu à l'affirmation ou à la negation de la proposition, qui sert d'interprete pour communiquer aux autres hommes les jugemens qui se font dans nostre ame. Par exemple; je conçois le Soleil & la lumiere, par deux idées différentes; & les comparant ensemble, je vois que ces deux choses sont unies dans la nature, & qu'ainsi elles doivent convenir dans l'esprit qui les unit par son jugement affirmatif, exprimé en apres par cette proposition; Le Soleil est lumineux.

Représentons-nous le contraire dans le jugement negatif, où les idées des choses différentes doivent estre séparées dans l'esprit, comme les choses dont on juge le sont dans la nature. Exemple, le Soleil n'est pas tenebreux.

La troisième action de l'esprit, qui

est le Raisonnement, se fait quand nous discouons en passant d'une premiere verité à une seconde, par la voye des consequences que nous entirons : par exemple, l'esprit de celuy qui craint Dieu ayant connu qu'il est infiniment juste, tire cette autre verité par la voye des consequences ; donc il châira les Pecheurs. Nos raisonnemens sont enoncés par les Argumens, dont il sera amplement traité cy-apres dans la troisieme Partie de nostre Logique.

La quatrième action, appelée Disposition ou methode, est celle par laquelle l'esprit, apres avoir formé différentes idées, differens Jugemens, & differens raisonnemens sur quelque matiere, il les met en un bel ordre, pour developper ce qu'il veut expliquer, & pour faire connoître plus intelligiblement sa pensée. Sans le secours de cette quatrième action de l'esprit, les Livres les plus doctes, & les Discours les plus recherchés, ne sont qu'un ridicule galimatias, plus capable de rebuter les esprits, que de les éclairer. Cette dernière action de l'esprit est enoncée par un Livre ou par un Discours entier, dont elle est l'ame & l'ornement.

Ces différentes actions de l'esprit, qui sont comme de différentes démar-

ches, par lesquelles il passe pour aller à la connoissance de la verité, qui est sa fin, sont si bien liées, que l'esprit pour imiter la nature dont il est le Peintre, passe des choses les plus simples aux plus composées : Comme il conçoit d'abord les êtres, des conceptions il en forme les jugemens, & de plusieurs jugemens il en forme son raisonnement, comme il se sert de toutes les trois actions ensemble, pour ordonner parfaitement ses conceptions, ses jugemens & ses raisonnemens.

Le moyen que j'ay jugé le plus important pour bien traiter la Logique, est de la confronter sur la nature qui en est le véritable original, & le solide principe pour la bien appuyer : car si connoître véritablement est représenter les choses comme elles sont, & que les choses soient telles que Dieu nous les montre dans la nature par les lumières de la Physique, peut-on mieux vérifier la Logique, qui consiste à faire le portrait des choses qui sont au monde, qu'en la rapportant très-souvent, comme je le feray, aux choses naturelles, qu'elle doit représenter pour estre fidelle & véritable ? Ainsi ma pensée est, que ceux qui font des Logiques établies seulement sur des termes & des

formalitez, ne sont autre chose que des chimeres & des fantômes pour tromper l'esprit au lieu de le regler.

Reduisons donc nos actions de l'esprit au sens Physique ou naturel, & disons que l'esprit pour estre juste dans ses pensées, doit copier fidèlement toute la nature. Dieu a produit une grande diversité de creatures, l'esprit par ses conceptions les produit intelligiblement par les différentes idées qu'il en forme au dedans de l'ame pour se les représenter, & il les met au dehors par les termes différents dont il se sert pour les énoncer.

Dieu n'a pas seulement mis des creatures dans le monde : mais il leur a donné quelque convenance ou quelque différence entr'elles, en les assamblant ou en les divisant ; L'esprit par ses jugemens se représente cette convenance ou cette différence des êtres, en unissant dans ses jugemens, ce qui est uny dans le monde, & y separant ce qui y est séparé ; Il énonce ses jugemens par des propositions qui sont les interpretes de ce qu'il a dans l'ame.

Les êtres ne sont pas seulement unis & separés ; mais Dieu a mis entr'eux des dépendances & des répugnances particulieres, en ce que les uns vien-

nent des autres, & en sont inseparables, comme les effets des causes, les conclusions des principes, & les moyens de la fin; ou bien ces êtres sont particulièrement opposez entre eux: l'esprit humain par ses raisonnemens, se represente la dépendance ou la repugnance des êtres, & les exprime par les argumens.

Enfin, Dieu ayant disposé toutes les creatures avec cet ordre admirable que nous voyons, l'esprit pour ne rien laisser à imiter, tâche par sa quatrième operation énoncée par la methode, d'ordonner toutes ses connoissances, comme Dieu par sa sagesse a ordonné toutes les creatures. C'est sur cet inébranlable fondement qu'il faut établir la Logique; & par cette veritable regle qu'il la faut conduire.

Toutes les actions de l'esprit se font naturellement, & par le seul secours de la Logique naturelle donnée à tous les hommes; Ainsi la Logique artificielle ne doit estre employée qu'à cultiver ce qui vient de la naturelle, & à empêcher par ses preceptes infailibles, que celle-cy ne vienne à se tromper.

Entre les actions de l'esprit, celles que le bon sens forme droites & justes, doivent servir de modele pour rectifier

les autres qui sont sujettes à l'erreur ; D'où vient que la Logique est un Art qui ne s'est formé que par l'observation des opérations de l'esprit qui estoient droites , & de celles qui ne l'estoient pas , dont les premières ont servy de regle , & les dernières sont demeurées à regler.

La fin prochaine de la Logique , est la rectitude des opérations de l'esprit : & la fin dernière est d'éviter l'erreur , & de trouver la vérité.

Jesçay qu'on a de coutume de faire mille pueriles & impertinentes objections touchant l'objet de la Logique ; les uns prétendent qu'elle envisage toutes choses , ayant cela de commun avec la Grammaire & la Rhétorique , dont la matière n'est point limitée : Ce qui doit estre entendu de l'objet éloigné dont il n'est pas icy question ; & non pas de l'objet prochain , qui sont les opérations de l'entendement.

Les autres soutiennent qu'il n'y a que l'estre de raison qui soit son objet : mais s'ils entendent autre chose que les actions que l'esprit produit , ils sortent de nostre sentiment , & s'égareront lourdement , prenant des chimères , & des illusions pour l'objet

d'une science réelle & véritable.

Ceux qui prétendent que la troisième action de l'esprit doit seule être l'objet de la Logique, ne sont pas moins dans l'erreur que les autres, en prenant une partie pour le tout ; le raisonnement à la vérité est son plus noble objet, mais il n'est pas l'objet entier & parfait dont il s'agit : car si la troisième action de l'esprit estoit impossible ; pourquoy la Logique ne regleroit elle pas nos conceptions, & nos jugemens, & l'ordre que nous devons suivre dans les sciences ?

CHAPITRE III.

De la division, & de l'utilité de la Logique.

LA Logique se divise premièrement en naturelle & en artificielle.

La naturelle n'est rien autre chose que le bon sens, ou cette vivacité & force d'esprit, qui nous fait naturellement & sans étude discerner la vérité d'avec l'erreur. C'est un grand don de Dieu, plus assuré bien souvent que tout l'artifice qui en est provenu. Certaines personnes sont si puissamment

éclairées par cette lumière naturelle, qu'ils se peuvent bien passer de la Logique artificielle, & ce sont ceux qui par la force de leur génie, luy peuvent fournir de nouveaux préceptes.

L'artificielle consiste dans un choix de réflexions & de règles qu'on enseigne pour bien concevoir, bien juger, bien raisonner, & bien ordonner toutes sortes de matières; celle-cy dépend des maîtres, & de l'étude de ceux qui la veulent acquérir pour faciliter & perfectionner leur lumière naturelle.

Cette même Logique artificielle, se divise en celle qui enseigne, qui regarde la connoissance des préceptes, & en examine la certitude; & en pratique ou usuelle, qui les applique sur les matières des autres Sciences: la première est plus proprement une Science pratique, & la dernière est véritablement un Art.

L'artificielle est encore divisée en Analitique, qui démontre la vérité par des preuves nécessaires, & produit la Science; en Topique, qui emploie des Argumens probables pour établir l'opinion; & en Sophistique, qui se sert d'Argumens captieux, pour faire naître l'erreur.

Nous suivrons dans cette Logique la

division d'Aristote & de S. Thomas; & du plus grand nombre des Philosophes, qui suivant les quatre différentes actions de l'Esprit qu'elle doit régler, en font autant de différentes parties; dont la première reglera nos conceptions, la seconde nos jugemens, la troisième nos raisonnemens, & la quatrième nous découvrira l'ordre que nous devons garder dans les Sciences: mais avant que d'entrer dans la première Partie, nous examinerons les avantages que nous en devons attendre, & répondrons à ceux qui la rejettent ou qui la méprisent.

Quoy que nous puissions connoître aucunement la vérité par les lumières de la Logique naturelle qui se rencontre dans tous les hommes de bon sens, néanmoins il est très-difficile, & comme l'impossible, que nostre entendement le fasse avec la certitude & la facilité dont il est de besoin pour acquérir les Sciences, sans les préceptes de la Logique artificielle qui le doit conduire dans ses opérations. L'Art, que Plutarque appelle l'Oeil de la Nature, d'autant qu'il sert à l'éclairer, doit perfectionner les lumières qu'il y rencontre, & les conduire par une voye si sûre qu'elle ne puisse tomber dans l'erreur.

Com.

Comme il arrive que les corps qui se remuent avec plus de force & de vitesse, sont sujets aux plus dangereuses cheutes, s'ils ne sont bien conduits; de même, les plus grands genies sans la conduite du raisonnement s'appuyant trop sur leur force, seront sujets à de plus fréquentes & de plus dangereuses fautes. En effet l'expérience nous fait connoître que les erreurs qui se glissent dans les sciences, & les heresies dans la foy ne viennent point d'autre source, que du défaut de bien & parfaitement raisonner sur ces matieres; Quiconque a la raison juste & instruite à discerner infailliblement le vray du faux, se gardera bien de tirer de fausses consequences des veritables principes des Sciences, ou une fausse & pernicieuse doctrine, de l'infailibilité des principes de la foy.

Cette connoissance acquise semble achever en l'homme, ce que la raison n'avoit fait que commencer, luy fournissant les moyens certains de ne se point tromper dans ses raisonnemens: & veritablement, il n'y a que les intelligences comme Dieu & les Anges qui connoissant la verité tout d'un coup, & estant exempts de l'erreur n'ont aucun besoin de cette importante partie de la

Philosophie. Quant aux hommes qui ne sont que trop sujets à se tromper eux-mêmes dans leurs raisonnemens, & encore plus à l'estre par d'autres, s'ils reçoivent pour bonnes de vicieuses conséquences, on ne sçauroit assez leur persuader combien leur est utile un Art qui perfectionne leur raison, & qui leur sert à distinguer le certain de l'apparent & du faux, & que nous avons nommé pour cela, l'Organe des organes, la main de nôtre ame, l'œil de la raison & la balance du vray & du faux.

Nonobstant tous les avantages que nous nous promettons de la Logique, j'ose bien dire que ceux qui la méprisent ou qui la condamnent sont fondez en raison; Ils voyent par l'expérience, (qui est une excellente regle pour juger sainement des sciences) que ceux qui en font profession sont les plus raisonnans & les moins raisonnables des hommes, qu'ils s'égarent assez souvent dans leurs raisonnemens ordinaires, & qu'ils se rendent ridicules par les Sophismes dont ils attaquent mal à propos leurs meilleurs amis, & qu'ils n'employent que pour corrompre & obscurcir les plus riches connoissances qui se rencontrent dans les sciences.

On ne voit que trop souvent sortir de la poussière des fausses Ecoles, une troupe d'ignorans Sophistes qui sont glorieux d'avoir consommé & perdu bien du temps à étudier & à enseigner la Logique & les chicanes qu'ils ont introduites dans tout le cours de leur Philosophie: ces gens-là qui disputent de tout & ne s'accordent jamais, bien loin d'avoir fortifié leur raison par les preceptes de cette science, ont tellement corrompu leur lumière naturelle qu'ils se sont rendus incapables des moindres emplois de la vie civile; ce sont des formalistes impitoyables & des Pedans importuns qui ne se servent plus de leur raison que pour obscurcir la vérité, & pour se confondre en confondant les autres; ils sont ingénieux pour se tromper & pour défendre avec opiniâtreté leur folie, disputant à tort & à travers, mais toujours mal à propos de toutes choses.

La misérable chicane de cette sorte de gens n'est pas moins injurieuse à la vraie Philosophie, & sur tout à la beauté de la Logique, que celle des petits clercs & des chicaneurs l'est à la Justice, & aux Loix qu'ils tâchent de corrompre; il faut appeller de l'une au bon sens, & de l'autre au bon droit;

& il est à souhaiter que la réforme de l'une soit suivie de celle de l'autre, comme plusieurs & sages Docteurs nous le font espérer.

En effet, il n'est pas à croire que sous le regne du plus sage & du plus grand Monarque du monde, & dont la prudence a fait reformer jusques au moindre art de son Estat, cette fameuse Université de Paris, ne seconde pas les glorieux desseins, en reformant les dangereux abus qui se sont glissez dans la Philosophie Scolastique, & que par ses lumieres elle ne dissipe cette obscurité qui la fait mépriser de tout le monde.

Je comparerois volontiers les Sophistes chicaneurs aux factieux d'un Estat qui sous une fausse apparence de reformation, corrompent ce qu'il y a de plus juste & de plus beau dans le gouvernement Politique ; Ainsi. les méchans Logiciens sous pretexte de reformer la raison & les Sciences, les ont tellement renversées que non seulement la Philosophie, mais la Jurisprudence, la Medecine & la Theologie ont esté remplies d'une infinité de questions pueriles & vaines. Qu'y a-il de plus ridicule qu'un Medecin, qui dispute de la rigueur d'une definition

quand il est question de sauver la vie à son malade ? Qu'y a-il de plus fascheux dans la Theologie Scolastique, que les chicanes de Logique qui couvrent de tenebres les veritez du Ciel, qui sans ce voile se montreroient clairement à tout le monde ? & je me souviens de n'avoir pû lire sans risée l'ouvrage d'un vieux Jurisconsulte Allemand, qui entreprenant la refutation de la pernicieuse Politique de Machiavel, n'a point de plus solides raisons que de l'accuser de n'estre pas bon Logicien, parce qu'il avoit definy les choses & divisé suivant l'usage commun de la vie civile.

Pour satisfaire ceux qui condamnent ainsi la Logique, il faut les avertir qu'il y en a de deux sortes. La premiere est celle dont nous maintenons les avantages, qui est toute occupée à donner des preceptes pour éviter l'erreur & chercher la verité; ses maximes ou ses preceptes ont esté suivis de tous les Sçavans. Elle nous a donné des Aristotes, des Saints Augustins, des Saints Thomas, des Alberts le Grand, des Scots, en un mot des Docteurs illustres dans tous les siecles, pour s'en estre avantageusement servis dans la profession de toute sorte de discipline,

Quand cette science toute noble & parfaite a degeneré, il s'en est formé par corruption une seconde chicanesque, pedantesque, querelleuse, épineuse, ridicule & inutile; C'est la Logique des Sophistes & des fausses Ecoles, toute herissée d'épines, remplie de chimeres, de sophismes, & de termes barbares, en un mot pleine de tout ce qu'un honneste & sçavant homme doit ignorer pour acquerir de l'estime dans la republique des Lettres.

Si la dernière de ces Logiques a ses accusateurs, & qu'elle ne puisse estre assez décriée pour le bien des Lettres, la vraie Logique ne peut manquer de sectateurs & de personnes qui la defendent. Le défaut de l'une ne diminue pas la dignité de l'autre; mais il luy peut servir d'ombre pour en rehausser l'esclat. La facilité que celle-cy donne pour acquerir les Sciences, les moyens qu'elle fournit pour examiner si on les possède sans erreur; la doivent faire cultiver comme une des plus necessaires connoissances de la vie humaine.

Comme il est impossible de peindre sans pinceau, parce que c'est un instrument absolument necessaire pour cette action; Il y a autant de necessité d'em

ployer l'instrument des Sciences pour devenir sçavant. Comme on décrit plus facilement & plus seurement un cercle avec un compas, qu'avec la main seule; de mesme on raisonne beaucoup plus seurement & plus facilement par les preceptes de cette science, que si l'on n'est guidé que de la seule lumiere naturelle: Et partant je conclus que comme il faut absolument de la raison pour raisonner, il faut de la conduite & de la méthode pour bien & facilement raisonner. On sçait à la vérité quelque chose sans la Logique: mais on ne peut estre assuré qu'on sçait parfaitement ne rendre raison de la science, que par l'évidence des conclusions qui l'établissent.

Que si l'on cultive avec grand soin la Rhetorique, parce qu'elle nous apprend à parler agreablement; quelle peine & quelle attention ne merite point l'étude de la Logique qui nous fait discourir sur toutes choses, avec certitude & doctrine, & qui preserve nôtre raison des sophistes & des chicaneurs, & qui nous donne enfin, l'assurance de la science, par les regles d'une demonstration parfaite?

Pour conclure cette Dissertation préliminaire avec plus d'autorité, je la

finiray par un passage de Saint Augustin que toute l'Eglise a reconnu pour grand Dialecticien qui dit, que la Logique n'est point une frivole invention de l'Esprit humain ; mais qu'elle est puisée dans le fonds des choses naturelles, que c'est par excellence l'Art des Arts, & la Science des Sciences, à cause des avantages qu'elle a de conduire la plus noble partie de l'homme.

De peur que quelque Critique envieux ne vienne à recevoir de la main gauche ce je presente au public de la main droite, en décrivant l'abus des Sophistes & les chicanes des Ecoles: je suis obligé d'avertir, que mon dessein n'est pas attaché à aucune personne, & que ce que je condamne ne sont que des abus reconnus de tout le monde, & que personne de bon sens ne prendra pour lay, puisque ces Sophistes chicaneurs ou Pedans, ne sont pas des personnes effectives, mais des idées, détachées de tous sujets, que je figure par ces mots pour les attaquer, & qui ne subsistent si l'on veut que dans mon esprit.

Ainsi on ne me peut reprocher tout au plus que d'avoir accusé & condamné mes fantômes : & après cela, si quel-

que Scolastique s'offense, je luy pourray dire avec Seneque, *nemo laeditur, nisi à seipso.*

Quand je parle de la Philosophie des Ecoles, je ne pretends pas décrier les veritables Ecoles, j'ay trop de respect & d'estimè pour la Philosophie, & pour les Philosophes de cette fameuse Université de Paris; pour vouloir critiquer quelque chose dans cette utile façon d'enseigner par où il faut que tous les sçavans passent : & la reconnoissance jointe à l'inclination, m'attache trop fortement à reverer la plus illustre & la plus sçavante Compagnie qui soit dans l'Eglise & dans la Republique des Lettres, pour desapprouver une Philosophie Scolastique, qui est digne d'estre cultivée de la jeunesse, parce qu'elle luy doit ouvrir le chemin aux plus nobles Sciences qui luy sont nécessaires.

C'est donc aux Sophistes qui ont degeneré de la vraye Philosophie que j'en veux ; C'est l'abus des Ecoles & des Colleges que je condamne, & non pas la Philosophie Scolastique, elle est de trop grand vsage parmy les hommes pour estre méprisée, elle sert mesme de degré aux sçavans pour aller plus loin, & pour pénétrer dans les

plus profonds mysteres des Sciences
speculatives & morales.

Je ne croy pas m'attirer l'indignation des sçavans en décriant l'abus des Sciences & des Ecoles ; & comme ç'a toujours esté une chose non seulement permise , mais loüable de décrier les vices des personnes, sans en vouloir aux vicieux ; & dans la Religion même , les plus zélez n'en décrient-ils pas tous les jours les abus par de continuelles invectives , sans qu'on puisse dire qu'ils offensent la Religion ? Pourquoi donc trouveroit-on mauvais que je décriasse les abus & les erreurs qui se sont glissez dans la Philosophie Scolastique ? Comme dans la Religion les hypocrites qui cachent leurs crimes sous le voile de la piété , doivent estre en horreur à tous les veritables Catholiques ; de mesme on ne sçauroit assez décrier ces Sophistes qui couvrent leur ignorance & leur malice du manteau de la Philosophie.

On ne doit pas moins craindre les faux Docteurs qui aveuglent l'esprit des personnes studieuses , que les faux Prophetes qui corrompent la Religion des Fidelles ; les uns sont injurieux aux veritez du Ciel , & les autres aux veritez de la Terre.

Comme la vérité précédente pourra offenser les tenebreux Sophistes de l'Ecole, je prevois bien qu'elle excitera la bile de quelque vieux barbon-Ibernois, qui enflé comme un ballon d'avoir affligé le public de quelque immense volume de cet Art chimérique, ne manquera pas de se vouloir défendre de vive voix jusques au dernier soufle de son poumon, ou la plume à la main jusques à la dernière goutte de son ancre.

Ce facheux Athlete de College accoustumé à la dispute comme Mars à la guerre, ne manquera pas de se produire avec un sourcil austere & un front ridé pour nous appeller au combat. Parlez, dira-il, Logiciens François, qui n'avez que des preceptes évidens pour raisonner, contestez ma Logique scientifique, & je vous vais non seulement répondre : mais confondre d'une manière qu'après vous avoir abatus, je vous veux enterrer sous la poussiere de nos Ecoles que vous attaquez. Hâ bien ignorans, dira-il, qui écrivez en François, qui est une langue vulgaire, que pouvez-vous reprocher à une Logique aussi ancienne que les Colleges, défendue mille fois dans des Theses, & autorisée par

la sage coustume d'enseigner dans le païs Latin?

S'il m'est permis de parler devant un si grand Maître lors qu'il est en colere, (*si iusserit sapiensissimus, &c.*) je luy diray que le vice est encore plus ancien que l'abus de l'Ecole, & pour cela il ne faut pas moins s'en corriger, qu'il a les impies pour deffenseurs, & que malheureusement il est trop authorisé par la detestable coustume des pecheurs, & pourtant il n'en vaut pas mieux. Les Arts & les Sciences se perfectionnent tous les jours; Pourquoi donc ne pas abandonner une méchante methode de raisonner sur des chimeres, pour s'attacher à ce qui est utile dans cette Science?

Poursuivez, ajoutera-il, & voyons si vous sçavez disputer dans la rigueur des formes Syllogistiques, & si vous faites quelques objections recevables: Je jure par la toute-puissante Authorité du *X distinguo* que je vous répondray sur le champ en forme, soit, je le veux, & j'argumente en Varij que vous devez écouter comme un Mode directe de la premiere figure.

- | | |
|----|---|
| DA | Toute Science obscure & inutile, doit estre décriée. |
| RI | La Logique chicaneuse des Iberoïs, est une Science obscure & inutile. |
| j | Donc la Logique des Iberoïs doit estre décriée. |

Cet argument proféré sans me donner la peine de prouver la mineure : il soustiendra que l'obscurité de sa Logique est une qualité qui la rend plus mystérieuse, & que c'est par ce caractère-là qu'elle ressemble mieux à la manière de philosopher d'Aristote, qui a trouvé le secret incomparable pour luy & pour ses disciples de se sauver à la faveur des tenebres quand la raison les abandonne, & que les fideles Peripateticiens ont trop de precaution pour se découvrir à leurs ennemis quand il faut combattre dans la dispute.

Au reste qu'un peu d'obscurité dans la Logique est avantageuse aux Maîtres qui gagnent de l'argent à l'éclaircir par leurs doctes explications, & aux Ecoliers qui sont retirez d'une dangereuse oisiveté pendant six mois. J'avouë que cette réponse est recevable par la jeunelle qui a du temps &

de l'argent à perdre : mais cette méthode sera odieuse à ceux qui sauront le prix de ce qu'ils perdent, & la nécessité d'être avarés du temps s'ils veulent faire un grand progrès dans les Sciences, & dans la Vertu.

Si j'ay la hardiesse de luy représenter que c'est détruire l'Eloquence qu'on vient d'enseigner à des Écoliers qui ontent de Rhétorique, que de leur remplir la tette d'une multitude de termes barbares, & d'un Latin forgé qui n'a jamais esté connu des Anciens; Il me dira que ce sont les termes de l'Art, & en un langage philosophique, inconnu à la vérité dans toutes les professions de la vie civile; mais nécessaire pour ne pas prophaner la sagesse à un ignorant vulgaire. Puis aussi-tost par un mépris de la belle latinité qu'il n'entend pas, il déclarera que les barbarismes & les solecismes, sont les perles des Logiciens. Si cela est, j'avouë que les Ecoles sont magnifiques en ornemens Latins; dont un honneste homme ne doit pas faire gloire de se parer, ny s'efforcer d'apprendre un fatras de formalitez, de reduplications, & d'abstractions qu'il faut ignorer au sortir du College quand la prudence oblige de renoncer à tous

Les termes scientifiques qui sont hors d'usage dans le commerce du monde. Pour l'utilité de la chicanne des Ecoles, il la soustiendra (*Mordicus*) parce qu'elle ouvre l'esprit des Ecoliers. Je l'avouë, mais c'est pour le faire évaporer dans la chaleur de la dispute, ou pour y loger des chimères. N'est-ce pas icy qu'on peut dire qu'un petit coup de hache en fait l'ouverture?

Enfin, continuera-il, la Logique, telle que je l'enseigne depuis 25. ans est la porte des sciences, pourquoy donc refuser d'y passer; parce qu'elle est herillée d'épines? C'est l'instrument des Sçavans; ouy, mais il est si lourd qu'on ne le peut manier: C'est le flambeau de la raison; je le veux, pourveu qu'il avouë que la lumière en est esteinte, & qu'il n'en reste que la fumée: C'est l'œil de l'ame; ouy, mais il est louche, en faisant regarder les objets de travers. Ce sera donc au moins la balance de la vérité. Pour finir la dispute, & respecter la barbe venerable de nôtre vieux Docteur, je luy accorde volontiers, que sa Logique disputatrice est une balance, & même si subtile, qu'il en pese le vent plustost que la vérité, parce qu'il ne s'en sert qu'à balancer des questions de nom, & à distinguer des mots équivoques, qui ne sont que du vent.



PREMIERE PARTIE
DE LA

LOGIQUE

Pour la conduite de nos
conceptions.

DISSERTATION II.

*De la nature des Idées, & des maxi-
mes nécessaires pour en former de
veritables.*

CHAPITRE I.

*Des Idées en general, & des trois
premieres maximes pour les
regler.*



Uoy qu'il appartienne à l'Ani-
mastique, qui est une partie
de la Physique qui traite de
l'ame, d'examiner à fonds les
actions de l'esprit; & de nous décou-

voir parfaitement comment elles se forment, pour nous représenter toutes choses : Neantmoins je n'ay pas crû m'éloigner de mon sujet, d'en examiner icy la nature autant qu'il est nécessaire de la connoître pour appuyer les Preceptes que la Logique employe pour la regler. Car quel meilleur moyen peut-on prendre pour bien conduire nos conceptions, que de les bien connoître ? Et quoy que cette connoissance semble estre speculative de sa nature, elle devient pratique dans l'application qu'on en fait aux regles de la Logique.

La première action de l'esprit, est une simple veüe des choses qui se présentent à nostre ame, par l'idée que nous en formons comme un fidele portrait contretiré sur l'objet connu. Il faut que cette première connoissance soit simple, c'est-à dire sans affirmation ou sans negation, qui sont des marques du jugement que l'ame fait par sa seconde action; comme la consequence est une marque de la troisième, & l'arrangement de la quatrième.

Cette action de l'esprit est fort bien appellée conception, par comparaison de la generation spirituelle ou intentionnelle avec la generation natu-

relle. Comme dans la conception d'une femme, il y a le Pere qui est l'agent; la Mere qui est le Patient; la semence receüe qui rend la Mere seconde pour produire l'enfant semblable à son Pere: il faut que dans nos connoissances, les objets connus servent de ~~rese~~ & d'Agents, les facultez connoissantes, de Patients ou de Meres, & les images qui viennent des objets & qui frappent les sens, servent de semence pour rendre les facultez secondes, & capables de former des connoissances ou concepts formels semblables aux objets connus.

On appelle encore cette même action de l'esprit, apprehension simple de l'objet; & bien que ce terme ne soit pas d'usage en François, il est bon en Latin pour faire connoître que l'esprit qui est la vraie main de l'ame, prend d'abord son objet & le fait entrer dans l'ame pour la luy représenter sous la copie qu'il en a formée.

Quoy que Gassendi, Descartes & les anciens Philosophes Latins la nomment Imagination, à cause que jamais cette action de l'esprit ne se forme que par conversion de l'entendement aux fantômes de l'imagination: Nous retiendrons pourtant le mot de con-

ception, comme plus energique & plus François, laissant l'imagination pour exprimer l'action de la partie inferieure de l'ame qui nous est commune avec les bestes, qui imaginent fort bien les choses sensibles.

La premiere maxime d'un Logicien, est de sçavoir que l'esprit humain ne peut concevoir aucune chose si elle n'existe comme un être veritable, & par consequent que le neant, l'impossible, & tout ce qui n'est point, ne peut pas estre connu. La raison est que ce qui n'est point être n'est point veritable, & ce qui n'est point veritable, n'est point intelligible; & partant il ne peut estre connu, autrement il seroit & ne seroit pas intelligible, comme le demontre la Science generale.

Secondement, la connoissance se fait par le portrait ou par l'image de la chose connue; comment donc peut-on soutenir, que le non-être, qui n'est point en original dans la nature, pourroit estre en idée ou en copie dans les sens ou dans l'entendement? ce qui seroit tres absurde.

Que l'on ne m'objecte point que le neant est connu par l'être, puisque rien n'est si opposé que l'être & le non-être; Ainsi on peut bien moins con-

noître le neant par l'être , que le blanc par le noir , ou la lumière par les tenebres, qui sont moins opposez.

Je conclus de cette verité precedente, que les negations ne se connoissent que par la destruction des idées des choses dont elles sont les negations; & les privations, que par l'opposition des perfections, dont elles marquent l'absence dans un sujet capable de les recevoir; ce qui fait que le Logicien exprime ces negations & ces privations, conformément à cette verité.

La seconde maxime est, que nous ne pouvons rien concevoir des choses qui sont hors de nous, que par le moyen des idées qui sont en nous, pour servir de copies à représenter au dedans les objets extérieurs. La raison est que comme pour agir il faut estre, autrement on n'agiroit pas, puisque le neant n'agit point; donc pour que les objets connus qui sont les Agens dans nos connoissances, puissent agir sur l'ame, ils doivent estre presens à ses facultez qui servent de patients; Or les objets ne peuvent pas estre presens à l'ame par eux-mesmes, puis qu'ils en sont separez, & que leur essence en est differente: il reste qu'ils y entrent & qu'ils y deviennent presens par l'en-

remise de leurs idées. Ce raisonnement me semble assez convaincant pour condamner l'erreur de ces Philosophes qui croient que nostre ame connoît une infinité de choses sans avoir besoin d'en former les images, comme s'ils soutenoient qu'elle se les representast, sans en former la representation ou l'idée. Je ne sçay pas comment les Cartesiens se peuvent tirer de ce labyrinthe, quand ils soutiennent que l'esprit connoît les choses spirituelles sans en former aucun fantôme.

La troisième maxime est une suite de la seconde, & nous fait voir par experience, que nos idées sont la mesure & la regle de nos conceptions : parce que nous connoissons les choses clairement & distinctement, quand nous en avons formé des idées claires & distinctes ; comme au contraire nos conceptions sont confuses & legeres, si les idées qui les representent sont cōfuses & foibles.

D'où vient que celui qui a vû un homme il y a long-temps, ou qui l'a vû sans attention & comme en passant, ou une fois seulement, ne le connoît pas si parfaitement que celui qui l'a vû depuis peu, long-temps, souvent, & qui l'a considéré de près avec attachement ; parce que l'idée du

premier est foiblement empreinte dans son cerveau , qu'elle y est confuse & passagere ; & celle du dernier est vive & forte.

Je conclus de cette maxime, que c'est un grand abus de se faire enseigner, ou d'étudier les Sciences confusément ; car les choses qui entrent dans l'entendement & dans la memoire par des idées confuses, y demeurent & en sortent de mesme.

C'est encore de là, que l'on peut connoître que ces devoreurs de Livres (*Helluones librorum*) qui ont mis les idées d'une infinité de sciences & d'arts dans leur teste, sans jamais se donner la peine ny le temps de les bien digerer, ne peuvent par apres parler clairement ; parce que naturellement les idées confuses & mal-rangées se confondent en voulant sortir & causent dans l'expression, ou la sterilité, ou le galimatias.

Si pourtant on leur donne du temps d'y penser quand ils ont du bon sens, une serieuse meditation du Cabinet leur donnant loisir de les ranger & de les examiner de plus près ; ils peuvent par de longues & laborieuses reflexions, mieux écrire qu'ils ne parlent.

Il s'ensuit de plus de la mesme maxime ; que nos idées sont veritables

quand elles sont ressemblantes & conformes aux choses qu'elles représentent, & fausses, quand elles sont dissimilaires ; comme l'idée qui représente la terre ronde est véritable, & celle qui la representoit à S. Augustin (qui ne croyoit point d'Antipodes) plate par dessous, estoit fausse.

On conclut encore de la même Doctrine, qu'un homme est d'autant plus sçavant, qu'il a les idées de plus de choses, & que ces idées sont plus parfaites par leur clarté & leur distinction, & plus fécondes pour découvrir beaucoup de choses. D'où vient que la profonde science des grands Hommes, n'est quasi qu'une intelligence ; parce qu'ils voyent tout d'un coup dans leurs idées riches & nettes, tout ce qui précède & accompagne cette vérité, & les conséquences qu'on en peut tirer ; où l'ignorant qui n'a que des idées grossières & stériles, n'y voit les choses que difficilement & avec un long & pénible examen.

C'est donc un précepte pour sçavoir beaucoup de choses, & les sçavoir bien ; qu'il n'est pas tant besoin de se charger la mémoire d'un grand nombre d'idées : mais qu'il en faut avoir de bien nettes, les bien imprimer dans nos

esprit, & les perfectionner si fort par d'heureuses applications, qu'ils puissent après servir à donner des principes pour décider toutes sortes de questions, & débrouiller par leur fécondité un grand embarras d'objections particulières. Ainsi dans les Sciences, & dans les Livres, il ne faut s'attacher qu'à former les idées des principes généraux, & des points les plus essentiels, parce que le reste est, ou de peu d'importance, ou contenu dans les principes généraux.

CHAPITRE II.

Contenant cinq Maximes pour achever de régler nos pensées.

LA quatrième Maxime qui est très-importante, parce qu'elle est contestée par les Cartesiens, consiste à tenir pour assuré; que tant que l'ame est unie au corps, elle ne connoît aucune chose que par le ministère des sens externes & internes. Ce sont comme les portes de l'ame par lesquelles passent les premières instructions qui luy viennent de la nature, quand les objets extérieurs, par une fécondité autant admi-

admirable qu'inépuisable envoient incessamment leurs images au dedans pour y estre représentées fidelement, de sorte que l'entendement qui est une carte blanche, ou une table rase, ne peut avoir aucunes idées naturelles : c'est pourquoy il les doit toutes former sur celles qu'il rencontre dans le sens interne, lors qu'il se convertit aux fantômes de l'imagination qu'il éclaire, afin d'en former des copies spirituelles semblables à celles qui sont dans les sens quant à la représentation seulement, & non pas quant à la nature.

D'autant que l'image des sens est corporelle, & que celle de l'entendement est spirituelle (puis qu'estant spirituel il n'est pas capable d'en recevoir de corporelles.) Il est nécessaire que l'entendement tire originairement les premieres notions des sens qui les empruntent de la nature des objets. D'où je conclus, que nostre ame tant qu'elle demeure prisonniere dans ce miserable corps, ne peut former aucune connoissance, qu'elle n'ait passé premierement par les sens, & comme parle Aristote, qu'elle ne se soit convertie vers les fantômes de l'imagination, qui luy jette les semences de tout ce qu'elle connoist.

La preuve de cette vérité est très-évidente pour les choses corporelles, & elle n'est contestée de personne; elle est appuyée sur l'expérience qui nous fait éprouver que toutes les choses corporelles frappent d'abord nos sens externes. & nostre imagination ensuite, ce qui se prouve par l'expérience d'un Aveugle - né qui n'a aucune connoissance de la lumière & des couleurs; ou d'un sourd qui ne peut entendre les sons.

Si un homme étoit privé de l'usage de tous les sens (ce qui est impossible naturellement à l'égard du toucher qui est absolument nécessaire pour la vie;) il ne formeroit aucune idée; & par conséquent n'imaginant rien, il ne concevrait aucune chose. Quand les portes de l'ame sont fermées il en faut bannir toutes les connoissances, puis que l'homme n'a aucunes idées naturelles, & que tout ce qu'il sçait il doit l'avoir reçu par instruction, laquelle ne se peut faire que par le ministère des sens, & des images qui se rencontrent dans l'imagination.

Pour confirmation de cette vérité, je pourrais renvoyer les Cartesiens qui la combattent, à l'instruction qu'ils peuvent tirer des enfans, qui apportent avec

Dissertation II. 51

eux dès le premier jour qu'ils viennent au monde, une ame toute spirituelle & immortelle, mais sans aucune connoissance des choses spirituelles.

Si l'ame agissoit comme ils le veulent, sans le ministère & l'instruction des sens, pourquoy ne connoitroit-elle pas d'abord par elle-même, tout ce qui ne passe point par les sens? elle se connoitroit, & sa pensée, elle connoitroit Dieu, les Anges, le ouy, le non, une figure de mille Anges, des principes généraux & détachés de la matière des suppositions, &c. Car si ces notions ne passent point par les sens externes & internes; pourquoy attendra-t-elle un si long-temps à raisonner & à envisager ces choses qui n'ont point besoin de toucher les sens? Pourquoy attendre que le temps & la nature aient fortifié le temperament & perfectionné les organes des sens, si l'entremise de l'une & de l'autre est inutile?

Cette ame qui est spirituelle, est incapable de changer, & de recevoir plus ou moins de perfection en un temps qu'en l'autre; Ainsi elle doit estre aussi éclairée d'abord, si elle a en elle même la puissance de connoître sans les idées des sens, qu'elle le peut estre

après leur instruction ; Au contraire, l'intervention des fantômes ne serviroit qu'à la troubler, & à la détourner des choses spirituelles qui sont de son unique ressort.

Il est donc bien plus probable, puis que nostre ame ne connoist mesme les choses spirituelles qu'avec le temps & après plusieurs sensations & instructions qui passent par la mesme voye, de dire que rien ne peut arriver dans l'entendement, s'il n'a auparavant passé par les sens, & que le temps que nostre ame employe pour se disposer au raisonnement & à la contemplation des choses spirituelles, n'est que pour s'en instruire & s'y disposer par les idées des choses corporelles, qui sont l'unique moyen d'y arriver.

Cette verité est appuyée sur l'Ecriture qui la confirme en plusieurs endroits, comme lors qu'elle nous avertit que les veritez insensibles de la foy doivent passer par l'ouïe, *fides ex auditu* ; en S. Paul, que les choses invisibles du Ciel sont envisagées & conceuës en ce monde par les choses visibles & sensibles, *invisibilia Dei per ea qua facta sunt visibilia conspiciuntur*, & en un autre endroit, *videmus Deum in ænigmate* ; c'est en cette vie, & en l'au-

tre, *seul est* ; c'est à dire , sans une image sensible ou un fantôme : & toute la Theologie tant Payenne que Chrétienne , soutient que Dieu Createur de toutes choses , ne peut estre connu en cette vie que par ses creatures sensibles & visibles.

Pour mieux penetrer cette verité , & pour examiner à fonds si nous connoissons quelque chose , sans en avoir une idée corporelle dans nostre imagination , voyons ce qui se passe quand nous concevons des choses spirituelles , par exemple Dieu , ne nous representons - nous pas toujours ses divins attributs & ses perfections divines , par l'idée que nostre imagination en prend sur quelque creature ? car sans m'arrester à l'idée grossiere du vulgaire qui se represente Dieu le Pere comme un vieillard , & le Saint Esprit comme une colombe , je veux examiner les plus pures notions que la Theologie nous en puisse donner : elle ne nous represente son être que par l'idée que nous en formons sur l'existence des choses d'icy-bas ; son eternité que par la durée des creatures , dont nous retranchons le commencement & la fin ; sa puissance que par celle des Princes & des Seigneurs qui commandent icy-

bas, la sagesse que par l'idée que nous en formons sur celle de la sagesse humaine, & la bonté même que par la bonté de la vertu morale; &c. En effet quand l'esprit des foibles qu'on instruit a de la peine à concevoir ces veritez sublimes, pour les leur mieux faire entendre, on leur dit, imaginez-vous une telle chose, pour montrer que ces hautes connoissances, quoy que spirituelles ne se forment point sans le secours de l'imagination; concevoir sans fantômes, ce n'est pas connoître humainement; c'est le privilege de Dieu & des Anges qui sont de pures intelligences: c'est pourquoy les Catholiques n'y doivent pas prétendre en cette vie. Cependant ces sublimes genies ont la vanité de croire qu'ils pensent & conçoivent les objets spirituels independamment des sens, & comme s'ils estoient déjà détachés de la chair, ils reprochent à ceux qui avoient de bonne foy, qu'ils ont besoin de l'imagination, pour concevoir, que ce sont des esprits grossiers & rampans. Enfin ils se promettent de triompher de l'opinion receüe de tant de siècles, & approuvées presque de toutes les sectes de Philosophes, quand ils nous objectent que nous avons une claire connoissance de

Dissertation II. 55

l'être de Dieu, de la pensée, du oüy & du non, sans pourtant qu'on puisse dire que l'idée de ces choses ait passé par les sens externes ou internes pour venir à l'ame : Car disent ils, comment ces idées auroient-elles entré par les yeux, n'estant ny lumineuses ny colorées ? comment par l'ouïe, n'ayant ny son grave ny aigu ; par l'odorat, n'ayant ny bonne ny mauvaise odeur, ny saveurs pour toucher le goût : & n'estant enfin ny chaudes ny froides, ny seiches ny humides, ny dures ny molles, elles n'ont pas pû frapper le sentiment du toucher.

Cette victoire prétendue est bien mal-fondée, puisque tout ce qu'il y a au monde nous donne l'image de l'être, & que la pensée ne peut estre conceüe que par les idées & les copies, qui se forment pour représenter quelque chose ; & les notions du oüy & du non, ne sont point proprement les pensées des choses, mais des notions, de l'affirmation & de la negation de nostre esprit, qui deviennent sensibles par l'union des images sensibles que nous affirmons, par le oüy, ou par la division des images sensibles que nous divisons par le non.

En verité après ces considerations, il me semble qu'il y a lieu d'asseurer que

les Auteurs de l'Art de penser se sont exposés à soutenir en cecy les opinions d'un Philosophe trop détaché des sens, sans y avoir sérieusement pensé; & s'ils avoient un peu mieux examiné leurs pensées, elles seroient plus justes, & les connoissant mieux ils les auroient rendues plus intelligibles en les rapportant à des Idées sensibles.

Je n'ose pas examiner plus loin l'opinion des idées; & c'est à l'occasion de la nouvelle Logique de Port Royal que je suis entré dans cette matiere, reservant à en dire ailleurs encore davantage pour détruire leur opinion Cartesienne.

La cinquième maxime dependante de la quatrième, nous établit que toutes les idées qui ne passent point par les sens, sont formées sur celles qui y passent directement: c'est à dire que des idées primitives, il s'en forme beaucoup d'autres secondes, & cela en plusieurs façons.

Premièrement par composition, comme lors que des idées simples & séparées de l'or & d'une montagne, j'en compose l'idée d'une montagne d'or; ou celle d'un centaure par les images d'un homme & d'un cheval que j'ay mis dans mon imagination, quoy qu'elles se trouvent séparées réellement dans

la nature. C'est de cette façon que l'esprit fait des êtres de raison, & qu'il se trompe en assemblant ou divisant dans son imagination, & ensuite dans les notions les choses autrement qu'elles ne sont unies ou séparées dans la nature.

2. Par division ou par abstraction, en divisant dans l'imagination ce qui a esté premièrement uni; comme lors qu'on separe la blancheur de la douceur dans l'idée du lait, ou que dans l'idée d'un homme, on ne retient que la partie qui représente sa teste, ou dans l'idée d'une figure à plusieurs angles, dont on n'envisage qu'un angle séparément.

3. Par ampliation ou par diminution, comme lors que prenant l'image d'un homme d'une grandeur ordinaire, on la grossit pour se représenter un Geant, ou bien on la diminue pour se former un Pymée.

4. Par translation & proportion ou ressemblance, quand on se sert de l'idée de ce que l'on a vû pour se représenter une chose semblable qu'on n'a pas vûe, comme celui qui se serviroit de l'idée du Roy pour se représenter Alexandre, ou de l'idée de sa ville, pour s'en représenter une autre: Ce que Virgile dans ses Eglogues fait dire agreablement à

son Pasteur en ces termes.

Verbum quam dicunt Romam, Melibae, putavi huic nostra similem.

Il faut icy remarquer que ces dernières idées sont beaucoup plus defectueuses & imparfaites que les autres, que nous formons directement sur les objets qui frappent nos sens ; Ainsi celui qui a vu un objet le connoist bien mieux que celui qui ne se le représente que par comparaison : & toutes les choses insensibles & divines, que nous ne connoissons que par les idées de proportion, & de ressemblance, sont toujours connues avec beaucoup d'imperfection & d'obscurité. C'est pourquoy nous devons bien nous efforcer de pratiquer en cette vie les vertus Chrétiennes, qui nous doivent aprocher dans la gloire de ce divin Soleil de Justice, qui dissipant les fantômes qui sont comme les nuages de nostre imagination pour le dérober à nostre veüe, se fera connoistre comme il est en luy-même, & fera voir en luy comme dans un miroir ouvert à nos yeux, toutes les creatures.

Les idées primitives sont toutes particulieres, & deviennent seulement generales, par abstraction des differences, & par application de cette mesme

idée, suivant sa convenance à plusieurs choses particulières. Exemple, l'idée de Pierre détachée de sa différence numérique, peut servir à représenter tous les autres hommes, quoy qu'elle soit très-singulière.

Les idées plus universelles se forment en représentant les plus générales convenances des êtres, toujours par des images singulières, mais détachées des différences.

La sixième maxime nous établit cette vérité, que les idées des choses sont d'autant plus parfaites, qu'elles nous représentent plus de choses & plus distinctement : comme l'idée qui nous représente la nature du corps humain comme l'instrument de l'ame, n'est pas si parfaite, que celle qui nous le représente avec tous ses accidens, dans laquelle comme dans une idée totale, nous connoissons par des idées partielles distinctement toutes les parties du corps humain. C'est ce qui fait que les divisions sont si utiles dans les Sciences, & que l'Anatomie qui examine pièce à pièce, nous représente si parfaitement & si nettement le corps humain ; que la Chimie par ses résolutions nous explique tant de mystères naturels : C'est encore par l'examen &

la division de ces idées, que les grands Peintres & Graveurs trouvent le secret de la ressemblance, & j'ay entendu dire à nôtre fameux Nanteuil qu'il divisoit l'idée d'un visage en plus de 300. parties, pour arriver à cette vive représentation qui éclat dans ses estampes de taille douce.

Les idées générales sont d'autant plus excellentes qu'elles représentent plus universellement les choses, & d'une manière plus dépouillée de leur singularité, comme l'idée de l'homme, qui ne me représentera pas seulement les Asiatiques, les Africains, & les Européens; mais encore les Américains, les Polaires, & les Insulaires; est plus parfaite, que celle qui ne représente que les hommes de l'Ancien monde seulement: & quand cette idée générale est tellement détachée des différences qu'elle représente un homme sans estre ny petit ny grand, ny jeune, ny vieux, &c. elle en est d'autant plus pure & plus parfaite.

La septième maxime nous déclare, que nous acquérons nos idées ou par la propre expérience de nos sens, quand les objets sont presens; ou par doctrine, qui dépend du ministère des autres hommes de qui nous sommes instruits, ou de

vive voix en écoutant ce qu'ils nous racontent, ou lisant ce qu'ils ont écrit.

Il faut remarquer que par le moyen de la parole qui est le portrait de nos pensées, comme nos pensées le sont des choses ; & de l'écriture qui est l'image de la parole, pour la fixer & lui donner du corps, nous formons des idées des choses qu'on nous enseigne, par rapport à celles que nous avons vues & éprouvées nous mêmes. Il est vrai que les idées se forment plus vives par la parole que par l'écriture qui n'en est que la copie ; mais quand cette parole est animée, ou que l'écriture est appuyée de la Peinture, la connoissance en est beaucoup plus vive & plus facile à acquérir. Il est à remarquer que les idées que nous contretirons nous mêmes sur les véritables objets, étant les premiers originaux dans nos connoissances, sont bien plus fideles, que celles que nous empruntons par ressemblance de ces premières, pour en faire la description de vive voix ou par écrit & peinture ; Ainsi ces secondes idées qui derivent de la parole & de l'écriture, ne sont pas tant les idées des choses, que les idées des idées ; & quand nous venons à voir de nos yeux, ou à éprouver par quelque autre sens, les choses qu'on

nous a enseignées, nous trouvons bien du mécompte, & nous nous apercevons bien-tôt que toutes les idées que nous en avons formé sont fort defectueuses & souvent trompeuses.

De cette verité je tire cette reflexion, qu'il vaut beaucoup mieux connoître par soy-mesme que par les autres, & que les hommes d'étude qui n'ont pas pratiqué le monde, ny réduit en usage les preceptes de la Morale, sont bien en peine quand ils entrent dans le commerce de la vie civile. C'est pour cette raison qu'Aristote a dit, que les écrivains Politiques ne sont pas propres à gouverner, parce qu'il y a beaucoup de difference de la doctrine à l'usage, & des lumieres à l'action.

La huitième maxime nous apprend qu'encore que l'experience de nos sens soit souvent une juste regle pour examiner les veritez, il faut toutesfois bien prendre garde de la corrompre par de fausses sensations, comme desprendre du cuivre pour de l'or; une tour quarrée, pour une ronde, croire qu'un baston droit est courbé, parce qu'il y en a un bout dans l'eau.

Afin que nos sensations soient legitimes, il faut que la puissance soit bien disposée, par la perfection & la santé

de l'organe , qu'elle travaille sur son propre objet , & dans une juste distance , par un milieu qui n'apporte aucun empeschement : Quand nous voulons encore mieux examiner nos sensations , il les faut examiner par la raison qui est un juge supérieur pour en corriger l'abus , & quand la vérité en est suspecte il les faut purger de toutes les instances ou difficultés que l'on peut apporter pour les détruire ; Enfin on ne doit point recevoir une sensation pour véritable , qu'elle ne soit tellement évidente qu'elle ne puisse être contestée avec raison.

On ne peut donc assez se précautionner contre le temperament , l'inclination dominante , la tyrannie des loix & des coutumes , & les préjugés de l'opinion vulgaire qui nous obscurcissent les idées que nous devons avoir naturellement des choses.

Le temperament de certains hommes leur fera concevoir l'idée du vin comme d'une chose très-désagréable , & à d'autres comme d'une liqueur délicieuse ; Il y en a même qui ont le goût si dépravé qu'ils prennent des aversions pour les meilleures choses , & qui frappent des idées d'un lapin , d'un chat , d'une souris , &c. l'image qu'ils en for-

ment offense tellement leur cerveau, qu'ils s'évanouissent tout aussi-tôt. Les différents âges font prendre les choses diversement ? Les sains ont d'autres idées des viandes & des plaisirs que les malades, les enfans que les vieillards, les sanguins que les bilieux, & ceux-cy d'autres que les mélancoliques ou les pituiteux, les faméliques ont d'autres idées que ceux qui sont froids, & ceux qui ont chaud, que ceux qui ont froid. L'inclination dominante accommode toujours les idées des choses à sa passion; comme les Amans prennent les idées des défauts de leurs Maîtresses pour des marques de beauté, & la haine par une raison contraire, fait une tache de la beauté la plus parfaite & la plus éclatante. Ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, qu'il n'y a point de laides amours ny de belles haines.

Par la coutume les idées fâcheuses deviennent agréables, & ce qui est amer au commencement à la fin devient doux. Par la même coutume les actions de nostre Pays nous plaisent, & par une injustice tout ce qui se fait chez les étrangers même de plus raisonnable passe assez souvent pour barbare dans l'esprit du vulgaire.

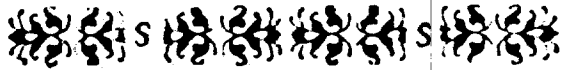
L'opinion qu'on a une fois conceüe des choses, & les prejugez dangereux, font presque tousiours penser le contraire de ce qui est veritable; comme celuy qui croira par une vieille opinion que les Espagnols sont fins & fourbes, jugera toujours qu'ils le voudront tromper dans le temps mēme où ils luy feront des avantages.

C'est pourquoy, quand il est question de former de veritables idées des choses, il se faut dépouiller de tout prejuge, du temperament, de la passion, de la coutume, des loix, & de tout ce qui peut corrompre nos connoissances, afin que nostre esprit estant libre & indifférent, forme les veritables & legitimes idées des choses.

Il n'est pas moins perilleux de tomber dans l'erreur par l'autorité de celuy qui nous parle, qui à cause qu'il est en réputation, ou de sçavant, ou d'homme de bien, emporte nostre creance, & ayant esté ou trop credule ou méchant, il se fera laissé seduire pour tromper apres les autres par son ignorance, ou le fera à dessein par malice.

C'est par ce precepte qu'on a retranché les Histoires fabuleuses de ces hommes sans testes, qui avoient les yeux au milieu des épaules; de ces peu-

ples qui avoient les oreilles traînantes jusques aux pieds, ou de ces autres qui avoient les pieds d'une grandeur si prodigieuse, que se couchant sur le dos, ils se mettoient à l'ombre du Soleil par la capacité de leurs pieds; ce qui s'est trouvé tres-faux par les dernieres navigations, & par les fideles Relations qu'on nous en a données. C'est pourquoy estant tres-facile de tromper & d'estre trompé, il ne faut pas ajouter foy legerement à tout homme qui raconte des merveilles & des choses surprenantes, soit dans l'histoire, ou dans la description de quelque país ou de quelque aventure; mais il faut croire seulement ceux dont nous sommes asseurez de la science & de la probité, & sur tout quand ils ont vû, ou qu'ils ont esté fort circonspects à examiner les choses qu'ils nous rapportent, ou à les décrire, & sur tout quand ils en ont fait l'experience, qu'ils sont des-interessez dans l'affaire dont il s'agit, s'ils agissent sur la foy d'autrui, ou sur la leur, & ainsi d'une infinité d'autres precautions qui nous garentissent de l'erreur où nous tomberions, si nous croyions legerement, suivant l'Ecriture, qui dit, *Qui cito credit, levis est corde;* & Epicarmus qui assure ce que je dis.



DISSERTATION III.

Des Univeraux.

CHAPITRE I.

De l'universel en general.

 'Universel, suivant son étimologie, est une nature commune qui se verse & se répand sur plusieurs choses, comme la nature humaine est universelle, parce qu'elle se communique généralement & également à tous les hommes en particulier.

Je souhaiterois que l'intérêt qui est l'ame & le motif de toutes choses dans la vie civile, le fust aussi puissamment dans la republique des lettres, afin qu'on ne s'engageât jamais dans ces laborieuses & difficiles questions dialectiques, sans estre fortement persuadé

des avantages qu'on en doit attendre. Le *cui bono* des Sages ne peut estre mieux appliqué qu'au commencement de ces épineuses altercations dont on se devroit abstenir, si elles ont plus de difficulté que d'usage.

Le fruit qu'on doit esperer de ces obscures matieres des Universaux quand on les aura bien developées, est de regler nos conceptions sujettes à l'erreur si elles viennent à concevoir toutes choses différentes, parce que la nature les a séparées & mises en différents sujets ; par exemple, si nostre esprit voyant la blancheur séparée dans la neige, dans le papier, & dans le lait, qui sont différents sujets, prend de là occasion de la concevoir différente, & d'en former des idées dissemblables, il se trompe, parce qu'il faut unir toutes les blancheurs sous une seule idée de blanc ou de blancheur par le moyen de l'universel qui représente la convenance des choses, lors qu'il en forme une idée commune, laquelle sert de fondement aux notions generales sur lesquelles sont appuyées toutes les Sciences.

Le second profit qu'on reçoit de l'intelligence des Universaux est, de pouvoir définir juste toutes choses par le genre prochain & la difference essen-

tielle , & faire de belles descriptions par les proprieté & les accidens communs : ce qui demande la connoissance de cette matiere, qui est la veritable Introduction qui nous fait penetrer la Logique du Philosophe.

Pour diviser, il faut descendre par ordre du genre dans les especes, & des especes aux individus par les differences prochaines, ou bien diviser un sujet par ses accidens, ou un accident par ses sujets, ce qui suppose encore la doctrine de l'universel aussi bien que la demonstration qui prouve une propriété de son sujet par la veritable cause qui est son essence.

Enfin les choses universelles sont les principes & l'objet des Sciences, puisque les choses singulieres se connoissent par la seule experience; il est donc tres important de s'attacher fortement à connoître leur nature : elles sont le fondement des Sciences, parce qu'estre sçavant c'est avoir des principes generaux pour discerner; & estre adroit, c'est avoir des regles generales pour pratiquer : les principes des Sciences nous rendent les matieres intelligibles; & les preceptes des Arts nous facilitent la production de leurs ouvrages. La raison est, que les sciences & les ouvra-

ges en particulier estant infinis, on n'arriveroit jamais à les connoistre ou à les faire, sans ces notions generales qui nous rendent les choses particulieres aussi intelligibles ou possibles, que la lumiere nous rend la couleur visible.

Un certain vieux Pedant de College mal voulu de tous les Maistres de sa profession, qu'il des-honoroit avant que de commencer ce Traité des Universaux qu'il faisoit durer trois mois dans son cours, ne connoissoit point de plus ingenieuse raison pour encourager ses Ecoliers à surmonter les difficultez qu'il y avoit apportées d'Ibernie, qu'en disant (ce sont ses propres termes) *Agemus deinceps de universalibus, quia sepe sapius in nostro cursu de iis fiet mentio.* Ce beau raisonnement est aussi recevable que celui d'un ignorant valet Anglois, qui venant faire excuse à un Gentil-homme François qui attendoit son Maistre, luy disoit pour compliment; Monsieur, mon Maistre ne peut pas venir encore, parce qu'il ne peut pas venir incontinent, & reploquoit demyheure apres, qu'il ne pouvoit pas venir incontinent, parce qu'il ne pouvoit pas venir encore.

Mais je ne vois pas que je m'éloigne de mon sujet, & qu'il est bon d'entrer

d'abord en matiere ; & dire que l'Universel, qui est un terme qui marque une chose commune à plusieurs, se prend ordinairement en quatre façons toutes différentes.

Premierement pour une cause qui produit plusieurs effets, soit qu'ils soient de mesme ou de differente nature : comme en Physique, nous mettrons Dieu, le Soleil, & les Cieux, au nombre des causes universelles, parce qu'ils contribuent à la production de tout ce qui se fait icy bas sur la terre ; il n'y a rien si singulier que cette cause universelle, dans sa nature & dans son action.
Universale in causando.

Secondement pour un sujet dans lequel se rencontre plusieurs perfections. C'est en cette façon qu'un grand Prince en qui la nature & la bonne éducation ont mis une infinité de perfections, passe pour un homme accompli & pour un esprit universel qui possède éminemment toutes choses, *Universale in subjiciendo.*

Troisièmement l'Universel se prend pour un signe qui represente plusieurs choses, comme le mot & l'idée d'animal qui represente tous les animaux, & comme un mot equivoque qui represente plusieurs choses différentes ; par

exemple ce terme de Chien, represente un poisson, un astre, & un animal domestique; *Vniversale in significando.*

Quatrièmement, l'universel est pris proprement par les Logiciens, pour une chose qui est en plusieurs, & par conséquent attribuée à plusieurs (car pour estre veritablement attribué à un sujet, il faut estre dans ce sujet) *pradicari sequitur esse, universale in essendo, seu prædicando.*

L'Universel, que la Logique examine contient trois choses, le nom qui exprime plusieurs choses, l'idée qui represente plusieurs choses, & la nature qui est en plusieurs. C'est pourquoy les Philosophes de l'Ecolle assez portez de leur nature aux factions se sont divisez de sentimens sur ce sujet. Les Philosophes Stoïciens rangez sous les étendars de leur Prince Zenon Cithien, ont esté les premiers à se declarer ouvertement pour combattre les natures universelles, ne pouvant rien concevoir pour universel, qu'une conception ou une idée commune, qui representoit confusément plusieurs choses singulieres.

Dans les derniers siecles, plusieurs Philosophes appelez Nominiaux sous la conduite d'Ocham, ont renouvelé

&

& soutenu la querelle des Stoiciens, n'admettant que deux sortes d'Universaux, l'un naturel qu'ils appellent ainsi, parce qu'il est le mesme partout; à sçavoir l'idée ou la conception qui représente plusieurs choses, & l'autre arbitraire qui est le nom, qui sert d'instrument commun à signifier plusieurs choses, & se nomme Arbitraire dependant de la convention des hommes qui l'ont imposé, & mis en usage pour exprimer leurs pensées, & ensuite les choses.

Ces Philosophes ont raison en cecy, de dire que les noms & les conceptions sont des signes universaux qui représentent plusieurs choses. En effet, puis qu'il y a beaucoup plus de choses à exprimer ou à concevoir, que nous n'avons de noms & d'idées, on a esté obligé de donner un mesme nom à plusieurs choses, & de se servir d'une mesme idée ou conception, pour assembler dans l'esprit la convenance des etres, que la nature a separez, pour les connoître & les exprimer plus facilement, afin de trouver les principes des Sciences appuyées sur des conceptions universelles.

Ces Philosophes de nom seulement, s'abusent pourtant dans leur opinion;

parce qu'il s'agit icy de l'Universel, qui est en plusieurs choses & attribué à plusieurs choses : Or ces conditions ne peuvent convenir ny aux mots, ny aux idées, d'autant que le mot n'est qu'un instrument que les hommes ont inventé pour exprimer leurs pensées ; & l'idée qu'un portrait de la chose que l'esprit forme pour la connoître ; de plus le mot n'est que dans la bouche de celui qui parle, & l'idée dans la teste de celui qui conçoit ; C'est donc la nature qui est dans plusieurs, & qui doit estre attribuée à plusieurs, & par conséquent universelle : comme c'est la nature humaine qui est dans Pierre, dans Paul, & dans les autres hommes, qui leur est attribuée comme une chose commune, exprimée par ce nom d'homme, & représentée à nostre esprit par l'idée que nous en formons. L'adjoute que l'Universel est de l'essence de ses inferieurs qui sont les choses singulieres, qu'il est l'objet de la Science, qu'il est nécessaire, &c. ce qui ne peut convenir ny aux mots ny aux conceptions.

Ceux qui se sont enrolez avec la milice de Platon ou d'Aristote, ont reconnu que c'estoit la nature qui estoit proprement universelle : mais d'une maniere fort differente : Car Aristote

Dissertation III: 75

par la nature universelle, entendoit celle qui estoit dans les choses singulieres, & Platon a reconnu sous le nom d'idées, des natures universelles separées reellement des choses singulieres.

Ce dernier Philosophe n'a pas esté surnommé le divin, pour avoir soutenu cette extravagance, d'admettre des idées reellement distinctes & separées des choses singulieres, lesquelles estant dépoüillées de la matiere, estoient comme des moules & des sceaux, qui s'appliquoient aux choses qui estoient formées à leur imitation, & qui precedoient leur production, comme le cachet precede la figure qu'il imprime sur de la cire.

Ces idées ou natures uniuerfelles passoient dans son opinion pour les originaux, de toutes choses; de sorte que toutes les creatures n'estoient que de foibles copies & des ombres de ces idées universelles; d'où vient qu'il appelloit l'idée de l'homme *αὐτῆς ἑστῆς*, l'homme mesme, & les hommes singuliers, comme Pierre & Paul, &c. n'estoient que des participations de ce veritable homme, qui ne se rencontroit que dans l'idée de la nature humaine.

Les Philosophes Scolastiques disputent icy avec plus de chaleur, que de fruit, pour sçavoir où Platon le Pere de ces idées les a placées, ou dans Dieu, ou hors de Dieu, comme Aristote le pretend. Les uns sont pour l'affirmative, les autres pour la negative; pour moy quoy qu'il en soit, je sçay qu'elles ne peuvent estre que tres-singulieres, si elles sont en Dieu; car estant Dieu mesme, il n'y a rien de si singulier à cause de sa simplicité & de son unité; que s'il les a reconnues hors de Dieu, estant produites & créées, il faut de nécessité qu'elles soient singulieres, puisque l'existence qui est le terme de la production, rend chaque chose singuliere. Disons plus, les natures universelles de Platon sont dans les choses singulieres, elles leur sont attribuées, & sont de leur essence, qui sont des conditions qui ne peuvent quadrer avec les natures universelles qu'il a détachées des individus.

Ce qu'il y a de vray & de bon dans cette opinion depuis long-temps bannie des Ecoles, c'est que ces idées Platoniques sont en quelque facon des causes universelles, entant qu' Dieu s'en sert comme de divins Originaux que ce grand Architecte de l'Ynivers a

imité en produisant les creatures qui en sont des copies, & en ce sens, il les faut rapporter à la cause universelle dont il n'est point icy question.

Il est bien vray que la doctrine des idées qui est dans Platon, est une des plus belles connoissances qui soient dans la Philosophie; mais les questions qui doivent expliquer cette sublime matiere, ne sont pas de Logique, qui n'entreprend que de regler les actions de nostre entendement, c'est pourquoy nous reservons à la Science generale, à la Physique & à la Theologie à examiner cette matiere.

On ne peut assez condamner la confusion ordinaire de la Logique des Ecoles, qui va piller dans l'objet des autres Sciences dequoy faire dans la Logique un galimatias capable de confondre l'esprit de ceux qui s'y appliquent, & qui y trouvent toute autre chose que des preceptes propres à rechercher la verité. La connoissance de ces idées, & de plusieurs autres veritez éloignées, n'est pas plus necessaire pour devenir bon Logicien, qu'il est necessaire de connoistre les parens du premier homme qui a vogué sur Mer, & le nom des Charpentiers qui ont fait les premiers Vaisseaux pour devenir bon Pilote, &

bien sçavoir la Marine ; d'où je conclus que ces Philosophes-là ont la teste bien creuse, qui y logent si mal à-propos tant d'idées ; & je ne serois pas exempt du défaut que je reprends dans les autres, si j'examinois les questions d'Ecole pour un autre dessein que pour les condamner, & pour détromper ceux qui y consomment beaucoup de temps inutilement.

Il reste donc à appuyer nostre opinion conforme à Aristote sur le debris des autres, & faire voir que l'Universel n'estant ny le nom, ny la conception, ny les idées de Platon, que c'est la mesme nature qui est dans les choses singulieres ; par exemple, la nature humaine qui est dans Pierre, dans Paul, & dans les autres individus, ce qui est évident, parce qu'elle est en plusieurs, attribuée à plusieurs, & de leur essence.

Toute la difficulté est de sçavoir comme la nature des choses singulieres peut devenir universelle, question que l'Ecole propose en ces termes ; sçavoir si l'Universel est un ouvrage de la nature, ou une production de l'esprit humain, *à parte rei, aut per intellectum.*

Il est si facile de terminer cette question, qui a esté faite avec si peu de fondement, que je m'étonne que de grands

esprits comme S. Thomas & le Docteur Scot ayent pû partager leurs opinions avec tant de chaleur sur ce foible sujet. Car je vous prie pour considérer les choses par le bon sens, & sans aucun faux préjugé de l'Ecole, qui est-ce qui ne connoist évidemment, que tout ce qu'il y a dans la nature est singulier, & produit par des actions singulieres ? donc comme l'universel est opposé au singulier, il ne peut estre que la production de l'esprit, qui reünit les choses singulieres, entant qu'elles sont semblables sous une idée generale qui les dépouille de leur singularité; Par exemple, la nature humaine est singuliere & divisée dans Pierre, dans Paul, &c. L'esprit unit tout ce qu'ils ont de commun pour en faire une nature universelle, qui est l'homme en general qui convient à tous les autres hommes en particulier.

Pour mieux entendre cette verité considerons dans l'Universella matiere dont il est composé, & la forme qui le rend universel.

La matiere de l'Universel comprend plusieurs choses singulieres à qui la nature a donné de la convenance ou de la ressemblance, comme la blancheur de la neige, du papier, & du sucre, qui

80 *Essais Logiques.*

est séparée dans ces différents sujets.

La forme est l'union que l'entendement donne à cette matière sous une idée générale de blancheur qui convient à tous ces sujets particuliers.

Ceci supposé, il est aisé de connaître que la matière de l'Universel est un ouvrage de la nature, & la forme qui donne l'union à ces choses une production de l'esprit qui n'en conçoit que la convenance, faisant abstraction de la différence.

La comparaison qu'il faut faire de l'Universel avec un bâtiment donnera jour à cette conclusion. Car comme personne ne doute que la matière de la maison, les pierres, le bois & le fer ne soient un ouvrage de la nature, & la forme qui est la disposition que l'Architecte leur donne un ouvrage de l'Art, il n'y a pas plus de raison de douter que la matière de l'Universel ne soit un ouvrage de la nature, & la forme un ouvrage de l'esprit, ce qui s'explique par ces mots barbares, *Universale formaliter est per intellectum, materialiter à parte rei.*

L'Universel se fait lors que l'entendement dépouille les choses singulières de leurs différences individuelles par l'abstraction qu'il en fait, conce-

vant leur convenance sans prendre garde à leurs différences, qu'il compare apres avec plusieurs individus dans lesquels cette nature commune se rencontre, comme la veüe separe la blancheur du lait, de sa douceur; connoissant l'une de ces qualitez sans l'autre, quoy qu'elles soient unies réellement dans l'objet: de mesme l'esprit fait son abstraction lors qu'il conçoit la convenance des choses sans leur difference, quoy que ces deux choses demeurent unies réellement dans la nature.

Jamais il n'y a eu de questions plus instructueuses & plus difficiles que celles des Vniversaux en general. C'est pourtant icy la Pomme de discorde jetée entre les Sectateurs d'Aristote, pour semer la division & les faire s'entrequereller. L'Escole des Peripateticiens se partage en deux differentes factions, comme s'il s'agissoit de l'empire des lettres. Saint Thomas se range d'un côté avec sa docte milice pour soutenir la vraye opinion qui tient que l'Universel formellement pris est un ouvrage de l'esprit (*per intellectum*) Scot soutient qu'il est un ouvrage de la Nature, & s'arme de mille subtilitez pour combattre l'opinion contraire; chacun a ses Partisans & ses Defeu-

82 *Essais Logiques.*

seurs, il en faut venir au , qui vive. Qu'en pensez-vous ? Les raisons avancées par les deux parties s'entre-chargent comme des troupes mises en campagne ; excusez l'allegorie , elle est prise des mots Latins d'un vieux Barbon qui avoit vieilly dans les combats du College , *Digladantur hic inter se Philosophi* ; Continuons-la , & disons que leur combat est quelquefois si rude , qu'ils font voler de la poussiere aux yeux de ceux qui les écoutent ; Ils ont au lieu de trompettes , des battemens de pieds & de mains , pour sonner la retraite & marquer les triomphes ; on les void dans l'ardeur de la dispute suer de toutes parts & s'écrier dans le choc , comme faisoient autrefois les Barbares quand ils combattoient ; il n'y a point d'oreilles delicatcs , que la barbarie de leurs termes ne soit capable d'écorcher , quand ils disputent de leurs Chimeriques opinions , avec autant de chaleur qu'ils défendroient les veritez de la Religion.

Depuis que les Iberoïses sont partis du Nort pour introduire dans la Philosophie ces ridicules questions , & ces disputes impertinentes qui n'ont jamais rien décidé ; on n'y a jamais trouvé le mot fin , ny découvert par cette

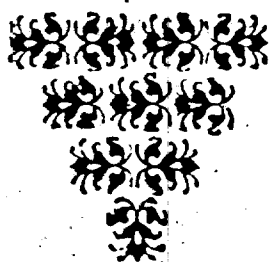
querelleuse methode aucune verité. Scot est-il assez subtil pour nous faire croire que la Nature rend les choses universelles ? Nous pourroit-il produire un animal, au monde, qui contiendrait réellement tous les autres animaux ? Où le logeroit-il ? N'épouventeroit-il pas le monde, par la grandeur d'un tel monstre ? L'Afrique n'en a jamais produit de tel toute monstrueuse qu'elle est. Comment peut-il soutenir que la même nature humaine réelle & spécifique n'est point distinguée dans Jesus-Christ, & le traître Judas ? ce qui s'ensuivroit si la nature humaine estoit réellement universelle.

L'École ne fait pas une question plus raisonnable, quand apres avoir défini l'Universel, ce qui peut estre attribué à plusieurs, elle vient apres à demander, si quand on l'attribue réellement, il perd son universalité ; comme si l'homme dont l'essence consiste à pouvoir raisonner, perdoit son raisonnement quand il vient à raisonner actuellement ; & que la puissance fût détruite par l'acte qui l'établit, contre la maxime constante de la Philosophie, *à potentia ad actum valet consequentia.*

Il est temps de finir ces questions frivoles & inutiles, que j'ay voulu expli-

84 *Essais Logiques.*

quer à dessein seulement de desabuser ceux qui y perdent le temps, qui seroit plus utilement employé dans une infinité de questions importantes Morales & Physiques qu'on neglige dans les Ecoles pour s'embarasser dans ces impertinentes chicanes qu'un esprit bien fait doit considerer comme des pierres d'achopement où se heurtent tous les Sophistes & les esprits mal faits, accoustumez pour l'ordinaire à remplir leur esprit de tout ce qu'un honneste & habile homme doit ignorer. On appelle cela laisser les roses & cueillir les épines.



CHAPITRE II.

De l'Universel en particulier.

C E qu'il y a de plus avantageux dans la doctrine des Universaux, c'est de les connoître en particulier, comme Porphyre Auteur de cette matière, qu'il a écrite pour servir d'introduction à la Logique d'Aristote, les a traités. C'est pourquoy il faut d'abord en apporter une exacte division.

L'U- NI- VER- SEL, est ou	Essen- tiel qui est, ou	Une par- tie de l'es- sence, ou	Commune à des choses de diffé- rente nature, le Genre.
			Propre à des choses pour dé- terminer le gé- re, la différence.
	Acci- den- tel, ou		tout l'essence des cho- ses singulieres, & qui convient à tous les in- dividus, l'Espece.
			Necessaire & recipro- que avec son sujet qui vient des principes es- sentiels. Le Propre. Contingent & d'inéga- le étendue avec son su- jet. L'Accident.

Quoy qu'il y ait cinq Universaux comme la division précédente le justifie par les cinq différentes natures qui peuvent estre attribuées à plusieurs; Il est pourtant constant qu'à l'égard de leur étendue ou universalité, il n'y en a que deux qui sont le genre & l'espece, auxquels les autres se rapportent estant de nécessité tous genres, ou especes, suivant leur maniere d'estre en plusieurs. Tous les Philosophes tombent d'accord de cette verité, quoy qu'ils n'y prennent pas garde, en divisant les différences, les propres, & les accidens, en generiques & spécifiques; mais cette reflexion a plus de delicatelle que d'utilité. Il importe grandement pour bien sçavoir la Logique de reduire ses preceptes au sens Physique pour en connoistre mieux la valeur & l'usage; Car la Logique qui regle nos connoissances, doit verifier ses preceptes sur la nature des choses comme elles sont réellement dans le monde, autrement elle feroit de faulx copies des estres, & qui seroient sans aucun fondement, à cause que la verité est dans l'esprit par rapport à son objet.

Disons donc que comme il y a une matiere commune à tous les estres Physiques, qui est le fondement de

leur convenance, la Logique en fait le portrait par le genre qui exprime une chose commune à des natures différentes; par exemple, l'animal à l'égard de l'homme & de la beste.

Cette matière commune est déterminée, distinguée, & annoblie par sa forme; de même le genre, par la différence, qui le détermine & le limite à une certaine espèce. Exemple, le raisonnable, la matière & la forme font le tout Physique, ou l'essence de la chose, & la Logique en fait le portrait par l'espèce. Exemple, l'homme à l'égard de Pierre & de Paul. Les choses naturelles ont leurs accidens propres & inseparables, qui sont des suites nécessaires de l'essence, cette propriété est exprimée en Logique par le propre.

Les mêmes choses étant revestues d'accidens contingents, la Logique prend l'accident Logique pour l'exprimer par le même terme; ainsi le genre marque la convenance des êtres; la différence, ce qu'elles ont de déterminé; l'essence, leur nature; le propre, les propriétés qui la suivent, & l'accident, exprime les accidens dont elle est revestue.

Du Genre.

LE genre n'est rien autre chose qu'une partie de l'essence commune à des choses de différente nature, comme l'animal à l'égard de l'homme & de la beste, la couleur à l'égard du blanc & du noir. Le Logicien s'en sert pour exprimer la convenance des choses qui sont de différente nature.

Le genre se divise en plusieurs especes, par le moyen de ses differences qui le determinent à estre une telle nature. Il ne contient ses especes & ses differences qu'en puissance seulement. C'est à dire, qu'il leur peut estre attribué comme une chose plus generale : il les contient confusément, en ce qu'il peut estre connu sans ses especes & ses differences; car on peut bien par abstraction de l'esprit concevoir l'animal en general, sans concevoir ny l'homme ny la beste, ny le raisonnable, ny l'irraisonnable.

Il ne faut pas pourtant penser que la difference constitutive & essentielle qui établit le genre, n'y soit contenue actuellement & essentiellement; par exemple, le sensitif dans l'animal, car comment concevroit-on l'animal sans

concevoir un vivant sensitif par son essence?

Le genre est ou souverain & generalissime, quand il n'en a point au dessus de soy & qu'il se communique à tous les autres genres qui sont au dessous de luy, comme la substance en general à l'égard de toutes les substances. La quantité à l'égard de toutes les quantitez particulieres, & ainsi des autres categories: ou subalterne & moyen, quand il y a des genres au dessus, & au dessous de luy comme le corps vivant dans la categorie de la substance: ou inferieur & dernier, qui a tous les autres genres au dessus de luy, mais qui n'en a aucun au dessous. Exemple, l'animal, à l'égard de l'homme & de la bonté.

Il faut encore observer que les genres subalternes & derniers sont genres & especes, genres au respect des inferieurs, & especes au regard des genres superieurs.

Tout cecy peut estre facilement entendu par la comparaison d'une race. Par exemple. Prenons depuis Adam jusques à Noé, & supposons qu'il n'ait point eu d'enfans. Adam est pere seulement, les descendans sont peres & fils tout ensemble, jusques à Noé qui

dans nostre supposition seroit fils seulement, & ne seroit pas pere; de mesme dans la division suivante nommée Arbre de Porphyre dans les Ecoles, la substance est genre seulement; c'est à dire, genre souverain, & l'homme espece seulement; le reste des attributs essentiels contenus entre ces deux degrez sont genres & especes tout ensemble à l'égard de leurs inferieurs & superieurs. La suivante division de la substance en abrégé est icy necessaire pour l'intelligence des Universaux. On a de coustume de la nommer l'Arbre de Porphyre, comme il se verra dans l'Estampe cy-apres.

De la Difference.

LA Difference est cette partie de l'essence qui sert à déterminer le genre, & qui avec luy compose l'essence. Par cette définition on peut condamner la fausse division des Ecoles qui se fait en difference essentielle, propre, & accidentelle; car les deux dernieres differences ne sont point comprises sous le second Universel, mais elles se rapportent au quatrième & cinquième.

La difference est, ou generique, par

laquelle un genre est distingué de l'autre, comme corporel, sert à discerner les corps des esprits; ou spécifique, qui distingue une espèce de l'autre. Exemple, le raisonnable rend l'homme différent de la bête.

Je ne fais pas icy mention de la différence numérique, ou individuelle, qui sert à établir & à rendre les choses singulières; car il n'est icy question que de la différence universelle. Les différences ont cela de particulier, qu'elles divisent les genres supérieurs, en établissant les espèces inférieures par leur opposition, qui est le fondement de la division. Ces mêmes différences doivent être positives & réelles, quoy que l'esprit humain très-borné dans ses connoissances, se contente d'en établir une par la négation de l'autre, comme il arrive en divisant l'animal en raisonnable & irraisonnable, & l'être en increé & créé, alors la différence négative dans le nom seulement doit être positive dans l'espèce qu'elle établit véritablement comme une partie de son essence; car la négative qui est un non-être, ne peut établir l'être.

Les différences essentielles & spécifiques sont cachées si avant dans le

fonds des estres , & nostre esprit est fort attaché aux dehors & aux accidens qui les environnent , & qui pour estre plus sensibles entrent plus facilement dans ses pensées. C'est pourquoy on les connoist rarement , & de tous les animaux avec qui nous avons une nature commune , & qui sont tous les jours devant nos yeux , nous ne connoissons encore que la difference essentielle de l'homme : Mais quand on ignore la difference essentielle , on met en sa place les propriétés , qui en sont des suites nécessaires , ou à leur défaut , un grand nombre d'accidens qui servent à distinguer une chose de toute autre , & à la définir ou décrire.

Les differences essentielles aussi-bien que les propriétés ne reçoivent ny plus ny moins , c'est ce qui me fait dire qu'un homme n'est ny plus ny moins raisonnable ou risible que l'autre , quant à l'essence ou à la puissance de raisonner ou de rire.

De l'Espece.

L'Espece contient toute l'essence de ses inferieurs , & sert à exprimer une nature commune à tous les individus , qui la participent. Exemple, l'hom-

me à l'égard de Pierre, de Paul, & des autres hommes, ou le cheval à l'égard de tous les autres chevaux.

C'est une maxime indubitable, que l'espece ne reçoit point le plus & le moins. Exemple, tous accidens qui se rencontrent dans un sujet ne changent point l'essence; ainsi le Geant & le Nain sont de la même espece, & participent également l'essence de la nature humaine qui est commune à l'un & à l'autre pour les rendre également hommes.

Les Philosophes chimeriques continuent leurs impertinentes questions aussi bien sur l'Universel en particulier, qu'en general, lors qu'ils demandent icy si une espece peut estre conservée dans un seul individu, & le genre dans une seule espece; question aussi ridicule que de demander, si on peut faire une communauté d'un seul homme, une armée d'un seul soldat, ou une Republique d'un seul Citoyen; d'où vient que ces faux Doctes font soutenir à leurs Ecoliers, que le Soleil, la Lune, le Monde, le Phœnix, s'il y en a un comme le rapporte Herodote, sont des especes, & des natures universelles. Ce qui paroist manifestement faux à tous les esprits de

bon sens, qui les voyent tellement singulieres & déterminées à une seule chose, incommunicable à toute autre, qu'il est impossible de les concevoir comme des estres, qui marquent nécessairement l'universalité & la convenance de plusieurs choses séparées dans la nature.

Si quelque esprit bien fait, & qui se soit défendu de leurs piperies, les veut desabuser & leur prouver manifestement qu'ils sont dans des erreurs grossieres, de prendre un opposé pour l'autre, confondant ce qui est universel avec ce qui est singulier; alors ils se veulent sauver par les faux-fuyants d'un miserable *distinguo* de College mal entendu, & encore plus mal appliqué, disant, qu'à la verité ces choses ne sont pas universelles physiquement ou réellement, mais bien logiquement & par le discours de la raison, qui est la même chose comme s'ils disoient phantastiquement & fausement. Car, je vous prie, un esprit bien réglé par la Logique, & veritable dans les conceptions, peut-il se représenter les choses comme elles sont, se représentant des choses véritablement singulieres comme des choses universelles? Une connoissance de cette nature, est une fausse & vaine

conception de ce qui n'est pas, & ne peut estre. Car la nature ne peut souffrir la pluralité des choses sùsdites qu'elle a tenduës singulieres, comme l'experience le démontre.

S'il est vray que les individus sont les inferieurs de l'espece, il en faut dire un mot en passant. Les choses singulieres telles que sont toutes les creatures dans le monde, sont appellées par les Logiciens individus, parce qu'elles ne sont point divisées en elles-mesmes, & qu'elles sont divisées de toute autre chose. Par exemple, Cesar est divisé de Scipion, & indivisible en soy-mesme par sa propre individuation qui le détermine & qui le rend incommunicable à tout autre homme qu'à soy-mesme, parce que Cesar ne sera jamais Scipion, & Scipion sera toujours différent de Cesar.

Il y a deux sortes d'individus, l'un est déterminé & limité, comme Pierre, l'autre est vague & sans détermination comme quelque homme, un cheval. Celuy-cy, quoy qu'il ne contienne essentiellement qu'une seule chose, peut pourtant estre attribué à plusieurs, mais séparé, & l'un apres l'autre; ce qui a fait tomber certains Ergoteurs de College dans cette erreur de soutenir que

cet individu vague estoit universel; ce qui enferme une contradiction manifeste dans les termes qui servent à proposer la question.

Je croy que ceux qui ont obscurcy la Logique de telles chicannes, ont le malheur de ne faire presque jamais aucune question qui ne soit une marque de leur aveuglement & de leur folie.

Je supplie icy le Lecteur de se souvenir que ces Nations barbares, & ces peuples du Nord, qui inonderent l'Empire Romain, y porterent avec eux non seulement la desolation & la corruption des bonnes mœurs, mais ils y semerent encore la barbarie par tout.

Je vous assure qu'il n'en est pas moins arrivé dans l'empire des lettres depuis que les Iberoïdes peuples du Nord & Oysons sauvages, sont venus ravager & gâster ce qu'il y avoit de bon sens & de belles & utiles connoissances dans la Philosophie: depuis ce temps le royaume des Sçavans est au pillage & tout desolé, les Muses y sont deshonorées, les honnestes gens offensés par la dureté des termes qu'on y employe, les tenebres y sont si épaisses, que toute sorte d'extravagance s'y sauve à la faveur de l'obscurité.

Le

Le langage ordinaire de ces Dogmatistes qui devoit estre le plus clair & le plus expressif y est devenu le plus sterile & le plus sauvage de tous, la Science n'y paroist plus dans son jout. On a tant querellé la verité dans les Ecoles depuis quelque temps; on luy a tant fait voler de poussiere aux yeux, & tant battu des mains pour l'épouventer, & la faire sortir, qu'après toutes ces huées, elle a esté obligée pour sa Teureté & sa conservation de se retirer chez les honnestes gens du monde, chez les Scavans du Siecle, d'établir son sejour dans le Cabinet des gens de Lettres, où elle trouve de la douceur, de la civilité & du repos; on la traite civilement, on luy parle agreablement, & cette curiosité honneste avec laquelle on l'interroge, luy fait decouvrir mille belles questions inconnuës dans les Colleges. Vn galant homme de mes amis disoit, qu'elle estoit allée demander justice à ce grand Chancelier Protecteur de l'Academie Françoise; qui l'a favorablement écoutée, & qui l'a recommandée à cette scavante & illustre Compagnie dont il est le Chef. Aussi-tost ils luy ont donné des ornemens; & elle se trouve si bien chez les Curieux Physiciens, & dans plusieurs

autres belles Assemblées de sçavans,
qu'elle y demeurera éternellement.

Du Propre.

LE Propre ou la propriété est un accident qui vient des principes essentiels de son sujet, dont il est inséparable, & qui s'attribue universellement & reciproquement avec l'espece à laquelle il convient, exemple; Le risible à l'égard de l'homme, ou la convenance à l'égard du bien; car on dit fort bien que tout homme est risible, & que tout ce qui est risible est homme; que tout bien est convenable, & que ce qui est convenable est un bien.

Quoy que le Propre soit réellement inséparable de son sujet, néanmoins l'esprit par abstraction le peut separer en concevant l'essence simplement sans s'attacher à cette propriété, comme il est facile de se représenter l'homme comme un animal raisonnable, sans se représenter qu'il est risible. Il ne faut pas dire la même chose des genres, des différences & des especes, lesquels comme parties essentielles, entrent dans la conception de leurs inférieurs.

Le Propre dans une signification moins exacte, se peut prendre en qua-

tre manieres, dont les trois premieres sont differentes de celle qui constitue le quatrieme Vniversel, dont il est icy question.

La premiere signification nous donne une propriete qui convient à toute une espee, mais non pas à elle seule. Exemple; La Propriete que l'homme a d'estre mortel, qui luy est commune avec les autres choses vivantes.

La seconde façon nous donne une propriete qui convient à la seule espee, mais non pas à tous les individus, comme à l'homme d'estre Orateur, Philosophe, ou Medecin.

La troisieme façon nous marque une sorte de propriete qui convient à une seule espee & à tous les individus; mais non pas en tout temps, comme à l'homme de devenir blanc d'as la vieillesse, qui est suivie de la froideur & de la secheresse de son cerveau, & au Cygne de chanter en mourant: que s'il se rencontre quelques animaux qui blanchissent, comme les chevaux gris & les oyseaux dans les pays froids; cela est extraordinaire & ne doit point tirer à consequence contre cette troisieme propriete de l'homme, qu'il n'est pas question d'établir icy en Logique, mais seulement de recevoir pour un exéple.

La quatrième & dernière propriété dont nous entendons icy parler, & qui comme nous venons de dire, se prend seule pour le quatrième Universel, est celle qui convient à toute l'espece, à elle seule, & toujours, comme la puissance de rire à l'homme, de hanter au cheval, ou de croquer au corbeau; ce qui ne se doit entendre de l'acte qui suit cette puissance de rire, puis qu'elle est un pur accident. Si on dit de quelques hommes comme on a dit de M. Crassus, qu'ils n'ont jamais ry, ils n'ont pas esté pour cela moins risibles de leur nature; que Democrite ou Lepide, ces grands rieurs de l'antiquité.

Les trois premières propriétés doivent estre rangées avec l'accident commun, puis que le véritable caractère du quatrième Universel, c'est de convenir universellement & reciproquement à son sujet, ce qui ne convient à aucune de ces trois premières propriétés.

De l'Accident.

L'Accident est ce qui se rencontre dans un sujet, qui ne fait pas partie du sujet, & qui en peut estre séparé sans sa destruction, & qui est pour l'or-

dinaire contingent & toujours d'inégale étendue. Exemple. La blancheur à l'égard de la muraille, la science à l'égard de l'homme.

1 S'il se rencontre des accidens inseparables, comme la blancheur de la neige, & la noirceur du corbeau, il suffit pour estre reduits sous le cinquième Universel, que ces accidens soient d'inégale étendue avec leur sujet.

La mort, la maladie, le peché, un embrasement, les tenebres, &c. que le vulgaire appelle des accidens, ne sont que des privations qui se doivent separer de l'accident qui est un être positif & véritable.

C'est assez traité des Universaux, & des chicanes qu'il a fallu condamner. Je m'apperois qu'il me seroit dangereux de tomber dans les défauts que je condamne, en attaquant si souvent les erreurs des Ecoles, & que je pourrois ressembler à ces Medécins qui prennent des maladies contagieuses en travaillant à les guerir, ou à ces hommes qui se souillent en voulant nettoyer les autres: ma Logique se trouveroit si hérissée d'épines & si couverte de poussiere si je continuois, que je me trouve obligé contre mon premier dessein, d'épargner la refutation d'une

infinité d'erreurs qui tombent assez d'elles-mêmes, & de plusieurs questions qui deviennent ridicules, par le simple estat de la question.



DISSERTATION IV.

Sur les Categories d'Aristote.

CHAPITRE I.

De l'utilité, de la définition & du nombre des Categories.

L'Incomparable Aristote reconnu dans tout le Christianisme pour Prince des Philosophes, ayant fait dessein de faire part à la posterité de toutes les riches connoissances qu'il possédoit, n'a pas crû pouvoir donner une plus belle entrée à sa Philosophie, que de mettre à la teste de sa Logique, & de tous ses autres Ouvrages, ce celebre traité des Categories. C'est pourquoy les fideles Peripateticiens les ont rescuez en ho-

ritage comme les plus précieux meubles du Lycée, & comme un riche trésor qui contient en abrégé toutes les Sciences humaines. Ce sont, disent-ils, les dix bastions ou ramparts qui servent à flanker l'ouvrage d'Aristote, & qu'il faut conserver & défendre avec autant de chaleur que l'on feroit la Patrie & les Autels.

Il ne pouvoit à la vérité plus heureusement commencer ny pour luy ny pour ses Sectateurs, que par la découverte de l'Estre en general, & de toutes ses parties, qui sont clairement & nettement distinguées par les Catégories. Quiconque en aura une parfaite connoissance, y rencontrera expliqué par ordre & sans confusion, le grand nombre des creatures différentes que Dieu a mises dans l'Univers, & il y trouvera le moyen de les discerner si nettement, que l'esprit ne les confondra jamais: mais descendant des choses generales aux particulieres, & remontant des particulieres aux generales, il acquerrera par ce moyen la facilité de bien concevoir toutes choses.

Ces considerations ont obligé le Philosophe à commencer par les Catégories pour découvrir à l'entendement

comme en abrégé & d'une première vue toute l'étendue des choses intelligibles où il se doit appliquer. C'est pourquoy comme elles sont la première partie de la Logique, elles servent à régler nos conceptions, qui pourroient tomber dans l'erreur, si nous ne séparions par les Catégories les choses différentes que la nature a confonduës & mises dans un même sujet.

En effet, il semble que la nature ait eu envie de cacher un si noble trésor qu'est la vérité, & que pour nous mieux tromper, elle ait formé deux desseins opposés, l'un en séparant les choses semblables dans différens sujets, & l'autre en assemblant dans un même sujet des choses différentes.

Ces deux surprises sont également dangereuses pour nous tromper; afin d'éviter la première nous avons eu recours aux Universaux, qui ont uny les choses semblables que la nature a séparées; pour éviter la seconde, nous avons besoin des Catégories, qui séparent dans nostre esprit les choses différentes que la nature a conjointes.

Si les Catégories sont nécessaires pour bien concevoir en séparant les choses différentes que la nature a con-

fonduës, elles ne sont pas moins nécessaires pour bien juger & pour former de véritables propositions; car quel moyen plus assuré peut-on prendre pour voir si une chose convient ou ne convient pas, que par les divisions générales de l'être appellées Catégories? Outre cela la convenance & la différence qui s'y rencontrent si clairement, nous avertissent quand nous devons faire des propositions affirmatives ou negatives.

Quant au raisonnement, il ne dépend pas moins des Catégories qui nous apprennent par les exactes définitions & divisions des choses, à choisir des moyens pour bien démontrer toutes sortes de conclusions; enfin, la Methode s'en sert tres-avantageusement pour la resolution & pour la composition des matieres qu'elle veut ordonner.

Celui qui voudra connoître exactement les avantages & le fruit, qu'on doit attendre des Catégories bien entendues, doit considérer que l'esprit humain n'a que deux obstacles qui l'empeschent d'arriver à sa fin, qui est de connoître parfaitement la vérité; sçavoir, la multitude des êtres créés & leur confusion naturelle. Pour

éviter ces deux empelchemens, il faut se servir des Categories qui nous font éviter la multitude en rapportant toutes choses à l'estre general, & puis à la substance, & à l'accident, & apres aux dix genres souverains qui comprennent par ordre cette infinité de choses differentes dont la nature est remplie. Mais de peur que dans ces reductions generales ou assemblages de tant de choses differentes, il ne se rencontrât de la confusion, l'esprit a disposé les choses dans un si bel ordre par les Categories, qu'on ne doit plus craindre de les confondre, tant à cause de leur ordre, que des differences qui servent à les distinguer.

Disons donc que l'esprit fait par les Categories ce que fait un fameux General d'armée par les regles de l'Art militaire, quand il y a une nombreuse armée à conduire laquelle est composée de plusieurs Nations differentes. Par exemple. Supposons qu'il y ait un seul Monarque absolu dans toute l'Europe, comme on le peut esperer de nostre invincible Louys Dieu-donné, lequel apres avoir formé le genereux projet de détrôner le Turc, d'arborer la Croix sur toutes les terres Mahomeres, ait fait assembler une armée

d'un million d'hommes, composée de toutes les dix Nations qui partagent l'Europe.

Ce sage Conquerant rencontreroit dans la conduite d'une telle armée, deux obstacles, la multitude de tant d'hommes de différentes Nations & de divers langages, & leur confusion; Pour éviter cette multitude & confusion, l'Art militaire, qu'il sçait mieux que tous les autres Monarques du monde, luy feroit reduire toute cette armée sous le commandement d'un sage Chef qui en seroit le Generalissime, comme nous l'aurions en sa magnanime personne. Il pourroit partager apres le commandement à deux Generaux invincibles tels que sont le Prince de Condé, & le Mareschal de Turenne, qui pour mieux commander cette armée auroient dix Lieutenans generaux sous eux, Chefs de chaque Nation, Françoisse, Espagnole, Italienne, Allemande, &c. qui se feroient obeir par autant d'Officiers subalternes qu'il en seroit necessaire pour porter les premiers ordres à toute cette nombreuse milice, & la rendre victorieuse en executant les ordres d'un si illustre Conquerant.

Il en est de mesme de nostre esprit

c'est un Conquerant qui veut soumettre la verité à ses connoissances; mais pour y arriver, il se trouve embarrassé d'une multitude effroyable, & d'une horrible confusion de choses différentes, il faut qu'il surmonte ces deux obstacles. Pour détruire le premier qui est la multitude, il rapporte toutes choses à l'estre en general, qu'il fait Generalissime de toutes les connoissances; il luy soumet deux Generaux, la substance & l'accident, qui ont pour Lieutenans generaux autant de genres souverains, qu'il y a de Categories, qui de peur de confusion contiennent par ordre & dépendance les genres subalternes, les especes & les individus.

C'est donc ainsi que dans la guerre & dans la recherche de la verité on a trouvé le secret d'éviter la multitude & la confusion qui nous empêchent de faire réussir nos desseins.

Aristote & plusieurs grands hommes apres luy ont fait une si grande estime des Categories, qu'ils ont bien osé dire, qu'avec elles on peut devenir sçavant, & que sans ce secours, on ne le peut; & le Philosophe qui en est l'Auteur se vante entre toutes les connoissances qu'il a eues, principalement de l'ordre avantageux des Categories;

parce qu'elles contiennent dans leurs divisions, non seulement toutes les choses qui sont au monde tant en general qu'en particulier, mais encore les termes dont tous les discours & les livres sont remplis : avec toutes les conceptions que l'esprit est capable de former.

Pour moy je suis d'avis que ceux qui n'ont pas le temps d'apprendre toute la Logique, doivent au moins savoir les Categories pour se rendre toutes sortes de matieres intelligibles, & pour les pouvoir developper plus facilement.

Cependant il ne faut pas tant vanter les Categories, qu'on nous fasse la reproche que l'on faisoit au Peripateticien Herminus, en luy disant, qu'il parloit si avantageusement des Categories, qu'il meritoit bien dix Categories, c'est à dire, dix accusations touchant cette doctrine, qui n'est pas sans reproche.

Il est temps de commencer les Categories, on ne scauroit assez tost posseder les bonnes choses, il faut que notre esprit impatient moissonne abondamment dans une si riche matiere dans laquelle toutes les creatures sont contenues comme dans un cercle, & qu'apres les tenebreuses questions des

Universaux, il vienne dans le beau jour que luy peuvent rendre les Categories; pour un peu de travail, on emportera une tres-ample recompense; en un mot, par les Categories on débrouillera le cahos & la confusion de toutes les connoissances humaines.

Categorie est un terme Grec, qui en sa Langue originelle signifie accusation. Les anciens Philosophes s'en sont servis pour exprimer les divisions generales de l'estre en toutes les parties, parce qu'en ses divisions les choses y sont mises dans un si beau jour, qu'elles s'accusent elles-mêmes, & disent ce qu'elles sont. Comme dans nos accusations nous voyons un ordre & une liaison des procedures, pour mettre au jour les actions criminelles qui sont cachées: de mesme ces divisions disposent les choses naturellement confuses & embrouillées dans un si bel ordre, & avec une si forte liaison, qu'il faut de necessité qu'elles se produisent & se fassent clairement voir à l'esprit. Dans cette disposition-là les choses naturelles quoy que muettes, ne laissent pas de parler par le langage des termes qui servent à les exprimer, & qui sont comme des inscriptions pour nous dire ce qu'elles contiennent.

Dissertation IV. III

Categorie dans son exacte définition n'est rien qu'une exacte division d'un genre souverain en toutes les parties, ou bien un ordre de plusieurs choses de même nature contenues sous leur genre souverain, comme sous leur principe de connoissance. Par exemple, toutes les substances en particulier sous la substance en general, toutes les qualitez sous la qualité, toutes les actions sous l'action en general, &c.

Les Philosophes ont suivy deux grands chemins qui sont battus de tout le monde, pour arriver à la découverte de la verité plus seurement. Le premier est des Universaux ; Le second est des Categories ; par l'Universel ils ont ramassé la convenance des choses créez pour en faire des genres & des especes ; par les Categories ils ont cherché la difference des choses pour les distinguer en certains ordres ; & dans ces ordres ils ont encore mis des convenances qu'ils ont divisées par des differences pour mieux expliquer la nature des choses ; semblables en cela à de parfaits Anatomistes, qui pour mieux examiner la structure & la composition du corps humain, le diviseroient & en mettroient à part toutes

les parties de mesme nature, comme les chairs, les os, les muscles ensemble, & apres regarderoient la diversité de toutes ces choses ensemble l'une apres l'autre, distinguant par ordre tous les os, toutes les veines & tous les nerfs en faisant voir leur disposition naturelle, & de quelle maniere ils sont distinguez; C'est ce qui arrive dans les Categories, où toutes choses sont si justement ordonnées & partagées, que l'esprit les discerne facilement.

Le nombre des Categories est fort contesté dans l'Ecole, les uns n'en admettent qu'une, qui est celle de l'estre en general, comprenant sous cette division generalement toutes les choses qui ont existence, mesme Dieu qui en est le Createur. C'est l'opinion de Raymond Lulle & de plusieurs autres; quelques-uns ne comprennent en cette division que l'estre créé seulement.

La seconde opinion admet deux Categories, l'une qui comprend la substance & l'autre l'accident, comme deux genres souverains, reduisant la quantité, la qualité, l'action, la passion, la relation, l'où, le quand, la situation & l'avoir sous l'accident en general; d'autres n'en veulent que trois, la substance, l'accident, qui com-

prend la quantité & la qualité, & les modes ou manieres d'estre, qui comprennent les autres accidens impropres; d'autres en font quatre, sçavoir la substance, la quantité, la qualité & la mode.

Pitagore reduisoit tout à deux Categories, l'une du bien, l'autre du mal: mais il se trompoit, parce que le mal qui n'est rien, n'a pas besoin de Categorye.

Le nombre ordinaire est moins appuyé de la raison que de l'autorité d'Aristote, qui a admis dix Categories; sçavoir de la substance, de la quantité, de la qualité, de la relation, de l'action, de la passion, du lieu, du temps, de la situation & de l'avoir. La raison de ce nombre est que la nature a assemblé & confondu dix choses différentes dans chaque sujet. Par exemple, dans Pierre, qui y doivent estre distinguées, de peur que nostre esprit ne se trompe en concevant l'une pour l'autre, car il y a des choses qui sont essentielles au sujet; comme d'estre substance, corps, vivant, animal, homme, Pierre, cela se met dans la Categorye de la substance. Il y a des accidens qui donnent de l'étendue au sujet, c'est la quantité: il y en a

114 *Essais Logiques.*

qui le perfectionnent ou le déterminent, ce sont les qualitez; qui le font agir, c'est l'action; pâtir ou recevoir, c'est la passion; estre dans un espace déterminé, c'est le lieu; estre dans un temps, c'est le quand; qui marquent le rapport & l'ordre des parties de son corps, c'est la situation, & les choses qui sont autour de luy, c'est l'avoir; ajoutez que toutes les questions qu'on peut faire sur les choses singulieres, & tous leurs attributs se rapportent à ces dix Categories, dans lesquels ils sont contenus par ordre.

Il est pourtant vray qu'il n'importe pas quel nombre on fasse des Categories, pourveu que l'on divise exactement toutes choses, que ce soit par une seule division, par deux, par trois, par quatre, ou par dix, qui est le nombre le plus receu des Peripateticiens: cela est indifferent pourveu que l'esprit distingue & separe ce qui doit estre distingué. Revenons à nostre comparaison precedente des Categories avec une armée; qu'on n'en fasse qu'une à l'égard du Generalissime, deux à l'égard des deux Generaux, ou dix Corps d'armée separez, eu égard au Lieutenant General de chaque Nation; tout cela est indifferent pourveu qu'on

Dissertation IV. 115

remporte la victoire; de même qu'il importe peu au Logicien quel nombre de Categories il établisse, pourveu qu'il évite l'erreur & la confusion, & qu'il découvre la vérité qui est la victoire que son esprit se propose pour le fruit de ces divisions. qu'il nous faut maintenant examiner après avoir expliqué en peu de mots les Antepredicamens d'Aristote, qui sont comme les Enfans perdus qui précèdent l'armée Peripateticienne, comme les Postpredicamens sont le bagage, ou les Goujats qui la suivent.

Après avoir accordé par grace aux Peripateticiens de l'Ecole, la division de l'être en dix genres souverains pour trouver le cher nombre des dix Categories, qui est nécessaire pour sauver l'autorité de leur Maître Aristote, ils ne manqueront pas de nous vouloir persuader que l'esprit y pourra loger clairement & sans confusion les idées de toutes choses.

Cependant à considérer les conditions qu'ils requierent pour qu'un être soit établi dans quelque une des Categories (excusez le mot d'établi puis qu'il est du Philosophe Ammonius) je trouve qu'ils donnent temerairement l'exclusion à plusieurs choses, & qu'ils

sont fort injustes dans la distribution de leurs départemens.

Premierement ils ont si fort reserré les Categories, qu'ils n'y peuvent loger l'estre en general, l'unité, la vérité, la bonté, & tous les autres termes transcendentaux qui conviennent à toutes les Categories, & ne scauroient entrer dans aucune; d'où vient qu'on leur peut reprocher qu'ils les ont laissez toujours errans & vagabons comme esprits follets, qui n'ont pas esté encore ces precipitez. Que leur ont fait les Antepredicamens pour estre éternellement à la porte des Categories, & les Postpredicamens pour estre toujours à la suite des mesmes Categories, sans jamais pouvoir entrer dans leurs Palais?

Les negations, les privations, les centaures, les chimeres & tels autres animaux fantastiques qui ne sont pas incopius dans les Colleges, se voyant exclus des dix Categories qui ne reçoivent que des estres réels, solliciteront quelque charitable Professeur Iberoïs de leur excogiter une onzième Categorye pour leur servir d'habitation ou d'Hospice au défaut des Palais d'Aristote. En effet, la raison des Peripateticiens a grand tort de

Dissertation IV. . 117

placer avantageusement dans les Categories les estres réels qui ne sont que les enfans adoptifs, pour en bannir toutes les fixions & les dénominations qui sont les propres enfans, qui doivent bien heriter d'une nouvelle Categorye pour leur conservation.

J'entens les parties soit essentielles comme le corps & l'ame, ou integrantes, comme la teste, les bras, le cœur, qui demandent à jouir du privilège de leur tout, dont elles ne sont pas différentes pour entrer directement dans les Categories, & n'y estre pas mises (*reduites*) comme des brebis égarées, qu'on ramene dans leur troupeau à coups de fouet : Quel affront est-ce que les différences ont fait à la raison, à qui elles donnent le discernement de toutes choses pour estre seulement placées dans les Categories (*indirecte*) c'est à dire de travers.

On n'a garde d'y souffrir les termes équivoques, parce que ce sont des fourbes qui cachant plusieurs natures différentes sous un mesme nom, pourroient surprendre & tromper les Peripateticiens ignorans. Leur Politique Dialecticienne les oblige d'en bannir les Villes, les Royaumes & les Empires, parce que ce sont des

estres par-accident.

Tous les reproches precedens, ne sont rien en comparaison de l'injustice que les Philosophes de l'Ecole font à Dieu, qui est véritablement par tout, & pour-tant qu'ils ne peuvent souffrir dans la Catégorie de la substance, quoy qu'il subsiste par soy, & que les substances créées ne subsistent que par son moyen. Quoy ils pretendront parce que la substance Divine est infinie ou immense, qu'elle ne pourra compâtrir avec des substances bornées? Et moy je répons que c'est à cause de l'immensité de Dieu, que non seulement il est en luy-mesme: mais qu'il est encore dans tout estre créé. J'ajoute de plus, que comme les Catégories ne sont que dans l'esprit, il ne fait aucune injure à Dieu, en le concevant par une idée commune avec les creatures, qui servent de portraits pour nous représenter ce divin Original. D'où je conclus que le Logicien ne fait non plus de tort à Dieu en le mettant au nombre des substances Catégoriques, que le Physicien en le mettant au nombre des causes, & des moteurs des choses naturelles.

Quand je vois les Aristoteliciens refuser le droit de Citoyen Catégorique à tant de sujets, je pense qu'ils

font grand tort au Prince des Philosophes, qui avoit assez d'ambition pour n'estre pas fâché de voir accroistre son empire en naturalisant dans les Catégories ce que les Sectateurs en bannissent.

Quant à la distribution des Catégories, la substance a juste raison de se plaindre qu'estant le seul estre solide, & véritable, la base, l'appuy, & le fondement des accidens (supposé même qu'il y en ait) cependant elle n'aura qu'un seul département; & l'accident, non content d'estre à ses pieds ou à ses costez quelque foible qu'il soit, il levera la teste, & par une seconde injurieuse à la substance, produira neuf genres souverains, qui dans l'esprit des Peripateticiens iront du pair avec elle, & ne se voudront loger que dans des lieux séparés; c'est bien à ces misérables, (où quand, situation & avoir) à faire insolemment comparaison, & à vouloir vivre Aristocratiquement avec la substance leur souveraine. Rendons à chaque chose l'honneur qui luy appartient, & finissant de condamner ces inepties, examinons les Antepredicamens d'Aristote.

CHAPITRE II.

*Des Antepredicamens, & de la
Categorie de la substance.*

ARISTOTELE attend sous le nom d'Antepredicamens les termes dont la connoissance est necessaire pour l'intelligence des Categories ou predicamens. Il en admet quatre, les Paronymes ou dénommez, les Sinonymes ou univoques, les équivoques & les Analogues, dont il nous faut traiter séparément.

Lors qu'il compare la substance avec les accidens qu'elle soutient, il a considéré qu'elle en emprunte son nom; c'est pourquoy il a traité des Paronymes ou dénommez, comme l'homme docteur emprunte son nom de la doctrine.

La dénomination est ou interne ou externe; l'interne est celle qui se tire d'une forme qui est dans le sujet dénommé, comme le vertueux prend son nom de la vertu qu'il possède intérieurement; mais si nous disons qu'il est honoré des hommes, cette dénomination luy convient par un honneur qui
est

est dans ceux qui l'honorent, & non pas en luy.

Toute denomination externe en suppose une interne, comme un homme ne peut estre appelé honoré, s'il n'y en a d'autres qui soient appelez honorans.

Jamais un sujet ne reçoit une nouvelle denomination sans recevoir un changement par la forme que l'on exprime dans cette nouvelle denomination. Ex. un homme ne peut estre appelé docte, s'il ne reçoit la doctrine, ny honoré s'il ne reçoit des honneurs. Il s'ensuit de cette reigle que l'on ne peut donner véritablement une denomination, vulgairement appelée qualité, sans un fondement : C'est donc abusivement qu'en France on appelle les Gentilshommes Marquis ou Abbez, quand ils n'ont ny Marquisats ny Abbayes.

Le nombre de ces trois termes, les Equivoques, les Synonimes & les Analogues, se prouve en cette façon ; quâd un terme est attribué à plusieurs, il leur convient à l'égard du nom & de la signification, & alors ils se nomment Synonimes ou univoques, comme l'homme à l'égard de Piètre & de Paul : ou bien il y a un mesme nom & une signification differente, & alors il s'appelle equivoque comme le mot de Chien, à

l'égard d'un animal & d'un Astre : si un mot commun à plusieurs choses, a une signification en partie semblable, & en partie différente il s'appelle Analogue.

Il y a de deux sortes de termes analogues, de proportion, & d'attribution. Les analogues de proportion sont des termes dont la signification est fondée sur la comparaison ou la convenance d'une chose avec une autre. Exemple, le mot de pied à l'égard d'un animal, d'un banc ou d'une montagne. Les Analogues d'attribution, sont des termes qui sont attribuez à plusieurs choses par rapport à une première, à laquelle ils conviennent proprement, comme le mot de sain convient proprement à l'animal, qui est le seul sujet de la santé, quoy qu'on l'attribue à la Médecine qui la rétablit, & au coloris qui la manifeste.

Il faut remarquer icy que tous les termes Metaphoriques que l'on tire de leur propre signification, pour les attribuer à d'autres sujets, soit par nécessité quand les mots propres manquent, soit par ornement quand l'expression est plus noble, ce qui est très-commun aux Orateurs, sont des termes analogues par proportion & comparaison

d'une chose avec une autre. Ex. un homme docte est appelé la lumière de son siècle, parce qu'il éclaire l'esprit, comme la lumière éclaire les yeux.

Il ne faut jamais mettre des choses equivoques dans une même catégorie, parce que ce seroit tomber dans la confusion que l'on y pretend éviter.

Le plus excellent precepte que nous puissions tirer de cette matiere, c'est de diviser toujours les mots equivoques en toutes leurs significations, de peur que l'esprit ne tombe dans la confusion de concevoir une chose pour l'autre.

Catego. ie ou division de la substance.

LA substance est un estre qui subsiste par soy-mesme, c'est à dire indépendamment d'un autre estre créé, & qui est le sujet des accidens; exemple, l'Homme, l'Ange, le Ciel, la terre.

Les proprietétez de la substance sont, *Primò*, de ne point estre dans un sujet, parce qu'elle est elle-mesme le sujet des accidens. *Secundò*, de ne recevoir ny plus ny moins, comme un Elephant n'est pas plus substance qu'une mouche, quoy que ce soit une plus grande substance. *Tertio*, de n'estre point contraire par elle-mesme avec une autre

124 *Essais Logiques.*

substance, mais par des qualitez opposées, c'est pourquoy les substances du feu & de l'eau ne sont contraires que par leurs qualitez de chaud & de sec, de froid & d'humide. *Quart*, d'estre la base & le premier sujet de tous les accidens qu'elle soutient.

Tous les attributs d'une mesme Categorie, par exemple tous les attributs essentiels, qui sont renfermez dans la Categorie de la substance, ne sont point differens réellement, mais ils sont distinguez par l'esprit qui conçoit une mesme substance singuliere, par Ex. Pierre à différentes reprises par tous les genres & ses differences essentielles, que l'on appelle degrez Metaphysiques, parce que l'esprit s'en sert comme d'échelons pour monter des choses particulieres aux generales, & descendre des generales aux particulieres.

Il faut remarquer qu'Aristote divise encore la substance en premiere, qui est la singuliere, comme Pierre, ou seconde, qui est l'universelle, comme l'homme, l'animal.

La Logique dans les Categories n'a pour but que de diviser les choses suivant l'opinion d'Aristote, la plus vraisemblable & la plus connue; car l'examen de la matiere & de la verité de ces

divisions est purement de la Physique, qui nous déterminera à ce que nous en devons croire, & qui pourra bien retrancher plusieurs membres de ces divisions: Mais il faut en Logique parler moins exactement pour avoir lieu de donner des preceptes.

Categorie de la Quantité.

LA quantité est un accident qui convient seulement aux choses corporelles pour leur donner de l'étendue; c'est à dire pour faire que les parties soient les-unes hors des autres.

Les propriétés de la quantité sont de rendre les corps divisibles, impenetrables, mesurables, & égaux ou inégaux, suivant qu'ils ont une même ou une différente quantité.



La
quā-
tité
est,
ou

continue
qui a des
parties
naturel-
lement
unies, &
qui est, ou

perma-
nente,
dont les
parties
sont en
même
temps,
ou
succes-
sive dont
les par-
ties ne
sont ja-
mais en-
semble.

La ligne qui est
une longueur
sans largeur ny
épaisseur.

La surface qui
est une longueur
& largeur sans
épaisseur.

Le corps Ma-
thématique, qui
a longueur, lar-
geur, & épais-
seur.

Côme le temps
qui par la suc-
cession de ses
parties marque
la durée des
choses.

Le mouvement
local à l'égard
de la succession
du milieu par-
couru.

separée,
dont les
parties
n'ont au-
tre liai-
son que
dans l'es-
prit qui
les assem-
ble, l'ar-
bitraire.

Le nombre qui détermine
la multitude des choses sin-
gulieres

Le discours qui assemble
en un corps toutes nos pen-
sées & nos expressions sur
un même sujet.

Categorie de la Qualité.

Comme toutes les substances sont composées de deux parties, sçavoir de la matiere & de la forme, aussi ont-elles deux accidens differens, dont l'un répond à la matiere & en dépend, qui est la quantité, & l'autre répond à la forme qui est la qualité : mais comme la forme perfectionne la matiere, les qualitez qui en sont une suite, nous marquent les perfections d'un sujet, l'arrobliissent, & le déterminent. Exemple, la vertu, la science. Les trois propriétés de la qualité sont : de recevoir plus & moins, d'estre contraires, & de rendre les choses semblables ou dissemblables.

Il n'y a aucune Categorie dont l'usage soit plus grand que de la qualité ; car chaque substance en ayant de particulieres, & souvent en renfermant un grand nombre, il est important par une exacte division ou Categorie de les mettre par ordre dans son esprit, pour les connoître clairement & entierement.

Toutes les qualitez servant d'instrumens aux substances pour executer ce qui se fait icy-bas, il n'y a aucune matiere, dont on parle si souvent que de celle-là ; le croy qu'on ne la peut mieux diviser que suivant l'ordre de nos connoissances.

L'Action est un accident ou un mode par lequel une cause produit son effet ; comme la passion est un moyen par lequel un effet est produit de sa cause : ainsi la connoissance de l'un renferme la connoissance de l'autre, puis qu'il y a autant de passions que d'actions.

L'action venant d'un principe qui la produit, estant receüe dans un sujet qui la soustient, & regardant son terme qu'elle produit dans le temps, on la peut diviser à l'égard de son principe, de son sujet, de son terme, & du temps.

de son
principe,
est ou

naturelle qui se fait sans
regie & sans art, il y en
a autant que de choses
qui agissent, n'y ayant
rien qui n'ait ses actions
particulières : & dans
les choses animées, au-
tant que de puissances,
& mesme davantage.

Artificielle, qui se fait
avec des preceptes &
des regles, & dont il y
a autant de différences
qu'il y a d'arts dans les
Estats.

L'a- ction à l'égard	{ de son su- jet, est ou	Immanente ou interne, qui est reçue dans le sujet qui la produit, com- me se nourrir, voir, raisonner.
		Passagère ou externe, qui est reçue hors du sujet qui la produit, com- me l'action du feu est reçue dans le bois.
de son res- sultat est ou	{ Substā- cielle ou	La génération, qui la produit, La corruption, qui la détruit.
		Acci- dentel- le, qui tend ou
du temps est ou	{	à la quantité, l'accroisse- ment, la dimi- nution &c. A la qualité, l'altération. Au lieu, le mouvement local.
		momentanée, qui se pro- duit en un instant, comme l'illumination de l'air. Successive qui se produit peu à peu, comme l'é- chauffaison de l'air.

Categorie ou division de la relation.

LA relation est le rapport d'une
chose avec une autre. Exemple, la
paternité est le rapport du Pere avec
le fils.

Dans toute relation il y a necessai-
rement trois choses à considerer, sça-
voir les deux termes qui ont un raport
mutuel ensemble, & pour ce sujet s'appel-
lent les relatifs. Ex. le Pere & le
fils, & la cause qui fait naistre le rap-
port, comme la generation qui est en-
tre le Pere & le fils, qu'on appelle le
fondement: le premier des deux termes
s'appelle le sujet de la relation, & le
second s'appelle simplement terme.

La propriété des relatifs est d'estre
en mesme temps & dans la nature &
dans l'esprit, & de ne pouvoir estre
l'un sans l'autre.

dans l'essence, qui fait que
les choses sont de mesme ou
de differente nature.

Dans la qualité qui fonde le
rapport des semblables ou
dissemblables.

La rela- } Dans l'action & la passion.
tion est } telle qu'est la relation, qui
fondée, } est entre le Pere & le fils,
ou } fondée dans la generation
active & passive.

Dans la mesure & la chose
mesurée, comme la relation
qui est entre la faculté & son
objet qui en est mesuré.

Pour les quatre dernieres Categories qui sont, l'où, le quand, la situation, & l'avoir, il suffit d'en faire la description avec Aristote, laissant le reste à l'usage du monde, & des sciences particulieres qui en traitent amplement. Où, est la designation du lieu, comme estre à Rome.

Quand, est la designation du temps, comme hiér, & aujourd'huy.

La situation est la disposition des parties par rapport au lieu, comme estre debout ou assis.

Avoir, sert à exprimer ce qui est autour de nous pour nous servir d'ornement ou d'habit.

CHAPITRE III.

Des Postpredicamens.

PAr les Postpredicamens nous entendons la connoissance des termes dont l'explication suit celle des Categories, & comme nous avons considéré les choses absolument dans les Categories; nous les considererons icy respectivement en les comparant pour trouver leur distinction, leur opposition, leur ordre, & leur changement.

La distinction est différente de la separation réelle, & est plutôt opposée à l'identité & à l'unité qu'à l'union; c'est pourquoy deux choses réellement unies & inseparables, ne laissent pas d'estre distinguées quand l'une n'est pas l'autre, comme l'ame & le corps, quand bien ils seroient inseparables, ils ne laisseroient pas d'estre distinguez comme l'on a de coutume de distinguer la figure de la chose figurée.

Pour mieux entendre la distinction & la division, il faut dire que l'unité est ce qui fait qu'une chose est indivisée en elle-même, & qu'elle est divisée de toute autre.

Il y a plusieurs distinctions, dont la plus evidente est la distinction réelle qui est indépendante de l'esprit, comme la distinction qui se rencontre entre un homme & un cheval, entre le corps & l'ame: La virtuelle ou formelle qui se rencontre entre deux choses qui n'ont point d'autre difference réellement, sinon que l'esprit les conçoit en deux fois; comme l'animal & le raisonnable dans l'homme; la Justice & la miséricorde dans Dieu.

La distinction réelle se subdivise en distinction réelle d'une réalité majeure, que nous pouvons appeller recipro-

que, laquelle se rencontre entre deux choses qui peuvent exister séparément l'une de l'autre, comme entre le corps & l'ame, le Ciel & la terre : & en distinction réelle d'une réalité mineure, appelée Modale, qui se rencontre entre un estre absolu qui peut estre sans sa modification, comme la substance peut estre sans ses accidens, la main sans son action; mais l'accident ne peut estre reciproquement sans la substance, ny l'action sans la main qui agit, la figure sans la chose figurée.

La distinction formelle est fondée ordinairement ou sur la foiblesse de nostre esprit, qui distingue une même chose, parce qu'il ne la peut concevoir tout d'un coup, ou qu'elle produit par l'excellence de son estre des effets differens ; c'est sur ce fondement que nous distinguons dans l'esprit les attributs divins dans Dieu, qui est la simplicité même.

Des Opposez.

IL y a quatre sortes d'opposez, sçavoir les contraires & les relatifs qui sont opposez positivement ; les privatifs, & les contradictoires qui ont une opposition negative.

L'opposition est la repugnance particulière qui se rencontre entre deux termes, elle est en cela différente de la distinction qu'elle est seulement la différence de deux termes qui n'ont point de repugnance particulière, comme l'homme & le Lion sont deux termes differens, appelez dans l'école *disparati*, mais le chaud & le froid sont deux opposez.

Les contraires sont deux qualitez qui se détruisent mutuellement l'une l'autre, & se chassent d'un mesme sujet dans lequel elles sont incompatibles à l'égard du mesme temps, de la mesme partie & dans le dernier degré. Exemple, le chaud & le froid; le vice & la vertu.

Il y a des contraires qui n'ont point de milieu, comme sont le vice & la vertu; & alors l'un des deux doit convenir nécessairement à son sujet. Il y a d'autres contraires qui ont un milieu, comme la tiédeur qui est entre le chaud & le froid; & alors il n'est pas nécessaire que l'un des deux convienne à son sujet.

C'est une loy des qualitez contraires, que si l'une peut estre receüe dans son sujet, l'autre y peut estre aussi receüe. Exemple, si l'homme est capable

de vertu, il l'est du vice ; mais il faut que l'une des deux qualitez contraires ne convienne pas necessairement à son sujet. Exemple, le feu qui est necessairement chaud, ne peut estre susceptible du froid.

L'opposition relative est celle qui se rencontre entre deux choses qui ont un rapport different, comme l'opposition qui est entre le Pere & le fils, qui fait que l'un est tellement different de l'autre, qu'il ne peut jamais changer de rapport, comme un Pere ne peut jamais estre le fils du mesme homme dont il est le Pere.

L'existence & la connoissance d'un des relatifs suppose l'existence & la connoissance de l'autre. Exemple, dans le Pere & le fils.

L'opposition privative est celle qui est entre une perfection, & la privation de cette perfection-là, qui est l'absence d'une qualitee due à un sujet. Exemple, la veue & l'aveuglement, la lumiere & les tenebres.

C'est une maxime qu'il n'y a point de retour de la privation d'une puissance naturelle à son habitude, comme celui qui est aveugle ne peut naturellement recouvrer la puissance de voir.

L'opposition contradictoire, qui est

la plus grande de toutes, est celle qui se rencontre entre l'estre & le nō-estre. Entre les contradictoires il n'y a point de milieu, c'est pourquoy de deux propositions contradictoires, l'une est toujours vraie & l'autre fausse.

Des manieres de preceder.

TOut ordre suppose des parties qui precedent, d'autres qui accompagnent, & d'autres qui suivent.

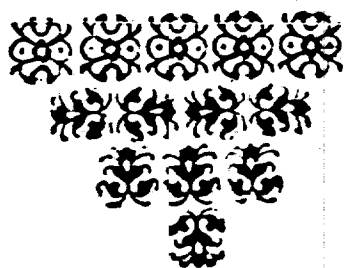
Il y a quatre façons de preceder : en temps, comme Adam a precedé tous les hommes; en dignité, comme un Souverain precede ses sujets; par nature, comme toute cause precede son effet, le Soleil precede la lumiere; & par ordre de doctrine, en ce sens la Dialectique precede toutes les autres parties de la Philosophie, parce qu'elle est un moyen pour les acquerir.

Il faut remarquer que toutes les questions qui se font pour l'ordre de dignité, sont fondées sur la perfection particuliere de chaque chose, & comme il n'y a que Dieu qui ait toutes sortes de perfections, il n'y a que Dieu qui soit absolument au dessus de toutes choses; mais comme il a départi à ses creatures des perfections singulieres, il n'y en

Dissertation IV. 137

a point qui suivant sa propre excellence ne doit être préférée respectivement à toute autre.

Il nous reste à parler des différens mouvemens des choses qui sont renfermées dans la division de l'action qui nous fait connoître les quatre changemens, celui de la substance par la génération & la corruption, de la quantité par l'augmentation & la diminution, de la qualité par l'alteration, & du mouvement local par le changement d'espace.





SECONDE PARTIE
DE LA

LOGIQUE.

DISSERTATION V.

*Des Propositions qui servent à énon-
cer les jugemens que l'esprit forme
de toutes les choses qu'il a con-
çues.*



Le jugement est la seconde
action de l'esprit, par la-
quelle, après avoir con-
çu deux choses par les
qu'il en a formées,
il les compare entr'elles,
pour les unir si elles conviennent, ou
les diviser si elles ne conviennent pas.
Exemple, l'homme ayant conçu l'idée
du Soleil & celle de la lumière, il les
compare ensemble, & trouvant qu'elles

representent deux choses unies dans la nature, il les unit dans son esprit, & juge qu'elles conviennent entr'elles, en disant que le Soleil est lumineux. Si au contraire il compare les idées du Soleil & des tenebres, il trouve qu'elles luy representent deux choses differentes & même opposées dans la nature, c'est pourquoy il les separe en disant, que le Soleil n'est pas tenebreux.

Le jugement est ou affirmatif ou negatif. Le jugement affirmatif se fait par l'union des Images qui representent des choses qui ne sont pas differentes ou divisées dans la nature. Ex. l'homme est raisonnable : la terre est ronde. Le jugement negatif se fait par la division des Images qui representent des choses differentes, ou separées. Exemple. Le corps n'est pas l'ame, l'homme n'est pas un cheval. C'est pourquoy la Proposition Logique qui est l'Image de nos jugemens, est affirmative ou negative: ce qui fait qu'affirmer chez Aristote, c'est conjoindre, & nier c'est separer.

Comme nos conceptions sont manifestées par les termes ; nos jugemens sont enoncez par les Propositions, dont nous traiterons dans les quatre Chapitres suivans: dont le premier en exa-

minera la nature & les parties, le second la division en les especes; le troisieme la considerera respectivement par son opposition & ses regles. La quatrieme & dernier nous donnera les maximes les plus necessaires à un Logicien pour en tirer de bonnes consequences.

CHAPITRE I.

De la nature de la Proposition & de ses parties.

LA Proposition en general est un discours parfait par lequel l'ame manifeste tous ses sentimens, de sorte que les hommes n'ont point d'autres moyens pour s'entrecommuniquer leurs pensées, tous les discours & tous les Livres ne sont qu'un tissu de Propositions, & les raisonnemens memes ne sont autre chose qu'une liaison de propositions dependantes les unes des autres: d'où je conclus que pour bien parler, pour bien écrire & pour bien raisonner, il faut sçavoir les regles de faire des Propositions justes sur toutes sortes de sujets.

Le discours est ou imparfait dont le

sens n'est pas achevé, parce que l'Esprit attend le reste. Ex. Dieu tout-puissant. Si le Roy fait la guerre : Ou parfait qui remplit l'Esprit de celui qui l'écoute. Ex. Dieu est tout-puissant. Si le Roy fait la guerre, il vaincra ses ennemis.

Le discours parfait se divise encore en Logique, qui est affirmatif ou négatif, pour exprimer les jugemens de l'entendement par le moyen des Verbes mis à l'Indicatif : ou Grammaticien qui exprime tous les autres sentimens de notre ame par les autres meufs des Verbes, comme l'Imperatif, l'Optatif, le Subjonctif & l'Infinitif.

Cela supposé la Proposition Logique dont il est icy question, doit estre définie, un discours parfait qui par l'affirmation ou la négation exprime les jugemens de l'Esprit, & la Proposition Morale est un discours parfait qui explique les mouvemens de la volonté.

La Proposition Logique est vraie ou fausse par le rapport qu'elle a avec l'entendement dont elle énonce les jugemens. Ex. de la vraie, l'homme est raisonnable, Ex. de la fausse, le corps est immortel.

La Proposition Morale n'est ny vraie ny fausse : mais bonne ou mauvaise par rapport à la volonté dont elle énonce les

desirs. Ex. de la bonne, Pleust à Dieu que je peusse convertir les Infidèles : Ex. de la mauvaise ; Je voudrois avoir poignardé mon ennemy. Toutes les autres Propositions dont se servent les Grammairiens & les Orateurs pour exprimer les passions ne sont ny vrayes ny fausses, si elles ne sont affirmatives ou negatives, & qu'elles ne soient exprimées par l'Indicatif d'un Verbe. Ex. Ecoutez ô Souverains. Dieux, si les hommes estoient ges.

La Proposition Logique reçoit divers noms suivant différentes considerations. Elle s'appelle Proposition ou premisse par rapport à l'argument où elle precede la conclusion : elle s'appelle enonciation, parce qu'elle enonce & met au dehors les jugemens. interpretation, parce qu'elle sert d'interprete à l'ame pour manifester sa pensée. Quand on la propose pour un sujet de Controverse elle s'appelle thème, question, These ou hypothese, fait ou argument : Quand elle peut estre prouvée probablement tant du côté de l'affirmative que de la negative, elle s'appelle problème : mais quand elle passe pour indubitable, & qu'elle est crüe universellement des plus sages, alors elle s'appelle axiome. Si de ces axiomes on en tire des con-

clusions speculatives, alors ils passent pour des principes de connoissance; mais si on en tire des conclusions pratiques. ce sont des preceptes generaux. Si enfin une Proposition est tirée de plusieurs autres dont elle dépend; elle s'appelle conclusion ou illation, & quelquefois consequence par la liaison qu'elle a dans l'argument avec les propositions precedentes. Nous retiendrons celui de Proposition, parce qu'il est le plus receu & que nous le devons considerer pour en former de bons raisonnemens dans la Dissertation suivante

Pour bien considerer le discours qui est le genre de la Proposition, nous examinerons en Philosophes les huit parties dont il est composé, comme autant d'instrumens propres à exprimer toutes sortes de pensées.

Les huit parties d'oraison qui composent le discours sont le nom, le verbe, le pronom, le participe, l'adverbe, la preposition, la conjonction & l'interjection.

Les noms servent aux Philosophes à exprimer tous les estres qu'ils conçoivent. Ex. Dieu, le Ciel, l'homme: les Verbes servent à exprimer les actions que ces estres produisent dans la nature

& les différences du temps dans lequel elles sont produites.

Les pronoms se mettent à la place des noms auxquels ils se rapportent, afin d'éviter les répétitions ennuyeuses des noms dont ils représentent la place & la signification.

Le participe est un nom adjectif formé d'un Verbe pour signifier une chose & son action circonstanciée du temps. Ex. *amant* est un participe qui signifie l'amour présent & la personne qui aime.

L'adverbe signifie les différentes manières d'agir, c'est pourquoy il est inséparable du Verbe qui signifie l'action. Ex. *le Roy a vaillamment combattu ses ennemis, les Peuples vivent fort heureusement dans la Monarchie Française.*

La proposition est mise devant les noms dont elle fait le rapport avec d'autres. Ex. *Un Paysan tremble devant un Prince. Le vin mis avec l'eau est salutaire, & sans l'eau il est nuisible.*

La conjonction sert à lier toutes les parties du discours suivant que les choses exprimées sont unies ou séparées. Ex. *l'erreur & le vice sont les maladies de l'esprit & de la volonté.*

Enfin l'interjection est la dernière partie

partie par laquelle on exprime certains mouvemens de l'ame qui nous font entre-couper nos discours. Ex. ô temps, ô mœurs, ah! malheureux Pêcheurs.

Quoy qu'il n'y ait pas une de ces huit parties d'oraison qui ne serve à former notre discours en exprimant des choses différentes. Cependant les Logiciens ne considerent que les noms & les Verbes dont ils font les parties essentielles de leurs propositions, ils laissent volontiers les six autres parties du discours aux Grammairiens & aux Orateurs, parce qu'ils prétendent qu'à proprement parler elles n'ont point de signification que par rapport aux noms & aux verbes.

En effet le pronom ne signifie rien plus que le nom, l'adverbe ne signifie rien sans le verbe, le participe se réduit à la signification du nom & du verbe dont il participe la nature, la conjonction & la preposition & l'interjection ne signifient rien par elles-mêmes, & ne servent qu'à lier les noms & les verbes que nous examinerons plus amplement, afin que la Philosophie nous montre le fondement de la Grammaire qui en est dépendante. Car pour donner des noms aux choses & les bien construire, il en faut sçavoir la raison.

Les noms & les verbes conviennent en ce que ce sont des voix artificielles que les hommes ont inventées comme il leur a plu pour exprimer sensiblement les pensées spirituelles de leurs âmes, mais leur différence est que les noms signifient les choses sans parler du temps dans lequel elles existent. Exemple, Dieu, l'homme, la terre ; & les verbes signifient les actions des choses avec les différences du temps présent, passé, & futur, dans lequel elles se font. Exemple, Dieu a créé l'homme sur la terre qui dans son temps nous produira des fruits.

Quand je dis que le nom & le verbe sont des voix, j'entends des sons articulés & différemment formés par le poulmon, le gosier, le palais, la langue & les lèvres de ceux qui parlent ; ces voix sont artificielles pour faire voir qu'il y a de deux sortes de paroles, une naturelle qui ne se peut écrire & qui sert à exprimer les passions de l'âme, comme le plaisir qui est déclaré par le ris, la colère par le cry, & la douleur par les gémissemens, & l'amour par le chant.

Le langage naturel nous est commun avec les autres animaux qui ont des signes propres à découvrir leurs passions.

Mais la parole artificielle propre à

exprimer nos pensées convient seulement à l'homme , puisque les plus fins & les plus rusés animaux n'ont jamais pû proferer aucune voix artificielle avec intention de signifier quelque chose , ny ranger aucuns sons articulés pour s'entre-communiquer des connoissances nécessaires à leur espece.

J'ay adjouté que les hommes ont choisi les termes tels qu'il leur a plû, pour signifier les choses auxquelles ils les ont imposez , afin de nous faire connoître qu'il n'y a point d'autre raison dans les mots que l'usage , & pour prouver que la diversité des langues n'est provenüe que des differens Estats qui ont choisi des termes differens pour communiquer leurs pensées à leurs Citoyens & les cacher aux estrangers.

Les noms se divisent par les Grammairiens en substantifs & adjectifs, parce qu'ils servent à exprimer des estres qui sont ou des substances ou des accidens , ainsi que nous l'avons vû par les Categories , & les noms adjectifs se rapportent aux substantifs , parce que les accidens se rapportent aux substances sans lesquelles ils ne peuvent exister.

Le nom substantif est ou propre ou appellatif , parce qu'il convient à une substance qui est singuliere , ou universelle.

148 *Essais Logiques.*

Le Verbe est actif ou passif , parce qu'il exprime un accident qui à l'égard de la cause s'appelle action , & à l'égard de l'effet s'appelle passion.

• Tout verbe se réduit au verbe substantif (je suis) qui suppose & qui marque l'existence , d'autant que pour agir il faut estre , puis que le neant n'agit point , d'où il s'ensuit que le verbe (estre) a sa signification renfermée dans les autres verbes , comme l'existence est sous-entendue dans l'action. Exemple, l'ayme , se réduit au verbe estre, en disant je suis aimant.

Les verbes doivent avoir dans la construction de la Grammaire un nominatif en un cas , parce que la Philosophie nous prouve qu'ils sont un principe d'une action qui est exprimé par le nominatif du verbe , & un terme qui est exprimé par son cas. Ex. Un Architecte bâtit une maison.

Les noms ont six cas , parce qu'il faut un nominatif pour déclarer & nommer les choses , un genitif pour en marquer la dépendance ou generation , un datif pour exprimer la maniere de donner ou d'acquiescer , un accusatif pour accuser , un vocatif pour appeler , & un ablatif pour retrancher une chose de l'autre.

Les Philosophes Logiciens ne consi-

derent proprement que le nominatif des noms, & l'indicatif des verbes, d'autant que ce premier cas & ce premier meuf sont plus propres à faire des propositions affirmatives ou negatives.

Sans poufuiure plus loin les fondemens de la Grammaire raisonnée, établie sur les principes de la Philosophie, & qui dépend particulièrement de la Logique; je diray encore que le nom & le verbe estant des parties du discours en sont différentes en ce que les parties d'un discours signifient séparément, & que les parties du nom & du verbe ne signifient pas séparément ce qu'elles signifioient auparavant.

Si les parties du nom composé signifient quelques fois, c'est qu'elles sont équivalentes à un discours, ou bien elles ne signifient que par accident.

La proposition est donc définie un discours parfait qui sert à exprimer les jugemens.

Toute proposition simple est composée de deux termes, qui sont les deux mors qui la terminent, & qui en sont comme la matiere. Ces deux termes sont liez par le verbe substantif estre, qui les unit, ou par un autre verbe qui en a la force & qui le renferme. Le premier des termes est appelé le sujet d'u-

ne proposition, & marche ordinairement devant le verbe, & le dernier qui le suit & qui est à la fin s'appelle attribut, parce que la proposition le lie avec le sujet, & luy attribue. Ex. dans cette proposition, l'homme est raisonnable; l'homme est le sujet & raisonnable est l'attribut, & le verbe (est) est la forme, la copule ou la liaison Philosophique de ces deux termes qui en font la matiere.

Si on veut oster la liaison d'entre le sujet & l'attribut, on se sert de la particule negative.

Quand le verbe, estre, est expliqué clairement, la proposition est (de 30. *adjacente.*) Ex. l'homme est animal, quand l'attribut est caché dans le verbe, elle est (de 20. *adjacente.*) l'homme étudie, c'est à dire il est étudiant, ou, (de 10. *adjacente.*) Exemple, il neige, c'est à dire la neige est tombante du Ciel.

Si le verbe estre n'est pas toujours au milieu comme l'exatitute de la dialectique le demande, c'est que l'élégance & la cadence des periodes les met à la fin, mais de quelque maniere que la proposition soit renversée, elle est toujours equivalente dans sa signification à une proposition directe.

CH A P I T R E II.

De la division des propositions.

P O U R diviser methodiquement la proposition, il la faut considerer 1^o à l'égard de sa matiere, 2^o à l'égard de sa forme, 3^o à l'égard de sa quantité, 4^o à l'égard de sa qualité.

La matiere d'une proposition sont les deux termes dont elle est composée, dont le premier qui precede le Verbe s'appelle le sujet, & le second qui le suit, s'appelle l'attribut.

La proposition se divise à l'égard de sa matiere en simple & en composée.

La proposition simple est celle qui se fait de deux termes, dont le premier qui precede le Verbe, s'appelle le sujet, & le second qui le suit se nomme l'attribut. Exemple, la Logique est utile.

La proposition composée est celle qui est faite de plusieurs simples. Exemple, la Logique & la Morale sont utiles pour éviter l'erreur & le vice.

La proposition simple, considerée à l'égard de la convenance ou de la repugnance de ses termes, se divise en

nécessaire, en contingente, en possible & en impossible.

La nécessaire est celle dont l'attribut a une liaison si forte avec son sujet, qu'il n'en peut estre séparé. D'où vient qu'elle est tellement vraie qu'elle ne peut estre fausse. Exemple, Dieu est bon; l'homme est raisonnable.

La contingente est celle dont l'attribut convient avec son sujet, de sorte qu'il peut ne luy pas convenir, d'où vient qu'elle peut estre vraie & fausse. Exemple, l'homme est scavant.

La possible est celle dont l'attribut ne convient pas au sujet; mais il y peut convenir dans le temps futur, d'où vient qu'elle peut estre vraie ou fausse par rapport à la conformité qu'elle aura avec son objet. Exemple, Pierre sera vertueux.

L'impossible est celle dont l'attribut a une si grande repugnance avec son sujet, qu'il ne luy peut convenir, d'où il s'ensuit qu'elle est tellement fausse, qu'elle ne peut estre vraie. Exemple, l'homme est une brute.

Les propositions nécessaires produisent la science, les contingentes & les possibles, l'opinion, & l'impossible quand-elle est revêtuë de la vraie semblance, fait naistre l'erreur.

La seconde division des propositions à l'égard de leur matière, se fait en simples & modales.

Les propositions simples, sont celles qui disent purement que l'attribut convient au sujet sans dire comment. Ex. l'homme est raisonnable, la vertu est désirable.

Les propositions modales sont celles qui ne disent pas seulement que l'attribut convient ou ne convient pas au sujet, mais elles expriment encore la manière avec laquelle il luy convient. Exemple, il est nécessaire que l'homme soit animal, il est contingent qu'il soit beau, il est impossible qu'il devienne vieux, & il est impossible qu'il soit éternel.

Outre ces quatre propositions modales, toutes celles qui contiennent des Adverbes ou des Adjectifs qui en modifient & en déterminent le sens, doivent contre les règles de la Logique vulgaire, passer pour modales. Exemple, il est doux de revoir sa patrie, il est honneste & juste de servir le Roy dans ses Armées. L'homme sage vit heureusement. Les Philosophes raisonnent plus juste que les ignorans, &c.

Il ne suffit pas pour la vérité des propositions modales que l'attribut con-

viennent au sujet, mais il faut qu'il luy convienne de la maniere que la proposition l'enonce; par exemple, quand je dis qu'il est necessaire que Dieu soit juste, cette proposition ne peut estre vraie, si la Justice ne convient à Dieu necessairement; car à l'égard d'un homme juste qui pourroit ne le pas estre elle seroit fautive.

Les propositions composées de plusieurs simples, se divisent par les particules qui les composent, en copulatives, en divisives, en conditionnelles, en causales, en exceptives, en reduplicatives, & en analogiques.

La proposition copulative est celle qui se forme par des conjonctions absolues. Exemple, le Roy est vaillant & juste; pour la verité parfaite de cette proposition, il faut que tous les attributs conviennent au sujet, autrement elle ne seroit vraie qu'à moitié, si l'une de ces deux qualitez Royales luy manquoient.

La proposition divisive est celle qui se forme par une particule divisive. Exemple, la Philosophie est ou contemplative ou pratique pour la verité de ces propositions divisives, il faut que l'un & l'autre des deux attributs opposez puissent convenir au sujet, au-

êtement elles sont de fausse supposition. Exemple, on peut dire que les hommes sont ou sains ou malades, mais on ne peut pas dire qu'ils aient des ailes semblables ou dissemblables à celles d'un Aigle; parce que les hommes n'ont pas d'ailes.

La proposition conditionnelle est celle qui se fait par une particule qui suppose un Antecedent pour en tirer un consequent. Exemple, si le Soleil est levé il est jour, il suffit qu'il y ait une liaison nécessaire entre les deux parties de la proposition conditionnelle pour estre vraie. Exemple, si l'homme estoit un cheval il henniroit. Cette proposition composée est vraie, quoy que l'une & l'autre des simples qui la composent soit fausse. Car l'homme n'est pas un cheval, & ne hennit pas: mais il est *vray* que s'il estoit cheval, il henniroit.

La proposition causale est celle qui est composée d'une particule illative, qui fait que l'une des propositions est tirée de l'autre, avec laquelle elle doit avoir une liaison nécessaire. Exemple, parce que Philis est belle, elle est aimable. Cette proposition ne peut estre vraie, si les deux simples ne le sont, & que leur liaison le soit. Exemple, il

faut pour la vérité de la précédente proposition que Philis soit belle, & qu'elle soit aimable; & de plus, qu'elle soit aimable, parce qu'elle est belle.

La proposition exceptive est celle qui se fait par une particule qui limite le sujet. Exemple, tous les Turcs, excepté le grand Sultan, sont des esclaves. Il suffit pour estre véritable que l'exception soit juste.

La proposition reduplicative est celle qui considère un attribut redoublé, pour en bannir tous les autres. Exemple, le lait comme doux, n'est pas blanc, Dieu entant que juste ne pardonne jamais aux pecheurs. Le propre des reduplications, c'est d'exclure tous les autres attributs d'un sujet pour se réfléchir sur un, d'où vient qu'on a comparé les reduplications aux Souverains qui ne souffrent point de compagnons.

La proposition analogique est celle qui est fondée sur une comparaison, & qui est liée par une particule comparative; il suffit pour qu'elle soit véritable que sa convenance soit juste. Exemple, les yeux sont à l'égard du corps ce qu'est la raison à l'égard de l'ame.

Toutes les propositions qui ont plus d'un sujet ou plus d'un attribut, sont composées, & si elles ont en même

temps plusieurs sujets & plusieurs attributs ; elles le sont encore davantage. Exemple, les hommes & les femmes sont sujets au péché ; le Philosophe doit estre sçavant & vertueux : Les Roys, les Empereurs & tous les Souverains du monde sont sujets aux maladies & à la mort comme les autres hommes.

Il y a des propositions composées dans le sujet & l'attribut avec cette détermination relative, qui fait qu'elles sont simples. Exemple, celui qui se comportera genereusement dans le combat, sera favorisé du Roy. Ces propositions qui composent le sujet & l'attribut, s'appellent complexes. Exemple, de celles qui sont composées sans Verbes, Alexandre fils de Philippes de Macedoine a subjugué l'Asie.

Quand une proposition est composée de plusieurs attributs, il faut voir si un ou tous conviennent au sujet, & si elle est modale ; il faut voir de quelle façon ils y conviennent, car autrement elle ne peut estre veritable. Exemple, la Philosophie est une qualité qui rend l'homme tres-heureux dans toutes les conditions de la vie civile. En cette proposition il faut examiner si la Philosophie rend l'homme heureux, si elle

le rend tres-heureux; & dans toutes les conditions de la vie civile.

Quand une proposition marque un attribut qui dit deux choses, il la faut résoudre. Exemple, Cesar a regné à Rome comme un tyran. Car on peut nier qu'il ait regné, & puis quand il auroit regné, on pourroit nier que c'eust esté comme un Tyran.

Les propositions incidentes sont ou explicatives ou déterminatives. Exemple, des déterminatives, les hommes qui ont de la Religion sont plus braves que les Impies. Les Philosophes qui sont pieux méprisent les richesses. Ex. des explicatives, la doctrine qui met le souverain bien dans la volupté du corps, laquelle a esté enseignée par Epicure, est indigne d'un Philosophe Chrestien.

Si une proposition déterminée n'est vraie dans toute sa détermination ou modification, elle est fausse.

Il ne peut y avoir de la vérité & de la fausseté que dans les propositions, ou formelles ou virtuelles, quand l'affirmation ne tombe point sur la proposition incidente, alors on ne doit pas dire que la proposition soit fausse, car il ne s'agit que de la liaison du sujet & de l'attribut.

Quand les titres ont prévalu, le Philosophe ne se met pas en peine s'ils sont vrais. Exemple, on dit Tres-saint Pere de tous les plus méchans Papes : mais quand il commence à les donner, ils doivent estre vrais.

Nous mêlons assez souvent les idées des choses spirituelles avec les corporelles, & les corporelles avec les spirituelles. Exemple, la nature qui est sage veut se décharger des mauvaises humeurs.

Les propositions expositives sont ou copulatives qui enferment, ou plusieurs sujets, ou plusieurs attributs joints par une proposition affirmative, ou separez par une negative. Exemple, les biens de la fortune accompagnez de ceux du corps, ne rendent pas l'homme heureux. Quelquesfois elles ont plusieurs attributs, & quelquesfois plusieurs sujets. La verité de ces propositions dépend de la convenance ou de la repugnance de toutes les parties dont elles sont composées.

Les propositions disjonctives sont celles dont l'un de plusieurs attributs differens ou opposez, convient ou repugne au sujet. Exemple, les hommes sont vertueux ou vitieux. Autre exemple, les hommes de nostre continent

sont Asiaticques, Affriquains, ou Européens. La vérité de ces propositions opposées dépend de l'opposition nécessaire des parties qui ne doivent point avoir de milieu, ou de l'énumération des parties d'une division parfaite.

Les conditionnelles sont composées par un si, & le sujet est l'Antecedent de l'attribut. Il suffit qu'il y ait de la conséquence pour la rendre véritable. Ex. Si l'ame de l'homme est matérielle, elle est mortelle. On exprime en François les propositions contradictoires par un Quoyque, ou bien par il n'est pas vray. Exemple, quoy que l'ame fut matérielle, Dieu pourroit l'empescher de mourir, ou il n'est pas vray qu'elle soit mortelle, parce qu'elle est matérielle, &c.

Les causales sont celles qui contiennent deux propositions liées par un mot de cause. Exemple, malheur aux Impies, parce qu'ils sont la guerre à Dieu. Exemple, Tybese ne flattoit ses favoris que pour les perdre. Il faut pour la vérité de ces propositions que l'une des propositions soit cause de l'autre. Ce sont des Argumens cachez ou en puissance.

Les relatives sont celles qui enferment quelque comparaison, Exemple,

relle est la vie, telle est la mort des méchans. Les Philosophes sont estimez à proportion de leur sagesse. Les sens sont au corps ce que l'entendement est à l'ame.

Les propositions exceptives sont celles où l'on fait des jugemens différens par un neant moins, ou un mais. Exemple, la Musique plaît aux oreilles; mais elle ne satisfait pas les autres sens. Un tel a changé de fortune, & non pas d'esprit.

La vérité de ces propositions exceptives dépend de la vérité des deux parties, & de la separation ou de l'exception que l'on y met.

Les exclusives marquent que l'attribut convient à son sujet privativement à tous autres. Dieu seul est sage, ou le seul François n'est pas constant dans ses modes. Il n'y a que la vertu seule qui rende l'homme heureux. Je ne sçay qu'une chose, c'est que je ne sçay rien. Le seul salut des vaineux, c'est de n'en point attendre.

Les exceptives sont celles qui affirment un attribut de tout un sujet, à l'exception de quelques inférieurs. Exemple, tous les hommes, horsmis Adam, ont acquis la science par le travail, l'Avarice ne fait du bien à ses parens qu'en

mourant. Personne n'est offensé, si ce n'est par luy-mesme.

C'est un deffaut de Logicien de ne pouvoir juger des propositions des Orateurs ou de la conversation, parce que la cadence de la periode, où l'usage veut que le sujet soit mis apres l'attribut. Il est honteux d'obeyr à ses passions. C'est à dire que celuy qui leur obeit est honteux. Exemple, heureux celuy qui est sage aux dépens des autres. Autre exemple, c'est le Roy qui a pris la Flandre, C'est à dire celuy qui a pris la Flandre est le Roy. Il faut faire le mesme jugement des syllogismes où le renversement des propositions ne change rien.

Il y a deux universalitez, la Physique, qui comprend dans la rigueur tout sans rien excepter. Exemple, tout homme est raisonnable; & la Morale qui reçoit quelque exception. parce que dans les axiomes de Morale on se contente que les choses soient telles ordinairement qn'on les affirme, & pour la plupart. Exemple, toutes les belles filles sont glorieuses; tous les François sont bons soldats, tous les Cartesiens sont vains; tous les vieillards sont déhans.

La regle qu'il faut suivre, est de ne contredire ces propositions moralement universelles & vrayes, si on n'a

une raison d'en faire voir l'exception.

Il y a des propositions Metaphysiquement universelles, quand il arrive rarement qu'elles aient des exceptions. Exemple, tous les hommes sont menteurs.

Il y a des propositions universelles, à l'égard de tous les individus d'un genre. Exemple, tous les hommes sont des animaux, d'autres sont universelles seulement à l'égard de tous les genres des individus. Exemple, tous les animaux estoient dans l'Arche de Noé. Autre exemple, ce Magistrat a passé par toutes les Charges, c'est à dire par une charge de chaque sorte.

Pour les propositions particulieres, elles ne sont pas toujours marquées par un quelque &c. Mais par des au pluriel. Exemple, des Medecins soutiennent que la transfusion du sang est salutaire. Quand il y a les, alors la proposition est universelle. Exemple, les Medecins doivent connoître le temperament du malade.

Il y a des douleurs mortelles, c'est à dire quelques douleurs sont mortelles. Il y a des craintes bien-seantes à un homme prudent, &c.

Quand une proposition est ambiguë, ou indefinite, il en faut chercher le sens

par ce qui la precede, & ce qui la suit.

Les propositions indefinies dans une matiere necessaire, se reduisent à l'universalité Physique, & dans une contingente elles ne se reduisent pas à la particuliere, comme plusieurs le pretend. Mais à l'universalité morale. Ex. les François sont biaves, les Italiens volageux, & les septentrionaux yvrognes.

J'avoüe que la Logique des Ecoles, & la moderne qui fait tant de bruit, sous l'art de penser, sont plus capables de confondre l'esprit que de l'eclaircir par la multitude des preceptes & des subdivisions de propositions, dont elles nous accablent; c'est pourquoy apres en avoir rapporté les principales Regles, je suis d'avis que le Lecteur apres les avoir entendues une fois, ne se mette pas en peine d'en charger sa memoire, puis qu'il suffit pour bien juger de la verité d'une proposition de comparer le sujet avec l'attribut, pour en connoistre naturellement la verité, & se preserver d'estre surpris des Sophistes capricieux.

CHAPITRE III.

De l'opposition des propositions, & des regles qui servent à juger de leur verité.

LEs quatre propositions opposées sont celles qui sont composées des mêmes termes, & qui ont une particulière repugnance entr'elles à l'égard de leur quantité & de leur qualité, ainsi qu'on le voit par la Table suivante.

L'opposition des propositions singulieres se rapporte à la contradictoire, celle des propositions indefinies se rapporte à l'opposition contraire dans une matiere nécessaire, & à l'opposition sous-contraire dans une matiere contingente.

De deux propositions contradictoires, l'une est toujours vraie & l'autre fausse.

Les contraires ne peuvent jamais estre toutes deux vraies, soit dans la matiere contingente, soit dans la nécessaire, mais bien dans la matiere contingente.

Les propositions subalternes dans une matiere nécessaire peuvent toutes deux estre vraies, & toutes deux estre faus-

ses ; mais dans la matiere contingente , la particuliere peut estre vraye quand l'universelle est fausse.

Les propositions sous-contraires peuvent toutes deux estre vrayes dans une matiere contingente, mais non pas toutes deux fausses ; mais dans la matiere necessaire, quand l'une est vraye, l'autre est toujours fausse.

Il nous resteroit à parler de l'équipolence des propositions, pour ôter leur opposition par l'addition ou la soustraction de la particule négative, & de leur conversion, en les renversant par le changement du sujet en attribut; mais comme ces deux matières sont de nul usage dans la Logique, & qu'elles ne sont propres qu'à renverser la cervelle des Sophistes; nous les laisserons accrochez à ces matières épineuses pour nous appliquer à des préceptes d'un plus grand usage.

La proposition à l'égard de sa forme est ou affirmative ou négative, & en suite vraie ou fausse, dont voici les règles.

La vérité de l'esprit est la conformité du jugement avec son objet; la vérité de la parole est sa ressemblance avec le jugement & la vérité de l'écriture, est sa conformité avec la parole, & celle du chiffre avec l'écriture vulgaire. Et la vérité de la chose est indépendante de l'entendement, & est sa conformité avec l'idée divine ou son existence.

Première Règle.

LA proposition est vraie quand elle est conforme à son sujet, c'est à

dire qu'elle unit dans l'esprit les choses qui sont unies dans la nature. Exemple, l'homme est mortel; & qu'elle separe ce qui est separe dans les choses. Exemple, l'homme n'est pas un pur esprit, il faut remarquer qu'il n'y a que l'Indicatif qui sert pour faire des propositions affirmatives ou negatives; les autres meufs des Verbes servent à exprimer les volontez ou les passions des hommes. Ex. venez icy, je voudrois avoir la grace, si j'estois heureux, estre sçavant.

II.

Une chose est veritable par son essence & son existence : car bien que l'esprit conçoive que de l'Orchal est de l'Or, il ne laisse pas d'estre un veritable Orchal par son essence & son existence independante de l'entendement.

III.

L'attribut d'une proposition affirmative pour estre vraie, doit convenir au sujet. Exemple, le Soleil est rond ou lumineux, & celui d'une negative ne luy doit pas convenir. Exemple, le Soleil n'est pas cubique ou tenebreux.

IV.

L'attribut convient ou necessairement au sujet. Exemple, l'homme est un animal; ou contingement. Exem. l'homme est sçavant; l'air est éclairé.

Quand

V.

Quand l'attribut est nécessaire ; alors il est de l'essence comme le genre & la différence. Exemple, l'homme est un animal raisonnable, ou une propriété inséparable. Ex. l'homme est visible.

VI.

Les attributs contingens sont absolus. Exemple, l'homme est sçavant, ou respectifs. Ex. l'homme est Pere ou Maître.

VII.

Jamais les genres ne peuvent recevoir leurs especes pour attributs, ny les especes leurs individus qu'avec limitation. Exemple, quelque animal est homme, quelque homme est pierre.

VIII.

Les différences essentielles & les propriétés sont des attributs reciproques avec leurs sujets. Exemple, tout homme est raisonnable ou risible ; & tout ce qui est raisonnable ou risible est homme. Mais les accidens contingens ou communs, ne se convertissent ou ne se reciproquent point universellement avec leur sujet, mais avec limitation. Exemple, tout corbeau est noir ; mais tout ce qui est noir n'est pas corbeau.

IX.

Les attributs essentiels d'une Cate-
H

gorie ne peuvent convenir essentiellement à un sujet d'une Catégorie différente; mais accidentellement. Exemple, l'homme n'est pas la science, ou la grandeur; mais il est sçavant ou grand, & une différence opposée ne peut convenir au sujet d'une autre espee. Ex. la plante ne peut convenir à l'animal.

X.

Quand l'attribut d'une proposition est accidentel, jamais la proposition ne doit avoir un sujet universel pour estre vraie. Exemple, tout homme est juste, nul homme n'est juste, elle peut estre vraie & fausse en differens temps. Ex. Pierre est petit, quand il est enfant, & n'est plus petit quand il est vieux.

XI.

Les attributs accidentels se doivent enoncer par un Adjectif ou terme concret (c'est à dire composé) pour estre vrais; & jamais par un terme abstrait (c'est à dire simple) Exemple, l'homme est sçavant, & non pas l'homme est la science, la douceur est une qualité, alors l'attribut est essentiel.

XII.

De deux propositions contradictoires, l'une est toujours vraie & l'autre fausse, soit qu'elles soient du temps passé, soit du present, soit du futur. Car

une proposition est vraie, quand elle énonce ce qui a esté. ou n'a pas esté; ce qui est ou n'est pas, & ce qui sera ou ne sera pas. Il ne sert de rien de dire que l'on n'en connoist pas la vérité, puis qu'elle est véritable indépendamment de nostre connoissance.

XIII.

L'évidence d'une proposition dépend de la conviction des sens ou de l'entendement, qui sont persuadés que la chose ne peut estre autrement. Exemple, de l'évidence des sens, je vois que Pierre a bû, ou qu'il boit. Ex. de l'évidence de l'entendement, le Soleil doit estre plus grand beaucoup de fois que la terre.

XIV.

La probabilité d'une proposition dépend de ce qu'elle panche plus vers l'évidence que vers l'obscurité, ou que la chose se fait plus souvent de la façon qui la rend probable que d'autre. Exemple, il est probable que celui qui étudie sera sçavant; parce que cela arrive ordinairement.

CHAPITRE IV.

Contenant les maximes les plus nécessaires à un Logicien, pour en tirer de bonnes conséquences.

IL est avantageux à un Logicien qui veut argumenter, d'avoir devant les yeux, ou présentes à l'esprit, plusieurs maximes ou propositions générales, nécessaires & incontestables dont il puisse appuyer ses conclusions dans les arguments.

Ces propositions sont appelées premiers principes de connoissance, axiomes, sentences, *effata*, *pronunciata*, &c. Et sont telles qu'il suffit de les entendre pour y consentir.

Ces maximes sont ou très-générales, dont les particulières sont tirées; ou particulières dépendantes de ces générales, comme les ruisseaux dépendent de leur source. Ces dernières sont déterminées à chaque science.

Les plus ordinaires maximes générales & communes à toutes les sciences, sont les propositions suivantes.

Tout estre est ou n'est pas,

Il est impossible qu'une mesme chose soit ou ne soit pas à l'égard de toutes choses semblables.

En toutes sortes de sujets l'affirmation ou la negation est veritable.

Un tout est plus grand que sa partie.

Une partie est plus petite que le tout.

Si des choses égales vous en ôtez une portion égale, ce qui restera sera égal, ou si vous y ajoutez quelque chose d'égal, le tout demeurera égal.

Les choses qui sont égales à une troisième, sont égales entr'elles à l'égard de cette troisième.

Les choses qui sont le double ou la moitié d'un mesme sujet étendu, sont égales entr'elles.

Tout nombre est pair ou impair.

Il n'y a point de nombre finy qui soit si grand qu'il ne puisse croistre à l'infiny, quoy qu'il demeure toujours finy.

La nature et plus forte raison l'art ne peuvent rien faire sans matiere.

Dieu & la nature ne font rien en vain.

Il ne faut point multiplier les estres sans necessité.

Le bien est ce que toutes choses desirent; & le mal ce que toutes choses abhorrent,

On ne peut haïr le bien en qualité de

bien, ny aimer le mal en qualité de mal, &c.

Pour ce qui est des maximes propres à la Logique, elles sont tirées des lieux communs d'où elle prend ses preuves pour argumenter. Dont chacun aura sa maxime pour s'en servir à former l'argument que l'on en tirera.

Les lieux communs sont ou internes qui sont attachez au sujet, comme la définition, les causes, ou externes qui sont d'autorité, comme les Loix, les témoins.

Première Maxime du Genre.

TOut ce qui convient au genre convient à l'espece, c'est à dire ce qui convient au supérieur convient à l'inférieur. Exemple, il convient à l'animal d'avoir la vie & le sentiment; il convient aussi à l'homme ou à la brute. Mais tout ce qui convient à l'espece ou à l'inférieur, ne convient pas au supérieur, il convient à l'homme d'estre raisonnable; & pourtant il ne convient pas à l'animal en general d'estre raisonnable.

Deuxième max de l'espece.

L'espece suppose le genre. Exemple,

s'il y a des hommes, il y a des animaux. Tout ce qui convient à toutes les especes convient au genre. Ex. si la prudence, la force, la temperance, & la Justice, sont louables; il s'ensuit que toute vertu est louable.

Troisième max. de la difference & de la propriété essentielle.

Là où la difference & la propriété essentielle se rencontrent, on y doit trouver l'espece. Exemple, là où est le raisonnable & le risible, là doit estre l'homme. La raison est qu'ils sont de l'essence de l'espece qu'ils établissent.

Quatrième max. de la definition.

Ce qui convient à la definition convient aux choses definies. Exemple, il convient à la Rethorique de persuader, parce que c'est un effet de l'art de bien dire; donc si l'art de bien dire est dans Cicéron, la Rethorique y sera aussi.

Cinquième max. du tout.

Ce qui convient au tout convient aux parties. Exemple, il convient à tous les hommes d'estre mortels, donc il con-

viendra à Pierre. *Secundo*, qui dit tout n'excepte rien. Exemple, qui dit que tous les Eleus de Dieu sont sauvés, n'en excepte aucun.

Sixième max. des parties.

Ce qui convient à toutes les parties convient au tout. Exemple, il convient aux cinq Zones d'être habitables, donc il convient de l'être à toute la terre. *Secundo*, là où les parties ne se rencontrent pas, le tout ne s'y peut rencontrer. Ex. là où il n'y a ny Capitaines ny soldats, il n'y a point d'armée.

Septième max. du sujet.

Les accidens dépendent du sujet. Ex. telles sont les maladies, quel est le temperament du malade. *Secundo*, là où est le sujet, là sont accidens nécessaires. Ex. là où est le feu, il y a de la chaleur.

Huitième max. des accidens.

Là où sont les accidens, là se doivent rencontrer leur sujet. Exemple, là où il y a de la science, il faut qu'il y ait de l'esprit; là où il y a du lait, il y a eu de la generation.

Neufième max. des antecédens.

Supposé l'antecedent, il faut que le consequent s'ensuive. Exemple, supposé qu'il y ait de la beauté, il y aura de l'amour : le cœur est blessé, donc il en mourra.

Dixième max. des consequens.

Le consequent n'est jamais sans antecédent. Exemple, on ne peut être vieux que l'on n'ait été jeune. Il n'y a point de fruit qu'il n'y ait eu des fleurs.

Onzième max. de la cause.

L'effet ressemble à la cause. Exemple, d'un bon arbre il en sort de bon fruit ; d'une bonne semence viennent de bonnes actions, une chose demeurant la même, produit toujours la même chose.

Douzième max. de l'effet.

L'effet suppose l'existence de la cause. Exemple, s'il est jour, le Soleil est levé. Il y a des créatures, donc il y a un Créateur,

Treizième max. des semblables.

Il faut faire le même jugement des choses semblables. Exemple, comme la Politique apprend à gouverner les Etats, l'Oeconomique doit apprendre à gouverner les familles.

Quatorzième max. des dissemblables.

Les choses dissemblables doivent avoir des attributs differens, ou plutôt opposés. Exemple, si un Roy merite l'amour de ses sujets, un Tyran merite leur haine.

Quinzième max. des égaux.

Quand deux choses sont égales, ce qui convient à l'un convient à l'autre. Exemple, si un Pere doit estre honoré de ses enfans, une Mere le doit estre pareillement.

Seizième max. des relatifs.

Dans les relatifs, l'existence de l'un suppose l'existence de l'autre. Exemple, il n'y a point de Pere sans fils, ny de fils sans Pere.

Dix-septième max. des comparatifs.

La comparaison se fait ou du plus ou au moins. Exemple, si cent Loüis n'ont pû le corrompre, dix ne le corrompront pas, ou du moins au plus. Bx. si celuy qui frappe un Juge est digne de mort, à plus forte raison celuy qui le tuë: ou d'égal à égal. Bx. si l'honneur attire l'ambitieux, les plaisirs attireront le voluptueux.

Dix-huitième max. des contraires.

Les contraires sont chassés par leurs contraires. Exem. la chaleur détruit le froid.

Dix-neufième max. des repugnans.

Il repugne de trouver un effet contraire à la cause qui le produit. Exem. il l'aime, donc il n'en a pû médire.

Vingtième max. des privatifs.

Si de deux termes privatifs l'un convient à un sujet, l'autre ne luy peut convenir. Exemple, s'il est riche, il n'est pas pauvre; s'il est jour, il n'est pas nuit. 2^o on ne peut passer de la priva-

tion à l'acte, quand la puissance naturelle est détruite.

Vingt-unième max. des contradictoires.

L'une des propositions contradictoires est toujours vraie, & l'autre toujours fausse en toute sorte de matieres.

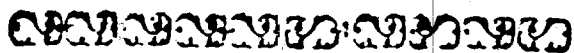
Vingt-deuxième max. de l'autorité divine.

L'autorité divine est infallible, à cause que Dieu ne peut estre trompé ny nous tromper, c'est pourquoy il faut croire religieusement tout ce qu'il a dit.

Vingt-troisième max. de l'autorité humaine.

Ce qui est approuvé de tout le monde, ou de la plus grande partie, ou des plus sages & des plus autorisez en chaque chose, ne doit pas estre improuvé. Ex. l'amour des parens, l'éducation des enfans, le respect des Magistrats, la sécurité des Ambassadeurs, &c.

Il faut s'accommoder au temps, se connoître, rien de trop, &c.



VI. DISSERTATION

Logique.

De la definition & de la division.

Avant que d'entrer en matiere, il faut remarquer qu'il y a quatre principes de connoissance, dont tous les hommes, soit sçavans ou ignorans, sont obligez de se servir pour exprimer leurs pensées.

Ces principes de connoissances sont la definition, la division, l'argumentation & la methode, que les Philosophes appellent instrumens des sciences, parce qu'il les faut avoir en main pour y travailler avec facilité & certitude; moyens de sçavoir, parce que l'esprit s'en sert pour acquérir toute sorte de veritez dans la recherche des sciences; nous leur donnons le nom de principes de connoissance, parce qu'ils nous servent de lumiere pour découvrir tout ce que nous avons dans l'ame.

La definition nous explique la nature d'une chose en general. La division nous le fait connoître clairement & en-

tièrement par le nombre & l'ordre de ses parties. L'argumentation nous apprend à raisonner juste, sur toute sorte de matières, pour leur attribuer ce qui ne leur convient pas. Et la methode nous fait disposer par ordre toutes ces connoissances precedentes.

La définition nous dit ce qu'une chose est, la division combien il y en a, l'argument ce qui lui convient, & la methode nous enseigne de quelle façon nous en devons discourir. D'où je conclus, qu'il n'y a point d'autres moyens que ceux-là pour travailler aux sciences & pour former toutes sortes de discours qui ne sont qu'un choix de définitions, de divisions & de raisonnemens, disposez en un bel ordre par la methode; afin de manifester les matières qui y sont traitées.

Adjoûtés qu'on peut faire un défi à tout homme de s'expliquer autrement. Que par ces quatre principes de connoissance qui suffisent pour décider toutes sortes de questions.

Il nous reste donc à en découvrir les regles & à traiter en particulier de la définition & de la division dans les deux Chapitres suivans, renvoyant l'argumentation & la methode aux deux dernières parties de la Logique.

CHAPITRE I.

De la definition en general , de ses regles , & de ses parties.

LA definition est d'un si grand usage dans les sciences, & mesme dans les discours les plus familiers, que sans elle on ne peut expliquer la nature d'aucune chose ; & de quelque façon qu'on la considere , on ignorera toujours ce qu'elle est, si on n'en connoît la definition.

Il n'y a rien de plus naturel à l'esprit, d'abord qu'il s'applique à la connoissance de quelque matiere , que d'en vouloir decouvrir la nature & l'essence par une definition parfaite qui luy doit expliquer ce qu'une chose est en general, & comme elle doit estre distinguée de toutes les autres choses qui sont dans la nature.

La definition se definit un principe de connoissance qui nous explique une chose en general, & qui nous sert à dire ce qu'elle est ; Exemple, l'homme est un animal raisonnable, la Physique est la science des choses naturelles.

Regles pour bien definir.

1. Regle. Toute definition doit estre composée de deux parties ; sçavoir du genre qui marque la convenance de la chose definie ; & de la difference qui sert à distinguer cette même chose de toutes les autres : mais elle est exacte quand elle est faite par le genre prochain qui contient tous les autres genres , & par la difference essentielle & immediate qui la distingue de toutes les autres especes.

2. Regle. Avant que de definir les choses , il faut prendre garde qu'elles ne soient pas equivoques ; car en ce cas là il les faut diviser pour oster la confusion que les differentes significations d'un mot equivoque causeroient dans l'esprit de ceux à qui l'on parle : d'où je conclus cet important precepte de diviser les choses equivoques avant que de les definir, comme aussi de definir les choses univoques quand elles sont generalles avant que de les diviser ; mais après avoir defini une chose generale, il la faut diviser en ses parties pour definir ces mêmes parties separement & exactement. Prenons pour exemple la division de l'être & des Categories.

C'est par ce même precepte qu'il faut accorder les Auteurs qui disputent, sçavoir qui doit preceder par ordre de Doctrine de la division ou de la definition ; auxquels je réponds que la division des choses equivoques precede la definition des choses generales , & que celle cy doit estre suivie de la division avant que de definir les choses en particulier.

3.^e Regle. Il faut que la definition soit d'égale étendue avec la chose definie , ce qu'on appelle estre juste, parce qu'elle n'a rien de superflu pour obscurcir , ny rien de defectueux pour que l'esprit decouvre tout ce que l'on definit ; c'est à dire que la definition doit convenir à toutes les choses definies & point à d'autres. Exemple L'animal raisonnable convient à tous les hommes en particulier , & ne convient point à une autre espee.

4. Regle. La definition doit estre faite par un discours plus clair que la chose qu'on doit definir , autrement ce seroit plutôt un enigme pour cacher la chose dont on parle , qu'un principe de connoissance pour la decouvrir. D'où vient que ce qui est definy n'entre pas dans la definition, parce qu'il seroit plus & moins clair que soy-mesme.

5. Règle. La définition doit estre courte, autant qu'elle le peut estre, sans obscurité, parce qu'il faut qu'elle entre facilement dans la memoire pour faire naître la science : & si elle estoit longue, on ne pourroit la retenir ny l'apprendre avec plaisir.

6. Règle. Il faut cinq conditions pour qu'une chose soit définie dans la rigueur d'une juste définition.

Primò, il faut que la chose définie soit un estre réel, afin d'estre véritable & intelligible pour estre connu & déclaré par sa définition. C'est pourquoy les estres de raison, les privations, les negations n'estant pas des estres véritables & réels, ne peuvent proprement estre définis, & les descriptions qu'on en fait doivent estre tirées de l'estre auquel elles appartiennent, comme du sujet où elles se rencontrent, & de la chose à laquelle elles sont opposées. Exemple, la nuit est la privation de la lumière du Soleil dans l'air; l'aveuglement est l'absence de la veüe dans les yeux de l'animal.

Secundo, il faut que ce qu'on définit soit en estre par soy, car les estres par accident estant composez de parties opposées, ne se peuvent définir ensemble ayant des natures, & par conséq

quent des définitions différentes. Ex. le blanc ne se peut définir, sans separer la blancheur du sujet, en expliquant l'un & l'autre separément.

Troisièm., il faut que la chose définie soit universelle, car les choses doivent estre nécessaires pour estre définies avec certitude, & dépoüillées de leur singularité pour estre clairement connues, la difference singuliere & individuelle estant toujours ignorée.

Quatrièm., il faut qu'une chose soit genre subalterne ou espece pour estre définie; car le genre souverain n'ayant rien au dessus de soy ne peut estre défini.

Quintèm., ce qu'on veut définir doit estre finy & borné; car ce qui est infiny surpassant dans sa maniere d'estre toutes sortes de limites, il surpasse aussi les bornes de l'esprit humain qui est finy; & ainsi il ne peut estre compris dans un des principes de connoissance dont il se sert; il faut donc conclure que l'infiny ne se connoist qu'indéfiniément, suivant la pensée de Descartes.

Sixtèm., Les substances se divisent par leur genre prochain, qu'on trouve par la methode de composition, en comparant les choses qui approchent davantage les unes avec les autres. Exemple, le genre prochain de l'homme, c'est l'a;

nimal, parce que c'est sa prochaine évenance, pour trouver la différence on a besoin de la méthode analytique, ou division, comme il faut diviser le genre pour trouver la différence qui le détermine. Exemple, l'animal est ou raisonnable ou irraisonnable.

Les instrumens soit naturels, comme les bras, l'œil, le nez, ou artificiels comme un marteau, une plume, se définissent par la différence qu'on tire de leur usage & fonction. Exemple, l'œil est un organe pour voir, le nez pour odorier, le pinceau est un instrument pour peindre, & la plume pour écrire.

30 Les accidens peuvent aussi bien estre définis par une différence essentielle que la substance, parce qu'ils ont leur essence propre & particulière, par laquelle ils peuvent estre définis & connus. Exemple, la Physique est la science des choses naturelles, & la Logique l'art de bien raisonner.

Les accidens se définissent par le genre prochain, & la différence essentielle tirée de plusieurs sources de l'objet, du sujet, de la façon de rendre de l'objet par la poursuite & l'éloignement, si on tire la différence du lieu, du temps, de la cause finale, ou efficiente, c'est description.

Quand Aristote dit que les accidens ne se définissent point, il faut entendre avec leur sujet, & non pas séparément. Exemple, le blanc ne peut estre défini que séparément.

La définition doit estre connue par elle-mesme, & ne peut estre démontrée, parce qu'il n'y a rien qui precede les parties essentielles dont elle est composée ; C'est pourquoy celuy qui nie les définitions nie les principes dont il faut convenir, & si quelquefois on les prouve, & mesme la définition, c'est toujours (à *posteriori*) c'est à dire par leur propriété & leurs effets.

Le conclus de là que la définition sert de moyen à celuy qui raisonne, pour faire une bonne demonstration, parce qu'elle contient les parties essentielles de son sujet, qui sont la source des propriétés qu'on peut démontrer par leur propre cause, qui est l'essence contenue dans la définition.

Il faut icy remarquer, que les définitions & divisions ne sont affirmatives ny negatives, & par consequent ny vraies ny fausses, mais bonnes ou mauvaises, suivant la conformité qu'elles ont avec leur regle. Quand le verbe affirmatif estre, se rencontre avec la définition & division, il en fait des propo-

stions; ce qui nous fait conclure évidemment que ces deux principes de connoissance appartiennent à la seconde action de l'esprit.

Comme il arrive souvent qu'on ignore les termes dont on se sert pour exprimer les choses, la définition qui les explique est du mot ou de la chose.

La définition du mot se fait ou par l'explication de l'etimologie. Exemple, la Philosophie signifie l'amour de la sagesse, ou par traduction d'une langue inconnue à une connue. Exemple, le mot Alemand *Got* signifie Dieu en François: ou par reduction d'un terme de l'art à un mot usité ou vulgaire. Ex. *Gueulle* en Blazon signifie rouge.

La définition des choses est ou essentielle & parfaite, qui explique la nature d'une chose par son essence, & s'appelle proprement définition, ou accidentelle & imparfaite, qui explique la nature du sujet par des accidens, & reçoit le nom de description.

La définition essentielle & parfaite est ou Metaphysique, qui se fait par le genre & la difference. Exemple, l'homme est un animal raisonnable ou Physique, qui se fait par la matiere & la forme. Exemple, l'homme est un composé du corps humain, & de l'ame raisonnable.

La description est ou propre ou Metaphorique; la premiere se fait en expliquant la nature d'une chose par ses accidens. Exemple, l'homme est le plus noble & le plus majestueux de tous les animaux; la seconde explique la nature d'une chose par comparaison, & rapport avec une autre chose avec laquelle elle est semblable. Exemple, la Morale est la medecine de l'ame, un Docteur sera nommé la lumiere du siecle. Ces descriptions metaphoriques sont les plus nobles expressions d'une langue, quand elles sont faites suivant les loix de la Rethorique, mais elles sont plus propres & plus usitées des Orateurs, & particulièrement des Poëtes que des Philosophes qui se contentent de la verité toute nue.

Comme il y a de deux sortes d'accidens, le propre & le commun, il s'ensuit qu'il y a de deux sortes de descriptions, dont l'une se fait par les proprietétez d'un sujet. Exemple, l'homme est un animal risible & admiratif, l'autre se fait par des accidens communs & contingens. Exemple, l'homme est sçavant, vertueux, mais parce qu'il se rencontre dans chaque sujet des accidens differens; sçavoir sa quantité, sa qualité, son action, sa passion, son lieu, son

temps, la situation & son avoir; il se fait de différentes descriptions par tous ces accidens, qui sont la plus ample matière de la Rethorique & de la Dialectique, & la source la plus féconde d'où elles tirent ses raisonnemens.

La description d'une chose par sa propriété sert pour la discerner d'avec toutes les autres, auxquelles cette propriété ne convient pas, & vaut presque autant que la définition essentielle pour expliquer une chose, d'où vient qu'Aristote s'en sert fort souvent, au lieu de la différence essentielle, comme lors qu'il définit le bien par la convenance, ou parce qu'il est désirable ou communicatif, qui ne sont que les propriétés du bien, dont la différence essentielle est d'être parfait.

J'ajoute encore qu'on est obligé de se servir des propriétés des choses, ou de plusieurs accidens communs qui conviennent à une chose seulement, au lieu de la différence essentielle ou forme substantielle, qui est presque toujours ignorée, comme entre tous les animaux, nous ne connoissons que celle de l'homme seulement qui est le raisonnable, prenant la propriété des autres animaux, pour distinguer & établir leur essence.

est important de remarquer qu'on ne peut définir proprement & dans la rigueur d'une parfaite définition que fort peu de choses, d'où je conclus qu'au deffaut des définitions parfaites, il faut avoir recours aux descriptions qu'on en peut faire, & souvent découvrant la nature des choses par des accidens sensibles, comme par les proprietez, les causes, les effets, qui sont comme le dehors des choses dont on parle, & par consequent plus manifestes aux yeux du vulgaire; c'est pourquoy il arrive que les belles descriptions sont plus avantageuses pour nous faire entendre que les définitions; ainsi on connoistra mieux l'amour ou quelque autre passion par les riches descriptions que nous en ont fait les Poëtes, que par les définitions.

Cecy sera plus clairement connu par la Table suivante, inventée pour soulager la memoire.



CHAPITRE II.

*De la division de son usage &
de ses regles.*

L'Ordre des principes de connoissance demande qu'apres avoir examiné une chose en general par la definition, nous venions à descendre dans le particulier de la mesme chose par la division, qui examine jusqu'aux moindres parties, & s'il est permis de le dire, les démonte piece à piece, & les considere de si près, qu'elle nous en donne une connoissance beaucoup plus claire & plus parfaite que la definition, qui ne nous la represente que confusément & en general.

La division est un moyen si necessaire pour acquerir les sciences, que sans son secours on ne les peut expliquer clairement; c'est par les divisions que l'ordre & la netteté se coulent dans nos discours; c'est par ce moyen qu'on évite l'erreur, la confusion, les equivoques, & les raisonnemens captieux qui nous surprennent, si nous ne sçavons discerner toutes choses par la division,

Dissertation VI. 195

qui se définit une claire & entière connoissance des parties d'un tout.

Pour prouver que la division donne une claire connoissance des parties divisées; il faut supposer que l'esprit connoist clairement & parfaitement une chose, lors qu'il en connoist les parties & leur ordre: Or est-il que les divisions exactes doivent estre faites avec ordre & raison d'ordre, toutes les parties dépendant les unes des autres avec liaison, afin que par ce moyen l'esprit passe de la connoissance des unes à la connoissance des autres, pour les comprendre clairement & distinctement.

La division doit encore faire connoistre entièrement les parties d'un tout; ce qu'elle fait par le moyen des trois principes qui se rencontrent dans toute bonne division, par lesquels il faut terminer toutes les questions qui se peuvent faire. Ces principes sont le nombre & la raison qui le justifie, l'ordre & la raison de cet ordre, la définition par la convenance & la différence, dont on parlera plus amplement cy-apres.

Lest necessaire d'observer qu'entre toutes les divisions precedentes qui sont toutes utiles dans les sciences, la plus ordinaire & la plus usitée dans la Philosophie, c'est celle-là qui passe des choses generales aux choses particulieres, qui est une methode propre à enseigner les sciences inventées; dans cette façon de diviser il faut mettre devant les choses plus generales, & descendre par ordre aux particulieres. Au lieu que dans la division d'un tout en acte & Physique, il faut commencer par les plus grandes parties pour trouver les plus petites; nous trouverons des exemples de la premiere façon de diviser dans les Categories, & de la seconde dans la Geographie.

Regles pour bien diviser.

La premiere est que la division doit estre juste, le tout qui est divisé estant d'égale étenduë avec les parties, & les parties avec le tout, de sorte que l'un n'excede pas l'autre; d'où vient que ces divisions sont faulles, l'animal est ou raisonnable ou irraisonnable, ou immortel. Tout animal est terrestre ou volatile, la premiere division est mon-

strueuse, contenant trop de parties; la dernière est defectueuse en contenant trop peu.

La seconde est, que les parties doivent estre opposées, ou tout au moins différentes & distinguées les unes des autres, autrement il ne se pourroit faire de division, puisque c'est par là que les parties sont établies pour donner lieu à la distinction, il faut que les parties soient immédiatement opposées pour rendre la division plus claire, comme on divise la substance en corporelle & spirituelle, & non pas en animée & inanimée, il s'ensuit de l'opposition des parties d'une division qu'il faut éviter la coïncidence, qui arrive quand les parties opposées sont contenues les unes dans les autres.

La troisième est que les divisions dépendent les unes des autres, contenant des subdivisions mises dans un tel ordre, qu'on puisse rendre raison pourquoy on les aura ainsi disposées; d'où je conclus qu'il faut condamner la plupart des divisions de l'école qui sont sans ordre, & placées queue à queue comme des canards quand ils volent.

La quatrième nous oblige à ne diviser pas en trop de parties qui pourroient confondre l'esprit & embarrasser la me-

moire ; car l'esprit a coutume de s'égarer dans les détours des longues & ennuyeuses divisions, qui ont encore cela de mal qu'elles embarrassent la memoire ; chercher les plus petites parties, c'est plutôt reduire en poudre les matieres que les diviser ; on est aussi obligé de diviser assez, & suivant la necessité qu'on a des parties. Il arrive en cecy comme en toute autre chose, que l'excez & le deffaut sont blâmables, suivant les sentimens des sages (*ne quid nimis*) & de Senèque (*idem est minimum ac nulla divisio*) ne point diviser & trop diviser sont naistre également la confusion.

Il faut autant que l'on peut diviser en deux membres, mais on ne le peut pas toujours comme en la division des cinq sens, des quatre vertus morales, des trois chœurs des Anges, & de plusieurs autres choses.

Toutes choses ou generales ou composées peuvent diviser ; d'où vient que ce principe de connoissance a une tres-grande étendue, & est d'un merveillex usage dans la recherche de la verité, sans le secours des divisions nos discours, mesme les plus familiers, sont sans ordre, sans netteté, & le plus souvent remplis de froids equivoques d'erreur & de confusion.

En un mot, pour bien discerner toutes choses & les distinguer les unes des autres, pour les comparer & pour les examiner parfaitement, & pour en parler clairement & facilement, il faut de nécessité employer des Tables dont l'utilité est trop grande pour ne la pas examiner amplement, avant que de finir ce Chapitre.

Ce qui a obligé les Philosophes à enseigner les sciences par Tables, qui sont des divisions gravées : C'est qu'elles soulagent la raison & la mémoire, qui sont les deux seules facultez que la nature a données à l'homme pour devenir sçavant.

Les Tables contiennent seulement les principes de connoissance en peu de mots & par ordre ; ce qui peut faire éviter la multitude & la confusion, qui empêchent nostre esprit de connoître la vérité, & la mémoire de l'apprendre & de la retenir ; En effet, cette fidele dépositaire des sciences n'est accablée que par la multitude & la confusion de toutes les connoissances qui se rencontrent dans un discours continu, ennuyeux & mal ordonné, que l'on évite par des Tables où les matieres sont divisées en un bel ordre, & qui donnent encore à l'esprit des principes généraux pour

terminer une infinité de questions particulières qui en dépendent.

On peut encore ajouter à l'avantage des Tables bien disposées, qu'elles produisent la netteté & la beauté dans les sciences, & qu'un Orateur s'en peut servir pour parler avec facilité sur la matière qu'elles contiennent, & faire un discours ordonné, afin de s'insinuer agréablement dans l'esprit & dans la mémoire, au lieu que sans le secours des Tables, il n'emploiera tout au plus qu'un docte galimatias composé de riches connoissances volées de part & d'autre dans de bons Auteurs, qui faute d'estre ordonnées n'auront point d'autre effet que de rebuter les esprits par leur confusion.

Si quelqu'un vouloit soutenir qu'il n'importe pas de sçavoir les choses avec un ordre si rigoureux; & pourveu qu'on les sçache qu'il importe peu de l'ordre, je le convaincray en luy faisant voir que toutes les choses du monde sont un effet de la sagesse divine qui les a disposées par ordre; c'est pourquoy la connoissance qu'on en peut avoir n'est pas véritable, si elle ne représente l'ordre dans lequel Dieu a créé ces choses pour les connoistre telles qu'elles sont.

J'y croy que pour donner une plus

haute impression de l'ordre des sciences qui en fait la beauté, il ne sera pas inutile de faire voir par induction générale, que l'essence de la beauté dépend de l'ordre; la beauté du monde dépend de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers; la beauté de la vertu, de l'ordre de la partie supérieure de l'ame, à sçavoir de la soumission de la raison & de la volonté à Dieu, & de l'assujettissement de la partie inférieure à la supérieure, à sçavoir des sens à la raison, & des passions à la volonté. La beauté d'une armée de l'ordre qui y est gardé, d'où vient qu'elle n'a plus ny force ny beauté quand elle est en desordre, la beauté d'un bâtiment dépend de sa symétrie; celle d'un estat de l'ordre de toutes les parties qui doivent conspirer au bien public, sans se heurter dans ce mouvement qui les y doit toutes conduire; la beauté humaine mesme si imperieuse sur les cœurs, ne consiste-elle pas dans l'ordre des parties du corps humain pour en faire la proportion, & dans l'ordre des quatre humeurs qui en font la santé, & ce vif éclat du teint qui surprend les yeux, & se rend Maître de l'ame, il faut donc dire de mesme que la beauté des sciences dépend de leur ordre.

Dans les Tables on trouve de deux sortes de divisions ; l'une est des choses, l'autre des propositions. Mon sentiment est, qu'il ne faut diviser que les choses, & qu'au lieu de la division des propositions, il faut le discours continu pour expliquer les choses plus nettement que par la division des propositions, qui n'est qu'un ordre arbitraire de quelques propositions generales, dont les Auteurs de ces divisions pretendent qu'il se faut servir pour decider toutes les questions qui se peuvent faire sur quelque matiere.

Il est difficile de prouver telles divisions, qui dependent du choix & du caprice de celuy qui les a faites, ajoutez encore qu'elles sont bien steriles & bien courtes pour expliquer nettement ce que le discours continu peut traiter amplement, d'une façon moins embarrassante, plus aisée, plus ordinaire & plus intelligible.

Je loue pourtant ceux qui les ont inventées & qui s'en sont servis : mais ils me pardonneront si je croy avec le plus grand nombre des Sçavans, que les questions de Philosophie sont plus aisées à enseigner en discours continus que par des Tables qui traitent les matieres en si peu de mots, qu'elles sont ou ob

seures, ou qu'elles ne les traitent que superficiellement.

Je sçay aussi qu'il y a d'autres moyens de sçavoir que la division; les quatre principes de connoissance ensemble n'en valent-ils pas bien un seul? ou si vous rapportez tous les autres à celui-là, vous les confondez; & vous vous confondez vous-même.

Quand il est question de sçavoir ce qu'une chose est, il faut la définition ou la description. Vous auriez beau diviser pour sçavoir ce que c'est, vous n'en viendriez jamais à bout.

Pour connoître les principes, les causes, les propriétés, les parties, les effets, les rapports, l'existence, le lieu, le temps, &c. Il faut le raisonnement expliqué par l'argument pour vous découvrir ces choses, & la methode conduira vostre esprit avec ordre dans ces questions.

J'avouë bien que la division est nécessaire pour avoir une parfaite connoissance des parties d'un tout; mais elle n'est pas le seul moyen donc il se faut servir pour devenir sçavant.

Pour sçavoir parfaitement une division, il faut connoître trois choses, le nombre des parties, la preuve de ce nombre, l'ordre des parties avec la rai-

son de cet ordre : la définition de chaque partie par sa convenance & sa différence.

Quand la division est bien faite, on trouve le nombre par les derniers mots de la Table exactement faite; la preuve s'en fait en lisant la Table entière, qui doit estre faite de propositions nécessaires, c'est à dire tellement vrayes, qu'elles ne puissent estre fausses.

L'ordre & la raison d'ordre se connoist en comparant les parties de la division les unes avec les autres...

La définition se trouve en commençant par le premier mot de la Table, & la parcourant de degré en degré, jusques à ce que vous rencontriez la partie que vous voulez définir.

Les premiers degrez de la division marquent les convenances, & en montant de degrez en degrez, on trouve les différences propres à former la définition.

Il est à remarquer que pour la brièveté des définitions, il suffit de prendre la dernière convenance appelée genre prochain, & la dernière différence, nommée immédiate, qui fait distinguer la chose définie de toutes les autres, avec lesquelles l'esprit les pouvoit confondre.

DISSERTATION.

*De la troisième action de l'esprit, qui
est le raisonnement expliqué
par l'Argument.*

A Pres avoir appris à bien concevoir dans la première partie, à bien juger dans la seconde, nous devons nous efforcer dans cette troisième partie de trouver l'art de raisonner juste sur toute sorte de matières; & comme l'homme n'est homme que par la raison qui luy donne l'empire sur toutes les choses du monde, il n'y a point de connoissance qu'il doive preferer à celle de l'argument qui luy fournit les regles infaillibles pour la conduite de ses raisonnemens.

Le raisonnement est la troisième action de l'esprit, par laquelle il passe d'une connoissance à une autre, ou bien par laquelle il lie ou delie dans ses connoissances les choses suivant qu'elles sont enchainées ou opposées dans la nature comme les causes avec leurs effets, & les effets avec leurs causes.

Tout ainsi que le jugement est com-

posé de plusieurs conceptions, le raisonnement est composé de plusieurs jugemens, dont les uns servent à découvrir les autres, & comme les conceptions s'énoncent par les termes, les jugemens par les propositions; le raisonnement est manifesté par l'argument que nous définirons icy un principe de connoissance qui nous fait raisonner juste sur toute sorte de matieres.

Dans tout Argument il y a trois choses à considerer, sçavoir l'antecedent qui est la proposition qui va devant, & qui sert de preuve ou de raison pour établir le consequent, qui est la proposition qui se tire de l'antecedent, & qu'on appelle conclusion. La troisième chose est la connoissance qui est la liaison du consequent avec son antecedent, où la raison naturelle qui fait suivre l'un de l'autre, à cause de la dépendance naturelle qui est entre ces deux choses. Exemple, dans cet Argument.

Le Soleil est levé; donc il est jour. La premiere proposition est l'antecedent, la seconde est le consequent, & la suite nécessaire qui se rencontre entre le lever du Soleil sur nostre horison & le jour, en fait la consequence.

Pour bien distinguer le consequent & la consequence, qui sont deux choses

que l'on confond fort souvent dans l'Ecole, il faut observer que souvent le consequent peut estre vray, & la consequence faulx. Exemple, l'homme est raisonnable; donc la neige est blanche: ou bien la consequence peut estre vraye & le consequent faux. Exemple, la plante est un animal; donc elle a du sentiment.

Il y a six especes d'Argumens, sçavoir le syllogisme qui est le plus parfait de tous, & celui dont la Philosophie doit se servir pour convaincre. L'Antimême, qui est un syllogisme tronqué pour abreger le discours, l'induction, l'exemple, la gradation, & le dileme.

Pour disposer methodiquement une matiere aussi obscure & épineuse comme celle des Argumens. Nous traiterons dans le premier Chapitre des syllogismes simples & composez. Dans le second nous traiterons des cinq autres especes d'argumens, & des moyens de les reduire au syllogisme le plus parfait de tous & le plus serré, & par consequent le plus propre à chercher la verité dans l'explication des sciences; & dans la troisième nous traiterons des syllogismes demonstratifs, des topiques, & des sophismes.

Comme tout syllogisme est ou simple

ou composé, & que celui-cy suppose le simple, l'explication du simple precedera celle du composé.

CHAPITRE I.

*Du syllogisme simple, de sa matiere,
de sa forme & de sa division
en ses especes.*

LE syllogisme est un Argument composé de trois propositions, dont les deux premieres appellées premisses, doivent estre si bien disposées qu'elles produisent necessairement la verité d'une troisième appellée conclusion. Exemple.

Toute vertu est louable,
La Justice est une vertu:
Donc la Justice est louable..

Il faut considerer quatre choses pour bien faire un syllogisme, sçavoir les trois termes dont il est composé, qui sont la matiere éloignée, les trois propositions qui sont la matiere prochaine, la forme ou liaison des trois termes appellée figure du syllogisme, & la forme ou la liaison des propositions, pour

les faire universelles ou particulières, affirmatives ou negatives, appellée mode ou maniere de raisonner.

Tout le secret pour bien raisonner, & de conduire avec methode ses raisonnemens; c'est de trouver & disposer dans son esprit les trois termes dont on veut faire un raisonnement.

Ces trois termes sont, le petit terme, ou le premier qui est le sujet de la conclusion que l'on veut prouver, c'est à dire du problème ou de ce qui est en question, le grand terme ou le troisième qui est l'attribut de la mesme conclusion; & le second terme, ou le moyen qui est l'antecedent ou la raison, que l'on prend comme une verité plus connue, afin d'établir la conclusion, dont il est different, & dans laquelle il ne peut jamais entrer. Exemple, du petit terme, du grand terme & du moyen,

1. ou moyen terme,
bonne

1. ou petit terme, 3. ou grand terme.
La Justice est loüable.

Dans tout bon syllogisme il n'y peut jamais avoir ny plus ny moins que trois termes, parce que l'on ne raisonne que

pour faire voir qu'un troisième, à savoir l'attribut convient à un premier qui est le sujet ; & que pour cela il faut avoir une mesure commune, qui est le second terme qui sert de moyen pour joindre l'attribut avec le sujet, ou l'en separer. C'est donc une regle generale qui cōprend toutes les autres, que tous les faux syllogismes, sophismes ou paralogismes doivent necessairement avoir quatre termes, puis qu'ils ne concluent pas, c'est pourquoy l'on y répond, & l'on en fait voir l'erreur en distinguant l'un des termes, pour faire voir qu'il y en a quatre.

On trouvera facilement les trois termes pour raisonner, ou dans la forme philosophique, ou hors la forme, d'une maniere serrée, ou d'une façon plus libre & plus étendue comme dans la conversation : Si'on considere que tout ce que nous pouvons énoncer au monde, nous l'expliquons par des propositions, dont les unes sont évidentes au sens & à la raison, & alors elles n'ont point besoin de preuve, puisque rien n'est plus clair, & qu'elles servent même de preuve aux autres ; mais les autres propositions sont obscures & douteuses, & alors on a besoin de les prouver & de les éclaircir par un principe plus clair

qui donne lieu de faire un raisonnement.

Pour raisonner, il faut donc voir la proposition obscure & douteuse qu'on veut prouver, appelée question ou problème, dont le sujet vous donnera le petit terme & l'attribut le grand terme.

Après avoir vû ce que l'on veut prouver, il faut s'interroger & demander pourquoi, la raison qu'on trouvera pour établir le problème ou résoudre la question proposée servira de terme moyen pour en faire un Argument. Ex. si on veut prouver ce problème, l'homme est mortel, on demandera pourquoi, & l'on trouvera que c'est parce qu'il est composé des quatre elements, si on veut prouver que la Logique est utile, on demandera pourquoi, & on trouvera que c'est pour éviter l'erreur, alors on a les trois termes pour faire un raisonnement dans la forme & hors de la forme, & celui qui suivra cette méthode, sera toujours net dans ses raisonnemens.

Mais si on doute du moyen ou de la raison qu'on apporte pour établir ce qui est en question, il la faut prouver par une autre raison, passant ainsi de principe en principe, ou montant de raison en raison, jusqu'à ce qu'on soit

parvenu au premier principe évident par soy-mesme, qui sert de premier fondement pour appuyer toutes les autres raisons & conclusions prochaines ou éloignées qui en sont déduites, & qui y doivent estre rapportées avant que l'esprit en soit demonstrativement convaincu.

Observons encore pour comprendre l'art de raisonner juste, qu'il ne faut que lier dans nos connoissances par des Argumens affirmatifs, les choses qui sont liées & inseparables dans la nature, & y separer par des Argumens negatifs les choses qui sont différentes, séparées & opposées dans la nature. Mais la connoissance de cette liaison ou de cette opposition, ne dépend pas de faire des Argumens, l'art de nostre experience, & un grand fond de genie qui nous donne la connoissance de toutes les matieres dont nous devons bâtir nos raisonnemens.

Les trois termes estant liez ensemble dans le syllogisme par leur figures, on en fait en les repetant chacun deux fois trois propositions, qui sont la matiere prochaine des syllogismes.

La premiere de ces trois propositions s'appelle communément majeure, ou simplement proposition; & c'est celle

qui contient, le grand terme avec le moyen.

La seconde s'appelle mineure ou assumption.

La troisième ou dernière est la conclusion.

La forme des termes, communément appelée figure, n'est autre chose que la liaison des trois termes pour en tirer une legitime conclusion.

Il y a quatre figures, suivant la disposition du terme moyen avec le grand & le petit terme. La preuve de ce nombre est évidente, si nous considérons que le terme moyen dont dépend la figure, est ou au commencement de la majeure & à la fin de la mineure, & c'est la première figure d'Aristote, où il est à la fin de la majeure & de la mineure; & c'est la seconde, où il est au commencement de la majeure & de la mineure; & c'est la troisième, où enfin le terme moyen est à la fin de la majeure & au commencement de la mineure; & c'est la quatrième & dernière figure que j'estime avec les Philosophes Gallien & Gallendi, la plus naturelle, la plus facile de toutes, & celle à laquelle se rapportent toutes les manières de raisonner des trois figures d'Aristote, comme nous le ferons voir cy-apres. Ces trois figures d'Aristote sont expliquées par

ce petit vers Latin. (*Sub, præ, prima:*
bis præ, secunda: tertia, bis sub.

Exemple de la première figure dans
cette matière. L'homme est risible, par-
ce qu'il est raisonnable.

Tout ce qui est raisonnable est ri-
sible;

L'homme est raisonnable:

Donc l'homme est risible.

Exemple de la seconde figure dans
cette matière; nulle vertu n'est un vi-
ce; parce qu'elle est désirable.

Nul vice n'est désirable,

Toute vertu est désirable:

Donc nulle vertu n'est un vice.

Exemple de la troisième figure dans
cette matière; le Marbre a de l'éten-
duë, parce que c'est un corps.

Tout corps a de l'étenduë,

Quelque corps est du Marbre:

Donc le Marbre a de l'étenduë.

Exemple de la quatrième figure dans
cette matière, Tout homme est vivant,
parce qu'il est animal.

Tout homme est animal,
 Tout animal est vivant :
 Donc tout homme est vivant.

Toutes ces quatre figures sont fondées sur ces deux axiomes, que l'on appelle *dictum de omni*, ou *dictum de nullo*; c'est à dire que quand un troisième terme convient au second, & que le second convient au premier, le troisième convient nécessairement au premier; mais au contraire, si un troisième terme repugne au second, & que le second convienne au premier, ou bien quand le troisième terme convient au second, & que le second repugne au premier, il faut que le troisième & le premier repugnent entr'eux, autrement ces deux axiomes sont expliquez en cette façon, quand deux choses conviennent à une troisième, elles conviennent entr'elles, ou si elles repugnent à une troisième, elles repugnent entr'elles. Supposons par exemple qu'il y ait trois arches, si la première & la troisième sont égales à la seconde, elles sont égales entr'elles; si au contraire la première & la troisième sont inégales à la seconde, elles seront inégales ensemble.

Nous rejetterons de nostre Logique

l'usage de la seconde, & de la troisième figure d'Aristote *premierement*, parce qu'elles sont imparfaites & defectueuses, en ce que la seconde ne prouve que des conclusions negatives, comme on le peut voir par ses modes, & que la troisième ne prouve que des conclusions particulieres, bien qu'elle en ait d'affirmatives & de negatives.

Secondement, parce qu'elles sont indirectes obscures, & qu'elles choquent le sens commun, d'autant que la seconde figure renverse le grand terme de la conclusion qu'elle fait sujet du moyen dans la majeure, & que la troisième figure renverse le petit terme qu'elle fait attribut du moyen dans la mineure contre la nature des termes, dont la disposition doit estre la mesme dans les premisses que dans la conclusion ; c'est pourquoy apres qu'Aristote a donné les moyens de faire des Argumens imparfaits dans ces deux figures, il donne des regles pour les reduire aux quatre modes parfaits de la premiere figure.

Nous rejettons par la mesme raison les cinq modes imparfaits de la premiere figure, parce que la conclusion en est indirecte par le renversement du sujet en attribut, & qu'il y a des regles de les reduire aux quatre premiers modes parfaits.

faits. Mais il est bien plus aisé de n'argumenter jamais que parfaitement, puisque cela est naturel & facile, que de faire avec difficulté, & contre l'ordre de la nature, des argumens imparfaits, pour donner la gène à son esprit pour les réduire aux modes parfaits, & de se fatiguer l'esprit à comprendre un nombre de preceptes ridicules & inutiles pour en faire la réduction; la peine qu'a eue Aristote à les trouver, & ses Sectateurs à les comprendre, est un juste châtiement de leur fausse subtilité.

Il n'y a pas moins d'imprudence à donner des regles de faire des syllogismes imparfaits dans la seconde & troisième figure, & dans les modes indirects de la première, pour les détruire & les réduire aux parfaits qu'il y en auroit à un Architecte qui donneroit les regles de faire de méchans bâtimens pour les abatre avec beaucoup de peine, si-tost qu'ils seroient faits, & recommencer à remuer les matériaux, pour en refaire de parfaits, suivant les véritables regles de l'Architecture qu'il devoit d'abord mettre en usage pour abréger le temps & la peine. Le mode ou la figure des propositions est leur disposition, pour en tirer une bonne conclusion, eu égard à leur quantité & à leur qualité.

218 *Essais Logiques.*

Tout le mystere des modes vous sera decouvert par les mots artificiels de la regle barbara, suivant ces deux maximes des propositions, *asserit A. negat E. verum generaliter ambo asserit I. negat O. particulariter ambo.* C'est à dire qu'une proposition en A. est universelle affirmative en E. universelle negative, en I. particuliere affirmative en O. particuliere negative.

La regle des modes est (*Barbara, celarent dari ferio.*) Pour les modes directs de la premiere figure *baralipton, celantes dabitis fapesmo, frisesemorum.* Pour les modes indirects de la premiere. Pour la seconde. *Cesare, camestres, festino baroco.* Pour la troisieme. *Darapti seapton, disamis datisi, bocardo, ferison.*

Pour entendre ces mots artificiels, il faut prendre les trois premieres sillabes de chaque mot artificiel, les rapporter aux trois propositions de chaque figure, & suivant la nature de la voyelle qui denote les propositions, les faire affirmatives ou negatives, universelles ou particulieres, par exemple: *Barbara* denote un syllogisme de la premiere figure qui doit avoir trois propositions universelles affirmatives, parce qu'il y a trois A. dans le mode *Barbara.*

Nous ne nous mettons point en peine

des consonnes de ces mots artificiels, parce que comme nous avons condamné les modes imparfaits, & que nous en évitons la réduction, nous éviterons pareillement l'usage & les exemples de tous les autres modes compris dans la susdites regles, hormis les quatre premiers de *barbara*, *celarent*, *darii serio*, qui sont seuls suffisans pour prouver facilement & clairement toute sorte de conclusions.

Pour prouver cette verité & faire voir qu'il suffit de bien sçavoir pratiquer ces quatre modes, suivant la disposition de leur voyelle, il n'y a qu'à considérer que l'on ne raisonne que pour prouver une conclusion. Or est il que toute conclusion est ou universelle affirmative, & alors il faut la prouver en *barbara*, ou universelle négative, & alors il faut la prouver en *celarent*, ou particulière affirmative, qu'il faut prouver en *darii*, ou particulière négative qu'il faut prouver en *serio*. Et ainsi on aura par ces quatre modes naturels, clairs & faciles, le moyen de prouver toute sorte de conclusions, sans s'embarasser l'esprit à raisonner dans les autres modes difficiles, obscurs & imparfaits, que l'on doit réduire après à ces quatre icy.

Je dis plus, c'est que l'usage des voyel-

les suffit pour nous faire éviter l'explication des regles generales & particulieres des syllogismes, qui bien que tres-vrayes, ont plus d'embarras que d'utilité, & l'experience nous fait voir qu'apres les avoir apprises avec beaucoup de peine, on ne s'en sert jamais dans le progres des sciences, ou l'on suit plutôt le bon sens en raisonnant par la liaison des matieres, que l'on ne pratique avec exactitude les regles du syllogisme. Donnons des exemples des quatre modes de la premiere figure d'Aristote. Exemple du mode *Barbara*, sur cette matiere. Tout homme est vivant, parce qu'il est animal.

<i>Bar-</i>	Tout animal est vivant,
<i>ba-</i>	Tout homme est animal :
<i>ra.</i>	Donc tout homme est vivant.

Exemple du mode, *Celarent*, sur cette matiere. Nul vice n'est desirable, parce qu'il est odieux à Dieu.

<i>Ce-</i>	Nulle chose odieuse à Dieu
<i>la-</i>	n'est desirable,
<i>rent.</i>	Tout vice est odieux à Dieu :
	Donc nul vice n'est desirable.

Exemple du mode *Darii*, sur cette ma-

Dissertation VI. 121

riere. Louïs XIV. doit estre obey, parce qu'il est Roy.

Da- ri- i.	Tout Roy doit estre obey, Louïs XIV. est Roy : Donc Louïs XIV. doit être obey.
------------------	--

Exemple du mode *Ferio*, sur cette matiere. Cromvel ne doit pas estre mis au rang des Rois d'Angleterre, parce qu'il a esté Tyran.

Fe- ri- o.	Nul Tyran ne doit estre mis au rang des Rois, Cromvel a esté Tyran : Donc Cromvel ne doit pas estre mis au rang des Rois.
------------------	---

La quatrième figure qui fait le moyen attribut de la majeure & sujet de la mineure, me semble la plus naturelle & la plus facile de toutes, parce qu'elle met le moyen entre le sujet qui est le petit terme, & l'attribut qui est le grand terme, & ainsi l'esprit ne passe pas d'une extrémité à l'autre, c'est à dire du petit terme au grand terme, que par le moyen qui sert de mesure & de liaison pour joindre le grand & le petit terme ensemble. Par exemple, si je veux prouver que tout homme est vivant, parce

qu'il est animal, je disposeray naturellement & clairement mon Argument en cette façon ; tout homme est animal, tout animal est vivant, donc tout homme est vivant.

Dans cette figure le terme d'animal est véritablement moyen, puis qu'il est mis entre le sujet & l'attribut, & je puis dire que la première figure qui commence par le moyen dans la majeure, & qui finit dans la mineure, est en quelque sorte indirecte, parce qu'elle commence par le second terme qui est le moyen, au lieu qu'il est naturel de commencer par le premier pour aller au second, & du second au troisième. Secondement, la quatrième figure a cela d'avantageux, que la majeure doit être toujours affirmative ; c'est pourquoy l'esprit n'a qu'à examiner si les deux termes de la mineure conviennent ou ne conviennent pas pour en faire la figure conjonctive, ou la figure disjonctive, qui sont les deux figures dont nous jugeons que le Logicien se doit servir pour prouver toutes sortes de conclusions.

La figure conjonctive ou affirmative est fondée sur cet axiome. Quand un second terme convient au premier, & que le troisième convient au second, il faut que le troisième convienne au pre-

mier par le moyen du second. Exemple, l'animal convient à l'homme; le vivant convient à l'animal, donc le vivant convient à l'homme. Autre exemple, le le Roy est dans Paris, Paris est dans la France, donc le Roy est dans la France.

La figure disjonctive ou negative est fondée sur cet axiome, quand un second terme convient à un premier, & que le troisième repugne au second, le troisième doit nécessairement repugner au premier. Exemple, il convient à l'homme d'estre animal; il repugne à l'animal d'estre immortel, donc il repugne à l'homme d'estre immortel. Autre exemple, la France est dans l'Europe, l'Europe n'est pas dans l'Asie, donc la France n'est pas dans l'Asie.

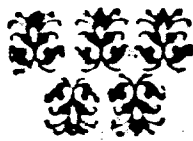


FIGURE CONIUNCTIVE*ou affirmative.*

majeure ou proposition affirmative	Moyen	mineure ou assomption affirmative
Sujet	conclusion affirmative	Attribut

FIGURE DISIUNCTIVE*ou negative.*

proposition affirmative	Moyen	assomption negative
Sujet	conclusion negative	Attribut

Chaque de ces deux figures a trois modes, le general, le particulier, & le mixte; dont il faut apporter des exemples pour en faciliter l'intelligence.

Exemple du mode general affirmatif sur cette matiere. L'homme est vivant, parce qu'il est animal.

Tout homme est animal,
Tout animal est vivant:
Donc tout homme est vivant.

Exemple du mode affirmatif particulier sur cette matiere. Jesus-Christ nous a rachetez, parce qu'il est mort pour nous.

Jesus-Christ est mort pour nous,
Celuy qui est mort pour nous nous
a rachetez:
Donc J. Christ nous a rachetez.

Exemple du mode mixte sur cette matiere. Alexandre est glorieux, parce qu'il a esté conquerant.

Alexandre a esté conquerant,
Tout conquerant est glorieux:
Donc Alexandre est glorieux.

Exemple du mode général négatif sur cette matière. Nul avare n'est heureux, parce qu'il est esclave des richesses.

Tout avare est esclave des richesses ;
Nul esclave des richesses n'est heureux :
Donc nul avare n'est heureux.

Exemple du mode négatif particulier sur cette matière. Judas n'est pas innocent, parce qu'il a vendu Jésus-Christ.

Judas a vendu Jésus-Christ,
Celui qui a vendu J. C. n'est pas innocent :
Donc Judas n'est pas innocent.

Exemple du mode négatif mixte sur cette matière. La Canicule n'est pas un chien, parce que c'est un Astre.

La Canicule est un Astre,
Tout Astre n'est pas un chien :
Donc la Canicule n'est pas un chien.

La dernière raison qui me fait préférer la quatrième figure aux trois figures

d'Aristote, c'est que tous les modes de ces trois figures se rapportent aux modes de nostre quatrième figure sub-divisée en deux figures, donc chacune contient trois modes: sçavoir deux generaux, deux particuliers où se doivent reduire tous les Argumens des figures d'Aristote, & outre cela nos deux figures sont plus generales, puis qu'elles ont deux modes particuliers pour faire des syllogismes tres-parfaits & tres-ordinaires, dont Aristote n'a point fait mention.

Nous ne nous servirons point icy des mots artificiels de la quatrième figure appelée Galénique, parce qu'ils sont inutiles pour expliquer nostre quatrième figure double, qui a plus de modes que celle de Galien, & dont l'usage par nos trois doubles modes, est tres-naturel & aisé.

Je sçay que les Partisans d'Aristote ont de coûtume de dire que nostre quatrième figure est la premiere renversée par le changement de la mineure en la place de la majeure: Mais je peux dire que leur premiere est la nostre renversée, & ainsi nos plaintes seront égales, au lieu que je leur puis répondre que nostre quatrième figure est plus naturelle, puis qu'elle va du premier terme au second, & du second au troisième,

& qu'il n'y a qu'elle qui place le moyen entre les deux termes dont il fait la liaison.

On peut demander si j'approuve l'usage de la première figure d'Aristote, à quoy je réponds, que n'estant différente de nostre quatrième figure que par la transposition des prémisses, l'usage en est également bon.

Des Syllogismes composez.

A Pres avoir parlé du syllogisme simple, il faut traiter du composé, qui est un Argument formé de l'assemblage d'une ou de plusieurs propositions composées.

Il y a quatre sortes de syllogismes composez, le conditionnel ou hypothétique; le proportionnel, le disjonctif ou divisif, & le copulatif.

Le syllogisme conditionnel est celui qui contient dans sa majeure cette particule si, avec un antécédent & un conséquent qui la composent : De sorte que dans la mineure on affirme l'antécédent pour affirmer le conséquent dans la conclusion, ou bien l'on nie l'antécédent dans la mineure, pour nier le conséquent dans la conclusion. Exemple,

Si le Soleil est levé, il est jour,
Or est-il que le Soleil est levé :
Donc il est jour.

Exemple du syllogisme conditionnel
negatif de l'antecedent.

Si le Soleil est levé, il est jour,
Le Soleil n'est pas levé :
Donc il n'est pas jour.

Il faut remarquer que tout syllogisme absolu, en mettant la particule si, peut devenir conditionnel, & en ostant la particule si, le syllogisme conditionnel devient absolu, ce qui est beaucoup plus avantageux, puisque l'usage des syllogismes conditionnels est blâmé de tous ceux qui raisonnent directement; c'est pourquoy il vaut beaucoup mieux reduire le syllogisme conditionnel à l'absolu en disant :

Quant le Soleil est levé, il est jour,
A present le Soleil est levé :
Donc à present il est jour.

Pour la verité du syllogisme conditionnel, il faut que le consequent soit bien tiré de l'antecedent; c'est à dire

qu'il y ait une liaison nécessaire entre l'un & l'autre, afin que l'affirmation de l'antecedent emporte celle du consequent, ou que la negation de l'un emporte la negation de l'autre; c'est pourquoy la verité de la conclusion dépend de la verité de la mineure, & cet Argument conditionnel n'a pas plus de force que si l'on prenoit seulement la mineure pour en faire cet enti-même.

Le Soleil est levé,
Donc il est jour.

L'argument conditionnel se rapporte ou à la figure affirmative, ou à la figure negative, ainsi que l'experience le fait voir.

Le syllogisme proportionnel est celui dont la majeure est composé de deux parties, qui ont une convenance ou proportion entr'elles; de sorte que ce qui convient à l'une des parties dans la mineure, est censé convenir à l'autre partie de la majeure dans la conclusion. Ex.

Deux se rapportent à quatre comme quatre se rapportent à huit;

Or est-il que deux sont la moitié de quatre :

Donc quatre sont la moitié de huit.

Autre exemple.

La Justice est à l'égard des Estats
ce qu'est le fondement à l'égard
d'une edifice,
En renversant le fondement, on
renverse tout l'edifice :
Donc en renversant la Justice, on
renverse les Estats.

Tous les syllogismes proportionels
sont justes & bons, quand la convenan-
ce des deux choses que l'on compare est
juste. Exemple.

L'hyver est à l'égard de l'année ce
qu'est la vieillesse à l'égard de la
vie ;
Or est-il que la vieillesse est la plus
triste partie de la vie humaine :
Donc l'hyver est la plus triste sai-
son de l'année.

Le syllogisme disjonctif ou divisif,
est celui dont la majeure est composée
de deux ou de plusieurs propositions,
divisées par la particule ou, dont la
negation de l'une dans la mineure, en-
ferme l'affirmation de l'autre dans la
conclusion, ou l'affirmation de l'une

dans la mineure, enferme la négation de l'autre dans la conclusion. Exemple.

Où il est jour ou il est nuit,
il est jour,
Donc il n'est pas nuit, autrement il
est nuit :
Donc il n'est pas jour.

Les syllogismes divisifs sont très-frequens, à cause de l'usage des divisions ; mais si la division n'est juste, ou que les parties opposées n'ayent point de milieu, ou que l'énumération des parties ne soit pas bien faite, on ne conclut jamais véritablement.

Le syllogisme copulatif est celui qui est composé de particules absolues. Ex.

Celui qui étudie est louable, & celui qui n'étudie pas est blâmable.

Les sçavans étudient, & les ignorans n'étudient point :

Donc les sçavans sont louables, & les ignorans sont blâmables.

On peut encore rapporter au syllogisme composé les exclusifs, les exceptifs & les reduplicatifs, dont il suffit de produire des exemples.

Exemple de l'Exclusif.

Tout ce qui est libre est raisonnable,
Le seul esprit est libre :
Donc le seul esprit est raisonnable.

Exemple de l'Exceptif.

Tout Apostre qui a aimé Jesus-Christ est Saint;
Tous les Apostres, excepté Judas, ont aimé Jesus-Christ :
Donc tous les Apostres, excepté Judas, sont Saints.

Exemple des Reduplicatifs.

Tout homme, entant que raisonnable, est immortel,
Pierre est homme :
Donc Pierre, entant que raisonnable, est immortel.

CHAPITRE II.

*Des autres especes d'Argumens qui
sont moins parfaits que le
syllogisme.*

IL y a cinq especes d'Argumens imparfaits, sçavoir l'enti-même, l'induction, l'exemple, le dilectif avec la gradation, dont les Philosophes se servent quelquesfois, quoy que l'usage en soit plus frequent parmy les Orateurs.

L'enti-même est un Argument composé de deux propositions, dont l'une s'appelle antecedent, & l'autre consequent, autrement l'enti-même est un syllogisme tronqué par le retranchement d'une des premisses, soit la majeure, soit la mineure, qui demeure dans l'esprit de celui qui raisonne, mais qu'il retient pour abreger son discours.

Exemple.

Tout homme est mortel :
Donc Pierre est mortel.

Si celui avec lequel nous raisonnons ne connoist pas la proposition que l'on retranche dans l'enti-même, il faut de nécessité faire un syllogisme entier pour

luy faire voir la liaison de l'antecedent avec le consequent, ce qui se fait en reduisant l'enti-même au syllogisme par l'expression de la premissse qu'on avoit retenuë dans l'esprit. Exemple, dans le precedent enti-même, en ajoutant la mineure.

Tout homme est mortel,
Pierre est homme:
Donc Pierre est mortel.

L'enti-même se peut encore faire quelquesfois par une ~~partielle~~ causale ou illative en cette façon: Pierre est mortel, parce qu'il est homme, Philis est aimable, parce qu'elle est belle.

L'enti-même se prend chez Aristote pour un Argument probable ou topique, tels sont tous les Argumens des Astrologues, & des devins par les conjectures.

L'enti même estant ou affirmatif ou negatif, il se peut rapporter à nostre quatrième figure conjonctive ou disjonctive.

L'induction est un Argument qui prouve une conclusion universelle par le dénombrement des choses singulieres, par Exemple, que tout homme est mortel, parce que chaque homme en particulier est mortel. Cér Argument

fait voir à l'esprit la vérité claire & sensible dans les choses singulieres qu'il ne connoissoit que confusément dans les choses universelles.

Le fondement de l'induction est que l'universel n'est pas différent des choses singulieres prises ensemble, & que le tout n'est que l'assemblage de toutes les parties; c'est pourquoy ce qui se conclud de toutes les parties se doit entendre du tout. Exemple,

L'invention est utile aux Orateurs;
La disposition, l'elocution, la memoire & la prononciation leur sont avantageuses:
Donc toute la Rethorique est utile aux Orateurs.

Autre Exemple.

Pierre est mortel, Paul est mortel,
Tous les hommes qui ont vécu & qui vivent sont mortels, & on doit faire le mesme jugement de tous ceux qui vivront:
Donc tout homme est mortel.

Jamais l'induction n'est juste, si elle ne comprend le dénombrement de toutes les parties, puisque une seule par-

Une exceptée empêche la vérité de la conclusion universelle. C'est pourquoy l'induction n'a point de lieu quand le dénombrement va à l'infini, & l'on ne doit jamais conclure avec ces termes (& ainsi du reste) s'il n'y a une parfaite ressemblance ou égalité entre les membres de l'induction; par Exemple, si je conclus que le François est blanc, l'Anglois, l'Alemand, le Suedois, & que j'ajoute apres plusieurs de ces exemples, & ainsi du reste: ce qui ne sera pas vray à cause des Negres, je ne puis pas conclure par cette fausse induction que tout homme soit blanc.

On dit communément que l'induction est la Mere des Sciences, parce que l'esprit ayant vû plusieurs fois sensiblement la vérité dans de frequentes experiences, comme la Rhubarbe purger la bile dans Socrates, dans Callias, & plusieurs autres, il en a fait ce principe de Medecine, donc la Rhubarbe purger la bile. Autrement l'esprit ayant éprouvé dans plusieurs generations particulieres que la nature employoit une matiere à faire chaque chose, & dans plusieurs corruptions qu'elle laissoit une matiere, il en a formé ce beau principe de Physique, la nature ne produit rien du neant, & ne reduit rien au neant.

D'où on a conclu qu'elle ne fait rien qu'assembler les matieres dans les generations, & les diviser dans les corruptions.

L'exemple est un Argument par lequel on conclut une chose d'une autre qui luy est semblable. Exemple, la gloire militaire a fait triompher par tout les Romains; donc la même gloire militaire qui anime les François, les fera triompher par tout. Aristote dit que pour augmenter par l'exemple, il faut que les deux sujets de l'antecedent & du consequent soient semblables par exemple, que les François aiment autant la gloire militaire que les anciens Romains; car la moindre disparité des deux sujets fait que l'exemple ne conclut pas, ce qu'on appelle vulgairement clocher, c'est à dire n'estre pas juste.

L'exemple s'appelle encore un Argument fondé sur la parité ou la convenance de deux choses semblables. Ex. la medecine du corps en chasse la douleur: donc la Philosophie, qui est la Medecine de l'ame, en doit chasser l'erreur. Cét Argument est fondé sur cette convenance, que l'erreur est la maladie de l'esprit, comme la douleur est la maladie du corps.

La vérité de l'exemple est fondée sur une proposition universelle, qui comprend les deux parties de l'exemple, comme si Pierre est mortel, Paul doit estre mortel, parce que ces deux propositions particulieres sont contenues dans cette proposition universelle tout homme est mortel. Mais cét exemple-cy n'est pas veritable, Pierre est sçavant, parce qu'il a étudié: donc Paul qui a étudié sera sçavant, parce que les deux propositions qui forment l'exemple, sont appuyées sur cette proposition universelle, tout homme qui étudie est sçavant, laquelle n'est pas vraie.

Le dileme est un Argument composé d'une ou de plusieurs propositions divises & opposées, dont chaque partie presse également l'adversaire; c'est pourquoy on l'appelle Argument cornu, parce que celuy contre qui on le fait est comme s'il estoit entre deux cornes, qui l'embarassent si fort, qu'en se retirant de l'une, il s'enfonce dans l'autre. C'est pourquoy toutes les parties de cét Argument concluent affirmativement ou negativement du tout, ce qu'on a conclu de chaque partie. Exemple, si vous estes Advocat, ou vous deffendrez la Justice ou l'injustice; si vous deffendez la Justice, vous déplairez aux

hommes, qui pour l'ordinaire sont injustes; si vous deffendez l'injustice vous déplairez à Dieu, qui est l'équité mesme; par consequent si vous estes Advocat, vous déplairez à Dieu ou aux hommes, ou cét autre dilème si celebre chez Epicure. Pour ne point craindre la douleur. Toute douleur est legere ou violente; si elle est legere elle est longue, & par consequent supportable; si elle est violente elle est courte, parce que ou elle est surmontée, ou elle surmonte bien-tost le patient; cest pourquoy toute douleur est supportable dans l'opinion d'Epicure.

Il n'y a point d'Argument qui soit plus facile à retorquer contre l'adversaire que le dilème. Le plus celebre des dilèmes retorquez, est celuy dont Evratelus, disciple de Protagoras, se servit contre son Maistre, & que son Maistre retorqua contre luy, devant les Juges. Evratelus avoit promis à Protagoras une grande recompense s'il le rendoit assez sçavant & assez eloquent pour gagner la premiere cause qu'il plaideroit, la premiere qu'il plaida fut pour ne rien donner à son Maistre Protagoras, qu'il attaqua par ce dilème, ou je gagneray le procez, par lequel je pretends ne vous rien devoir, ou je le perdray, si je le
gagne

gagne je ne vous dois rien ; si je le perds la convention de vous payer est nulle, & ainsi que je le perde ou que je le gagne, je ne dois pas estre condamné à vous donner aucune recompense.

Protagoras se leva sur le champ & luy retorqua ce mesme dilème, si vous gagnez vostre cause, vous me devez par la convention, si vous la perdez vous me devez par ma demande, partant gagnez ou perdez vous me devez. Les juges surpris & ne sçachant que decider, renvoyerent le jugement du procez aux siecles à venir, & ne prononcerent autre chose sur la question que *mali corui, malum ouum*. C'est à dire un chicanneur ne produit que des chicannes, & tel Maître tel disciple.

Pour répondre au dilème qui nous presse de toutes parts, quand on ne peut le retorquer, il faut soudre toutes les parties qui nous pressent. Exemple, si quelqu'un demande, estes-vous encore yvrogne, il faut dire ny je ne le suis point, ny je ne l'ay point esté, parce que le ouï ou le non vous condamneroit.

Il faut encore observer qu'un dilème est vicieux, quand la proposition disjonctive sur lequel il est foudé ne comprend pas tous les membres de la division. Exemple du dilème dont les An-

ciens Philosophes se servoient pour ne point craindre la mort. Ou nostre ame perit par la mort, & alors nous sommes incapables de douleur, ou si elle survit au corps, c'est pour estre plus heureuse, donc il ne faut pas craindre la mort. Ce dilemme est faux, puisque outre l'aneantissement de l'ame & la felicité immortelle, elle peut passer dans un estat de tourmens eternels que les Chrestiens appellent l'Enfer.

La gradation est un Argument composé de plusieurs propositions, dont l'attribut de la premiere est le sujet de la seconde, & ainsi du reste, jusques à ce que l'attribut de la derniere soit lié avec le sujet de la premiere. Exemple, tout homme est animal, tout animal est vivant, tout vivant est un corps, tout corps est une substance: donc tout homme est une substance.

Il n'y a gueres d'Argumens plus beaux que la gradation, mais aussi plus sujet à nous tromper, si nous n'y observons ce precepte qui nous fait voir que le petit terme est le sujet de la conclusion, le grand terme son attribut, & tous les autres termes moyens sont autant de syllogismes qui doivent estre veritables dans leur matiere & dans leur forme, pour prouver la conclusion de la negation.

La gradation est vicieuse quand elle est établie par une cause par accident, ou qui n'est pas nécessaire. Exemple, un homme yvre est sans jugement; celui qui est sans jugement ne pèche point; celui qui ne pèche point garde les Commandemens de Dieu: donc celui qui s'enivre garde les Commandemens de Dieu; cette gradation est fautive, parce que l'ivresse est une cause par accident de la perte du jugement, laquelle ne peut empêcher un homme de pécher, puis qu'il avoit de la raison quand il a commencé à s'enivrer.

CHAPITRE III.

*Des syllogismes démonstratifs, des
topiques ou probables, & des
sophismes ou captieux.*

LE syllogisme démonstratif qui engendre la science, est celui qui est composé de propositions nécessaires, c'est à dire tellement vraies, qu'elles ne peuvent estre fausses.

Le syllogisme topique qui produit l'opinion, est celui qui est composé de propositions contingentes ou proba-

§ 44. *Essais Logiques.*
bles, c'est à dire qui peuvent estre
vrayes & fausses.

La demonstration doit estre vraye,
pour estre distinguée de l'erreur qui est
fausse, elle doit estre certaine pour estre
distinguée de l'opinion qui est douteu-
se, elle doit estre evidente pour estre
distinguée de la foy divine qui est ob-
scure, & enfin elle doit estre une con-
noissance universelle, pour estre distin-
guée de la connoissance des choses sin-
gulieres qui dépend des sens.

Une proposition de la demonstration
est plus connue en trois manieres,
quant à nous quand elle est evidente
aux sens; quant à sa nature quand elle
est evidente à l'esprit, quant à nous &
quant à sa nature, lorsqu'elle est evi-
dente aux sens & à l'esprit, qui sont les
deux lumieres que la nature nous a don-
nées pour connoistre la verité, celle qui
suppose la connoissance d'un effet par
sa cause, que l'on appelle (*à priori*) est
plus connue quant à sa nature, c'est à
dire par l'esprit que quant à nous, c'est
à dire par le sens; mais la connoissance
d'une cause par son effet, appelée (*à
posteriori*) est plus connue quant à nous;
c'est à dire par nos sens, que par sa na-
ture, c'est à dire par l'esprit.

Une proposition paroist evidente,

lors que nous en sommes persuadés par la conviction des sens ou de la raison, mais elle est très-evidente quand elle est manifestée par ces deux lumières ensemble, comme cette proposition cy. Un tout est plus grand que sa partie.

Les choses singulières sont plutôt connues que les choses universelles, & les effets que leur cause; d'où je conclus, que toute la certitude & l'evidence des principes généraux dépend de l'evidence des choses singulières connues par les sens, & l'on ne connoît même aucune cause que par ses effets; c'est pourquoy contre l'ordre de l'Ecole, la démonstration d'une cause par ses effets, d'une chose universelle par les choses singulières, devroit estre appelée une démonstration *à priori*, & non pas *à posteriori*; puisque la connoissance des effets précède & produit celle des causes, & que l'expérience des choses singulières a produit les principes des sciences dont ils sont le fondement.

Les lieux dont le Logicien doit tirer ses démonstrations, sont le genre, l'espèce, la différence, la propriété, la définition, la cause nécessaire, ou l'effet nécessairement dépendant, pour en faire des syllogismes affirmatifs; mais pour raisonner négativement, il suffit

de trouver un moyen opposé ou différent. L'usage de tous ces Argumens est si clair, qu'il n'est pas besoin de perdre le temps à en apporter des exemples.

Le syllogisme topique ou probable est celui qui sert à disputer vray-semblablement sur toute sorte de sujets, & qui n'a point d'autre matiere que la contingente; car bien que cet Argument ait plus d'évidence que d'obscurité, cependant il laisse toujours du doute dans l'esprit, que la chose peut estre autrement qu'on ne la conclud; c'est pourquoy il est plus propre aux Orateurs qui n'ont pour but que de persuader, qu'aux Rhilosophes qui ont pour fin de convaincre.

L'opinion que ce syllogisme fait naître, a cela de commun avec la foy humaine qu'elle est douteuse; mais la foy humaine est fondée sur l'autorité de celui qui parle, & l'opinion sur la probabilité des raisons qu'on apporte. Car pour la Foy divine, bien qu'elle n'ait pas l'évidence de la demonstration, elle en a la certitude, à cause de l'autorité infallible du S. Esprit, sur laquelle elle est appuyée.

Nous ne parlerons point icy de tous les lieux communs dont le Logicien peut tirer des Argumens probables,

puisque nous les avons déjà expliqués dans le Traité de la proposition, & que le sens commun est plus nécessaire pour raisonner probablement, que non pas la connoissance de ces lieux, puisque l'expérience de toutes les personnes sçavantes qui prêchent & qui raisonnent le mieux dans le monde, nous fait voir qu'ils ne se servent point de cette méthode artificielle des Ecoles, témoin tant d'Avocats & de Predicateurs, qui parlent très-éloquemment, & qui ont toujours de la matière de reste sans aller frapper à la porte de tous ces lieux communs pour en tirer des preuves, suivant la défense de Quintilien.

La nature, la considération attentive du sujet, la connoissance de diverses vérités les fait produire, & l'on raisonne juste, parce qu'on a de la science & de l'esprit, & non pas parce qu'on a un magasin importun de lieux communs; on s'en sert sans les connoître.

Il nous sera donc plus important de découvrir les sophismes qui peuvent jeter notre esprit dans l'erreur; d'où vient qu'ils sont appelés Paralogismes, parce qu'ils sont contraires à la raison, & n'ont que l'apparence d'être véritables, & pour fin de nous surprendre.

Nous pouvons passer sous silence la plupart des sophismes dont on a coutume de traiter dans l'Ecole, parce qu'ils sont pueriles & ridicules. Il nous suffira d'en découvrir icy dix des plus ordinaires, où l'esprit humain est sujet de tomber.

Le premier est quand on prouve autre chose par ce qui est en question, appelé par Aristote, *Ignoratio elenchi*; c'est à dire l'ignorance de ce qu'on doit prouver contre son adversaire; c'est où Aristote a peché, & où pechent encore les Cartesiens; quand pour attaquer les atomes, ils font la guerre aux indivisibles Mathématiques, dont il n'est point question entre-eux & les Démocritiens.

Le deuxième est quand on suppose pour vrai ce qui est en question; ce qui est contraire à la raison, qui doit prouver toute proposition par un principe assuré, les Cartesiens tombent dans ce sophisme, quand ils ostent la connoissance aux animaux, dont ils ne font que des machines, parce que la matière ne connoist point, puisque son essence est d'être un être étendu, & de ne point penser, ce qui est en question entre-eux & leurs adversaires, aussi bien que leur grand principe qu'ils suppo-

sont, en disant sans raison, que tout estre se divise en estre étendu, & en estre qui pense, quoy que les Gassendistes ayent de bonnes raisons pour faire voir que les estres étendus ont des pensées, & que l'estre qui pense a de l'étenduë.

Le troisieme sophisme est quand on prend pour cause ce qui n'est point cause. Ce qui arrive par l'union de plusieurs causes avec un mesme effet. C'est ainsi que les Peripateticiens attribuoient à la crainte du vuide mille effets qui dépendent de la pesanteur de l'air, ainsi qu'on l'a démontré depuis peu. C'est encore par ce sophisme que les Cartesiens concluent que c'est au mouvement de l'eau qu'il faut attribuer la dissolution du sucre & du sel, quoy qu'elle puisse venir plus vray-semblablement de la fermentation des parties ignées qui sont dans l'un & dans l'autre, comme nous le ferons voir en Physique.

Le quatrieme est le dénombrement imparfait, quand on conclut en n'apportant pas toutes les parties d'une division, comme lors que les libertins concluent qu'il n'y a rien à craindre apres cette vie, parce qu'on sera ou plus heureux, ou que l'on cessera d'estre; & cependant ils oublient qu'ils peuvent

survivre & estre accablez du dernier malheur, qui est la damnation.

Le cinquième est de juger d'une chose par ce qui ne luy convient que par accident. On tombe dans ce mauvais raisonnement quand on prend les simples occasions pour la véritable cause, comme lors qu'on dit que le zele de la Religion est cause de plusieurs malheurs; par exemple du massacre de la S. Barthelemy. On y peche encore quand on tire une consequence absolue, simple & sans restriction de ce qui n'est vray que quelquesfois & par accident; par exemple, que les Medecins guent tous les hommes malades, parce que cela arrive quelquesfois.

Le sixième est d'argumenter du sens divisé au sens composé, ou du sens composé au sens divisé; ainsi Dieu a dit que les aveugles voyent, ce qui ne peut estre vray que dans le sens divisé, que les riches n'entreront point dans le Royaume des Cieux, cela s'entend dans le sens composé; c'est à dire tant que leur cœur demeurera attaché aux richesses.

Le septième est de raisonner de ce qui est vray à quelque égard, à ce qui est vray simplement, à *dicto secundum quid*, ad *dictum simpliciter*; C'est ainsi

qu'on se trompe tous les jours quand on conclut que ce qui est vrai en petit le sera en grand à proportion ; c'est à dire, de juger de la possibilité d'une grande machine par une petite. On se trompe tous les jours dans la Morale, en faisant des maximes generales de ce qui n'a réussi qu'à quelques-uns, en concluant d'un temps à l'autre, & ainsi du reste.

Le huitième est quand on abuse de l'ambiguïté des mots, ce qui se fait en diverses manieres, & dont on se peut defendre en distribuant le mot ambigu en ses différentes significations.

Le neuvième est quand on tire des principes indubitables d'une induction defectueuse ; c'est ainsi que ce sont trompez tous les Anciens Philosophes, faute d'avoir fait beaucoup d'experiences physiques pour établir leurs principes.

Le dixième & dernier sophisme est celui où nous tombons tous les jours, quand nous jugeons de la verité des choses, ou par nostre inclination dominante, ou par les préjugés de la jeunesse, ou par la tyrannie des mauvaises costumes, & generalement par tout ce qui peut empêcher nostre raison d'agir librement, & de s'attacher à la verité toute pure, L. vj

DISSELTATION VII.

& derniere.

De la disposition de nos pensées expliquée par la Methode.

LA dispositiō est la quatrième operation de l'esprit par laquelle nous ordonnons nos conceptions, nos jugemens, & nos raisonnemens sur une matiere, pour en former un discours regulier, ou une science methodique.

La disposition ou l'arrangement de nos connoissances, nous sert à représenter l'ordre naturel que Dieu a établi parmi tous les estres qui composent l'harmonie de ce grand Univers, qui a esté créé avec ordre, puis qu'il est un effet de la Sagesse divine, c'est pourquoy toutes les plus claires, & les plus parfaites idées que nous ayons des choses naturelles sont toujours fausses, si elles sont formées sans ordre: car pour estre vraies, elles doivent estre représentées telles qu'elles sont dans la nature. Or comme Dieu a ordonné toutes les creatures, il faut nécessairement que l'esprit qui en est le Peintre, en représente l'ordre pour les copier véritablement & parfaitement.

Comme la disposition des Sciences est expliquée par la méthode, nous tâcherons d'en discourir en general dans le premier Chapitre de cette Dissertation, & dans le second, nous parlerons des maximes nécessaires pour traiter methodiquement toutes les Sciences.

CHAPITRE I.

De la definition & de la division de la methode, & des avantages que nous en devons attendre.

LA Methode en general est definie, l'art de disposer nos idées pour inventer des raisons pour en bien juger, & pour choisir les meilleurs, afin de les expliquer clairement à ceux que nous voulons enseigner. Il s'ensuit de cette definition, qu'il y a trois especes de Methodes : La premiere, est la Methode d'invention : La seconde, est la methode de jugement ; & la troisieme, est la methode de doctrine.

Mais d'autant que toute la Logique n'est à proprement parler qu'une methode qui sert d'instrument pour acquérir les Sciences, & que nous y avons déjà traité des preceptes qui regardent l'invention & le jugement, je

me contenteray d'expliquer icy en finissant les maximes de la Methode de doctrine, qui est necessaire, tant pour apprendre facilement les Sciences, que pour les bien enseigner.

La methode est, ou Analitique, c'est à dire de resolution de la fin dans les moyens, du tout dans ses parties, des choses universelles dans les choses singulieres, des causes dans leurs effets : ou Synthetique, c'est à dire, de composition ou de reduction, des moyens à la fin, des parties au tout, des choses singulieres aux universelles, & des effets en leurs causes : l'une & l'autre composent la methode de doctrine, & se peuvent expliquer parfaitement par la comparaison d'une Genealogie, dont on fait la preuve en montant & en descendant.

Comme toute methode consiste dans l'ordre, il est bñ de remarquer qu'il y en a de trois sortes, sçavoir, l'ordre de la nature que la raison ne fait pas, mais qu'elle trouve établi dans le monde par la Sagesse divine, & qu'elle doit suivre en expliquant les choses naturelles : l'ordre que la raison prescrit à la volonté, qui est celui des sciences morales : & l'ordre arbitraire que la raison se prescrit en expliquant les sciences Logiques.

L'ordre est si nécessaire dans tous les discours, & particulièrement dans les Sciences; que Plutarque nous assure que c'est parler sans lumière que de parler sans ordre. En effet, un discours mal ordonné est plutôt un ridicule galimatias pour dégoûter les esprits bien-faits, qu'une pièce d'éloquence & de force pour les persuader; & je ne trouve aucune différence entre la sagesse & la folie, sinon que la première consiste dans l'ordre des connoissances humaines, & la dernière dans leur désordre. C'est ce qui a fait dire que les fous ont souvent plus d'esprit & plus de connoissances que les sages; mais que les sages ont des connoissances réglées; & que les fous en ont de déréglées.

Il est nécessaire de remarquer qu'il n'y a presque aucun Auteur, qui suivant le caractère particulier de son génie, n'ait une méthode singulière de traiter la science qu'il veut enseigner, & qui ne cherche des raisons pour imputer les autres méthodes, & pour faire valoir la sienne afin d'autoriser son ouvrage. Cependant c'est un défaut, & il fait une injustice de condamner tout ce qui n'est point de luy, & de vouloir asservir l'esprit de ceux à qui il adresse son discours à suivre la manière de parler & d'écrire. Pour

moy, j'estime que toutes les methodes sont bonnes quand elles sont fondées en raison, & qu'elles expliquent clairement les matieres; & celles qui sont les plus vſitées doivent estre preférées aux autres, parce qu'elles sont plus intelligibles.

Quoy que la methode soit fort necessaire dans les sciences; cependant il en faut user avec moderation pour éviter l'abus des Pedans, qui s'amusent à chicaner de la methode, quand il s'agit de développer les matieres qui sont en question. C'est pourquoy si on avoit banni de la Philosophie & de la Theologie Scolastique, les questions de cette chicanneuse methode qui nous dérobe les veritez de la terre & du Ciel, on en auroit retranché les deux tiers, pour faciliter aux curieux le moyen de les apprendre en peu de temps. Mais pour éviter l'erreur que nous condamnons; venons aux maximes de la methode.

CHAPITTE II.

Des maximes necessaires pour observer une bonne methode dans les Sciences.

Premiere Maxime.

Comme les mots sont les veritables portraits des choses, & que le Phi-

losophe ne les considère que pour découvrir la vérité; la première maxime de la méthode l'engage à choisir des termes simples, clairs, & vûtes, dans l'explication des sciences.

Les termes doivent estre simples pour éviter l'ostentation du discours figuré, qui est plus propre aux Orateurs pour émouvoir, qu'aux Philosophes qui doivent convaincre; ils doivent estre clairs, afin qu'estant intelligibles, l'esprit ne s'attache qu'à la connoissance des choses; ils doivent enfin estre vûtes, afin que les sciences ne soient pas rendues mystérieuses pour estre dérobées au public, qui en doit estre éclairé afin d'apprendre à bien vivre.

Cette maxime nous oblige donc à condamner toutes les manieres de voiler la vérité par des fables, des enigmes, des paraboles, & généralement par toutes les méthodes d'enseigner, qui ont besoin d'explication; elle nous fait encore rejeter tous les termes de l'art que l'Ecole employe pour obscurcir la vérité, ou pour faire perdre le temps aux Ecoliers qu'en veulent savoir l'explication. Si par malheur l'usage reçu nous oblige à nous en servir, ce doit toujours estre après les avoir expliqués par leur réduction aux termes communs & vûtes de tout le monde.

Cette seconde maxime de la methode de doctrine, qui est une suite de la premiere, consiste à faire convenir de bonne foy les Philosophes de la signification des mots, avant que d'examiner la verité des choses qui sont en question : faute d'observer ce precepte, on les voit assez souvent faire des questions pueriles & Grammaticiennes touchant les mots, comme les Stoïciens l'ont fait en abusant du mot de passions pour les condamner toutes, & du mot de vertu pour soutenir qu'elle est seule capable de rendre l'homme heureux.

Cette mesme maxime nous doit encore faire éviter les termes équivoques, & les propositions ambiguës, dont le double sens peut faire naître l'erreur dans l'esprit des Auditeurs, pour nous servir toujours de termes intelligibles par eux-mesmes, ou déjà expliqués avant que d'établir l'état de la question.

Quand les termes sont obscurs, on les doit expliquer, ou par leur etimologie, comme le mot de Philosophie signifie l'amour de la sagesse, ou par traduction d'une langue inconnue en la nostre, comme ce mot Hebreu (Jehova, veut dire Dieu) en François, ou par reduction d'un terme de l'art en un

terme usité, comme ce terme de blason, (Synople) veut dire (vert) en l'égage vulgaire. *Troisième Maxime.*

Après que la methode nous a découvert la signification des mots; elle doit passer à la découverte des choses. Mais pour le faire avec ordre, la troisième maxime engage les Philosophes à chercher l'estat de la question pour bien disputer, & pour rechercher la verité de bonne foy.

Sans l'observation de ce precepte, les Philosophes disputent infructueusement, & au lieu d'aprofondir les matieres, ils sortent hors de la question honteusement pour eux, en produisant de part & d'autre un docte & ridicule galimatias de propositions incidentes qui n'éclaircissent en aucune façon la matiere dont il s'agit, & qui ne decident aucune des questions proposées.

Quatrième Maxime.

L'estat de la question étant une fois bien établie; la methode engage à trouver des principes ou des preceptes generaux qui soient tres-assurez & tres-évidens, afin d'en tirer toutes les conclusions speculatives & pratiques qui sont necessaires pour expliquer les matieres dont il s'agit, & pour terminer toutes les questions particulieres qui en dépendent. La raison qu'on peut apporter de cette verité est,

que les sciences consistent dans la connoissance des principes qui servent à nous rendre leur objet intelligible, comme la lumière nous sert à nous rendre les couleurs visibles ; & que les arts consistent dans un choix de plusieurs preceptes généraux à nous conduire dans toute sorte d'ouvrages. Par exemple, celui là est sçavant Physicien qui a des preceptes pour connoître les choses naturelles, & celui là est un adroit Architecte qui a tous les preceptes nécessaires pour conduire toute sorte de bâtimens. Ce qui me fait conclure que la plus belle règle de la méthode, & la plus avantageuse à ceux qui étudient, est de leur enseigner les sciences par de bons principes, & les arts par de beaux preceptes. C'est un moyen infailible d'éviter la multitude infinie, & la confusion ordinaire des questions & des conclusions particulières qui ont été faites, & qui se peuvent faire dans les sciences & dans les arts : Quoy qu'elles puissent, & qu'elles doivent toutes être terminées par les principes, ou par les preceptes généraux qui en sont les fondemens.

Cinquième. Méthode.

Il ne faut recevoir aucun principe, ny aucun precepte pour évident, dont l'esprit ne soit convaincu d'une manière qu'aucune personne de bon sens ne

puisse former une instance contraire pour le combattre : car alors le fondement estant incertain, tout ce qui seroit appuyé dessus seroit ruineux, c'est à dire sujet à l'erreur. C'est sur cette maxime que Descartes a établi ce principe de sa methode, laquelle pour éviter toute préoccupation d'esprit engage un Philosophe à ne recevoir aucune chose pour vraie, qu'on ne la connoisse évidemment estre; c'est à dire, de ne comprendre rien plus dans nos jugemens que ce qui se presente si clairement à nostre esprit, que nous n'avons aucun sujet d'en douter.

Les Geometres sont fort attachez à ce precepte; parce que faisant un vœu de ne rien avancer dans cette science qui ne soit demonstratif; apres la definition des termes dont ils se servent, ils ne manquent pas à vous faire convenir de leurs Axiomes, soit en les démontrant, ou tout au moins en les supposant; afin qu'apres vous en avoir fait demeurer d'accord, ils en puissent tirer, s'ils raisonnent justes, des conclusions demonstratives, & qui soient dans le dernier degré d'évidence. 6. *Maxime.*

Quand par les regles precedentes on aura trouvé des termes clairs, & des axiomes indubitables pour expliquer les matieres dont on doit traiter, il faut avant que de passer plus loin, les définir

exactement, afin d'en faire connoître la nature en general, & dire précisément ce qu'elles sont par leurs genres qui en marquent la convenance, & par leurs différences qui nous empêchent de les confondre lors qu'elle nous sert à en faire un iuste discernement.

Septième Maxime.

Aussi-tôt que l'on a défini les choses pour les connoître en general, l'ordre de doctrine engage à les bien diviser pour les connoître en particulier, afin que l'esprit les démonte, s'il m'est permis de le dire, pour les examiner piece apres piece; en descendant methodiquement de la connoissance des choses generales aux particulieres pour les expliquer clairement & entierement.

Les divisions sont exactes quand elles font voir le nombre, la raison du nombre des parties divisées, quand elles sont faites avec un ordre raisonné qui fait preceder les choses plus generales pour éviter les redites; & enfin quand on y trouve la convenance & la différence de toutes les parties dont on se sert pour les définir separement.

Huitième Maxime.

Les choses equivoques & ambiguës doivent estre divisées en leurs différentes significations avant que d'estre définies; mais les choses synonymes doivent estre définies en general avant que d'estre di-

visées; mais elles doivent estre divisées avant que d'estre définies dans le particulier.

Cette maxime nous oblige encore à partager les choses composées à exactement, & les disposer en un si bel ordre; que les Maîtres ayent de la facilité à les enseigner, & les disciples à les apprendre. Il faut pour cela diviser par ordre chaque genre en toutes ses especes, separer chaque composé en toutes ses parties, & reloudre chaque difficulté en tous les cas, & la considérer en toutes ses circonstances.

Neufième Maxime.

Cette 9. maxime suppose toutes les precedentes qui établissent leurs principes, soit par des axiomes incontestables, soit par des propositions déjà démontrées, soit enfin par des définitions & des divisions reçues; elles consistent à lier tellement les principes les uns avec les autres par les regles de l'argument, que l'esprit puisse remonter de toutes les conclusions jusques aux premiers principes evidens par eux-mêmes, desquels il doit descendre par ordre pour démontrer toutes les conclusions qu'il veut établir.

Dixième Maxime.

Pour traiter methodiquement les sciences, il n'y faut rien introduire qui leur soit étranger & éloigné de leur objet,

comme aussi il ne faut omettre aucune des questions qui peuvent éclaircir la matiere dont elles traitent. Le premier défaut rend les sciences confuses & monstrueuses, & le dernier les rend defectueuses & estropiées.

Onzième Maxime.

La plus grãde facilité que les Maistres puissent apporter dans l'explication des sciences, est de commencer par des choses faciles à connoistre pour conduire l'esprit des Etudiants à la connoissance des choses plus difficiles à comprendre, ce qui se fait en expliquant les choses generales par des inductions particulières, en representant les estres insensibles par comparaison aux estres sensibles, & generalement en reduisant toutes nos idées aux objets qu'elles representent.

12. Maxime.

La 12. & dernière maxime de la methode de doctrine engage ceux qui veulent enseigner clairement les sciences, à ne pas tant songer à se satisfaire en parlant suivant leur sens & la perfection de la science qu'ils expliquent, qu'à s'accommoder à la capacité & au genie de leurs auditeurs. C'est de l'observation de ce precepte qu'on doit attendre le fruit des sciences, auxquelles la methode sert d'entrée, comme elle sert de fin à la logique.



FIN.

TABLE DE LA DEFINITION.

La définition est, ou	Du nom qui se fait.	Par son etimologie, comme le mot de Philosophie signifie; l'amour de la Sagesse. Par un autre terme plus clair que celui que l'on explique exemple, un mot de l'art est expliqué par des termes vulgaires, & une langue inconnue par un langage connu.	
		Essentielle & parfaite, qui est la définition ou	Metaphysique, par Le genre prochain, à cause qu'il contient les autres genres. La différence prochaine; à cause qu'elle seule distingue une espèce de toutes les autres. La matière qui répond au genre en ce qu'il est commun aux choses définies. La forme substantielle qui répond à la différence, en ce qu'elle distingue & annoblit la matière.
		Physique qui se fait par	Metaphorique qui se fait par comparaison & rapport des choses les unes avec les autres, Exemple, lumière du siècle pour un Docteur, foudre de guerre pour un Capitaine.
		Accidentelle & imparfaite qui est la description ou	Propres & inseparables, & se mettent au lieu de la différence essentielle, étant infaillibles pour distinguer les choses; Exemple, la quantité est divisible, mesurable. De la cause efficiente, de la cause finale, de la cause exemplaire, des effets. Communs qui se tiennent ou Des autres accidents compris dans les Catégories; sçavoir, de la quantité, de la qualité, de l'action, de la passion, de la relation, du lieu, du temps, de la scituation, & de l'avoir.

TABLE DE LA DIVISION.

(Du mot equivoque, ou analoque en ses differentes significations, pour éviter l'erreur & la confusion qui en pourroit naître en prenant une signification pour l'autre.

		(Du tout en puissance Metaphysique ou intellectuel en ses parties qu'il contient sous soy. C'est à dire, d'une chose generale en particulieres, ou	(Du genre en ses especes par ses differences specifiques, comme de l'animal en homme, & en bête par le raisonnable, & l'irraisonnable. De l'espece en tous ses individus, par ses differences numeriques, comme de l'homme en Pierre, Paul, &c.
La division est, ou	De la chose qui est ou	Du tout en acte Physique ou réel en ses parties dont il est composé, & qu'il contient en soy qui sont ou	Essentielles, ou Physiques; sçavoir, en matiere & en forme; exemple, l'homme se divise en corps & en ame Metaphysique; sçavoir, en genre, & en difference; ex. l'homme se divise en animal & en raisonnable.
			Integrantes, ou Heterogenées, c'est à dire, de differente nature, comme l'anatomie divise le corps humain en chair, os, sang, nerf, muscles, cartillages, &c. Homogenées, ou de mesme nature, comme la division d'une pinte d'eau en douze verres de la mesme eau.
		Du sujet en accidens, comme les hommes sont, ou vertueux, ou vicieux. De l'accident en sujets, comme les maladies sont, ou du corps, ou de l'ame. D'un accident en d'autres accidens differens, comme les arts sont, ou louables, ou blâmables	

TABLE DE LA QUALITE'.

La qua- lité est ou	Sensible, ou par	Un sens, ou	par la veüe, la lumiere, & les couleurs, ex. le blanc, le noir, & par l'oüie, le son, l'aigu, le grave, &c. par l'Odorat, les odeurs, ex. les douces, les puantes, &c. par le goût les saveurs, ex. l'amer, l'acide, &c. par le toucher; les premieres qualitez, le chaud, le froid, le sec, l'humide; quelques secondes, le dur, le mol, le rude, le pesant, le leger, &c.	
		Deux sens, de la veüe & du toucher, qui est ou	La figure qui est la disposition exterieure des corps inani- mez, & artificiels, comme d'une pierre, d'une maison. La taille, qui est la disposition exterieure du corps des ani- maux, comme de l'homme & du cheval.	
	Intelli- gible ou	naturel- le pour agir, ou	Dans les choses in- animées appelée vertu ou qualité naturelle, cōme dās le Soleil, d'éclairer, d'échauffer, dans le vin de fortifier, dās le citron de rafraî- chir: Il y en a autant de differentes qu'il y a d'especes parmi les corps inanimés.	
		Acciden- telle ve- nant.	Dans les choses ani- mées appelée puis- sance. Des objets, les ima- ges ou idées qui sont des copies qui nous representent toutes choses visi- bles & intelligi- bles. De Dieu, l'habitu- de infuse qui est ou De nous	
			De l'ame vegetative, trois principa- les, la nutritive, l'augmentative, & la ge- nerative, 4. servant l'attraitive de l'ali- ment, la retentrice, la concoctrice, & l'ex- pulsive des excremens. De l'ame sensitive trois generales; sça- voir, les sens externes qui sont 5. la veüe, l'oüie, l'odorat, le goût & le toucher; 4. internes le sens commun, l'imagination, l'estimative, & la memoire, l'appetit sensuel concupiscible & irascible; & la puissance motrice. De l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté. Le principe des bonnes actions pour le Ciel la grace. Les vertus Theologa- les ou Les dons du Saint Es- prit les graces gratui- tes, qui regardent le salut des autres.	
			Dans l'entende- ment la foy pour connoistre Dieu. Dans la volon- té, l'esperance pour nous por- ter à luy. Et la charité pour nous y unir.	

Deux
sens, de
la veüe
& du
toucher,
qui est
ou

La figure qui est la disposition extérieure des corps inanimés, & artificiels, comme d'une pierre, d'une maison.
La taille, qui est la disposition extérieure du corps des animaux, comme de l'homme & du cheval.

La qua-
lité est ou

Dans les choses inanimées appelée vertu ou qualité naturelle, cōme dās le Soleil, d'éclairer, d'échauffer, dans le vin de fortifier, dās le citron de rafraîchir: Il y en a autant de différentes qu'il y a d'especes parmi les corps inanimés.

naturel-
le pour
agir, ou

Dans les choses animées appelée puissance.

Intelli-
gible ou

Des objets, les images ou idées qui sont des copies qui nous représentent toutes choses visibles & intelligibles.

Acciden-
telle ve-
nant.

De Dieu, l'habitude infuse qui est ou de nous l'habitude de ou la disposition, ou

Du corps, l'adresse, comme la dance, l'escrime, &c.

De l'ame.

De l'ame vegetative, trois principales, la nutritive, l'augmentative, & la generative, 4. servant l'attraitive de l'aliment, la retentrice, la concoctrice, & l'expulsive des excremens.

De l'ame sensitive trois generales; sçavoir, les sens externes qui sont, la veüe, l'ouïe, l'odorat, le goût & le toucher; 4. internes le sens commun, l'imagination, l'estimative, & la memoire, l'appetit sensuel concupiscible & irascible, & la puissance motrice.

De l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté.

Le principe des bonnes actions pour le Ciel la grace.

Les vertus Theologiques ou

Les dons du Saint Esprit les graces gratuites, qui regardent le salut des autres.

Dans l'entendement la foy pour connoître Dieu.

Dans la volonté, l'esperance pour nous porter à luy. Et la charité pour nous y unir.

Dans l'entendement l'intelligence, la science.

Dans la volonté ou

Louables, les vertus
Blâmable, les vices.

TABLE DE LA SVBSTANCE.

Incréé Dieu.			
La subst. ce est, ou	Spiri- tuelle ou	Bon	De la pre- miere hier- archie. { premier cœur, les Cherubins. 2. cœur les Seraphins. 3. cœur, les Trônes. } occupez à contempler aimer Dieu, & adorer Dieu.
			De la 2. { premier cœur les dominations. 2. cœur, les vertus. 3. cœur, les puissances. } occupez au gouverne- ment general du monde.
			de la 3. { premier cœur, les Principautez. 2. cœur, les Archanges. 3. cœur, les Anges. } occupés à la conduite particuliere des homes.
	Créé l'Ange, ou	mauvais les de- mons, ou	premiers. { Lucifer, Belzebut, &c. Inferieurs & { Astarot, Asinodée, &c.
		Inanimé ou	simple ou { Incorruptible, les Cieux & les Astres corruptible, les quatre Elemens ; sçavoir, le feu, l'air, l'eau, & la terre. composé { Les meteores, de feu, comme le tonnerre, les feux follets, imparfaite- { d'air comme les vents, les tourbillons d'eau comme les ment. { nuées, l'arc en-ciel, la pluie, la gresle, la neige, &c. Mineraux ; comme les pierres precieuses & communes, le souphre, le sel mineral, le bitume, l'antimoine, &c. Metaux, comme l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cui- vre, le fer, le vif argent,
Corpo- relle, le corps.	Animé, ou vivât qui est	Vegetatif la plante, distingnée, en 6. sortes sçavoir en	Potiron, comme les truffes, morilles, champignons. Racine, comme la rave, la carotte. Herbe, comme le chou, la laitue, l'oseille. Bled, comme le froment, l'orge, l'avoine. Arbrisseau, comme la lavande, la mirthe, le romarin. Arbre, comme le cheſne, l'orme.
		sensitif l'animal.	Irrationna- ble la beste ou { Volatile, l'oiseau, comme l'Aigle aqua- tique, le Poisson, comme la Baleine. Terreſtre. { Gressille comme le cheval re- ptible, comme le serpent

La substance est, ou	Spiri- tuelle ou	Don	De la 2.	1. cœur, les vertus. 3. cœur, les puissances. premier cœur, les Principautez.	1. Bien. occupez au gouverne- ment general du monde.
	Cree l'Ange, ou	mauvais les de- mons, ou	premiers.	Lucifer, Belzebut, &c.	
					Inferieurs & Minutres.
	Inanimé ou	Simple ou	Incorruptible, les Cieux & les Astres corruptible, les quatre Elemens ; sçavoir, le feu, l'air, l'eau, & la terre.		
				composé imparfaite- ment.	Les meteores, de feu, comme le tonnerre, les feux follets, d'air comme les vents, les tourbillons d'eau comme les nuées, l'arc-en-ciel, la pluie, la gresle, la neige, &c. Mineraux ; comme les pierres precieuses & communes, le souphre, le sel mineral, le bitume, l'antimoine, &c. Metaux, comme l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cui- vre, le fer, le vif argent,
	Corporelle, le corps.	Animé, ou vivant qui est	Vegetatif la plante, distingnée, en 6. sortes sçavoir en		
				sensitif l'animal, ou	Irraisonna- ble la beste ou
	raisonna- ble.	L'homme qui peut estre divisé en une in- finité de manieres suivant differentes considerations.			